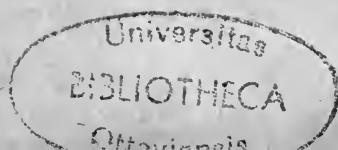




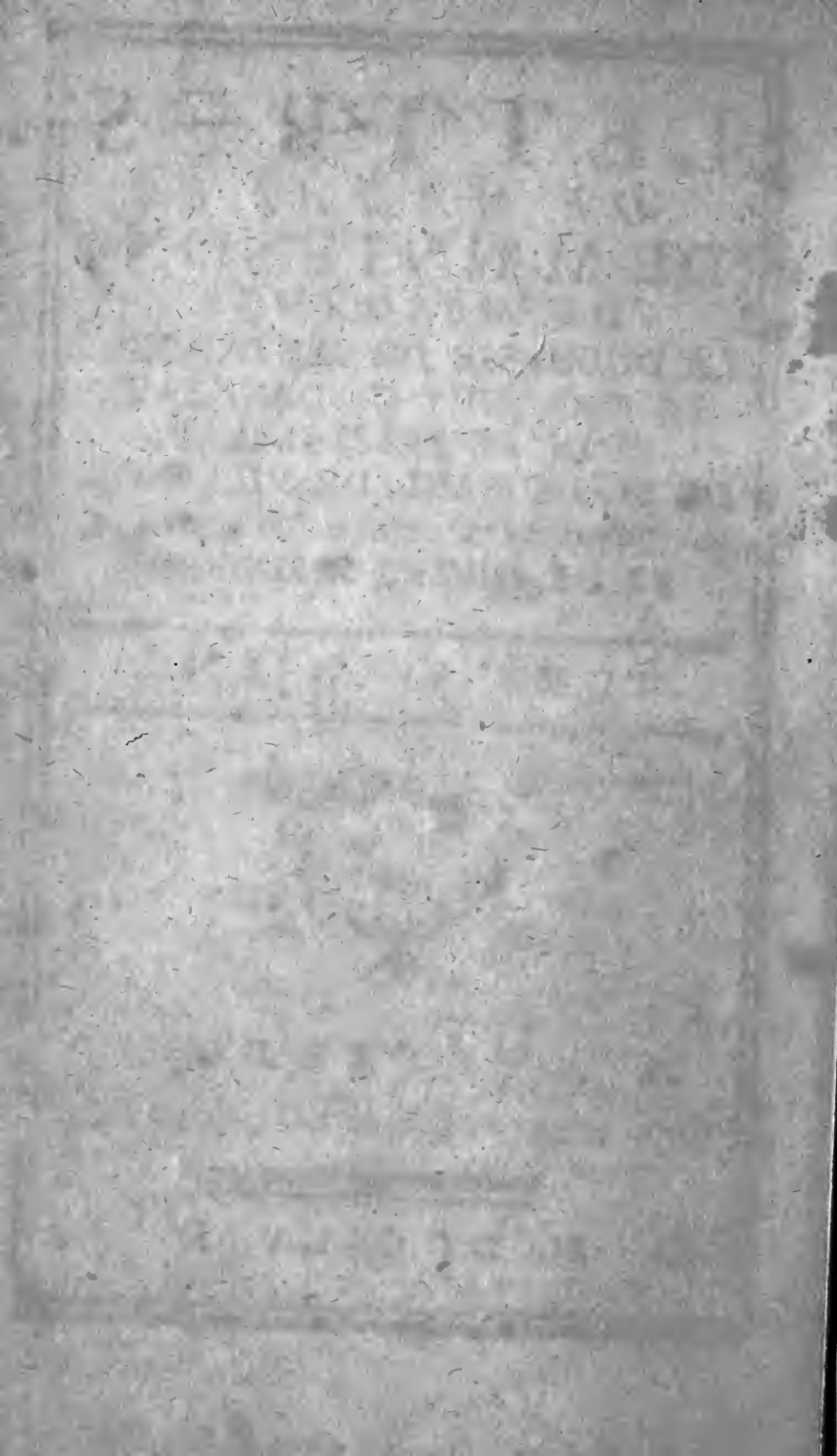
R. LAFRAMBOISE.







CF  
M. Lafrenoy



# LETTRES

*DE MADAME*

DE MAINTENON,

*DE MESDAMES*

LA DUCHESSE DE VENTADOUR,

LA MARQUISE DE DANGEAU,

*ET DE DIVERSES DAMES,*

DE M. LE MARL. DE VILLEROY.

DES MINISTRES ET DES MAGISTRATS,

*ET DE DIVERS SEIGNEURS.*

---

TOME SEPTIÈME.

---



*A AMSTERDAM,*

Chez PIERRE ERIALED, Imp. Libr.

---

M. DCC. LVII.

Universitas

BIBLIOTHECA

De

130

.M2A3

1757

v.7

Call spec



# LETTRES

DE MADAME

## DE MAINTENON,

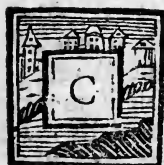
ET DE ME. LA DUCHESSE

## DE VENTADOUR.

---

### LETTRE I.

DE MR. DE MAINTENON  
A ME. LA DUCHESSE DE VENTADOUR \*.



COMPTEZ, ma chere duchesse, 18 mars.  
qu'il n'y aura jamais de paix 1700.  
pour ceux qui résistent à Dieu.  
S'il y a quelque joie au monde ,

---

\* Charlotte Eléonore-Madeleine de la Motte Houdancourt, fille de Philippe de la Motte-Houdancourt, duc de Cardonne, maréchal de France, & de Louise de Prie gouvernante des enfans de France, mariée en 1671 à Louis Charles de Levis, duc de Ventadour,

Tom. VII.

A

elle est réservée à la conscience pure , la mauvaise conscience trouve un enfer dans le lieu des plaisirs. Que la paix , qui vient de Dieu , est différente des fausses joies du siècle ! elle calme les passions : elle nourrit la pureté des mœurs : elle est inséparable de la justice : elle unit au plus grand & au plus aimable des êtres : elle fortifie contre les tentations.

Mais comment acquérir cette paix ? par une bonne confession générale ; suivie de l'usage fréquent des sacremens, & d'une véritable aversion pour le mal. Dans cet état de piété , on a souvent des troubles : mais Dieu ne nous fait sentir notre foiblesse que pour nous redonner de nouvelles forces, que nous tirons de la reconnoissance de cette foiblesse même. L'essentiel est de ne jamais agir contre la lumière intérieure , & de suivre Dieu par tout où il veut nous conduire.

pair de France , mort le 28 septembre , 1717 Elle eut le 8 janvier 1687 une pension de 8000 liv. & le 10 décembre une augmentation de 4000. En 1696 , elle fut proposée pour dame d'honneur de Me. la duchesse de Bourgogne : Me. de Maintenon lui donna l'exclusion à regret. Me. de Ventadour s'attacha sérieusement à elle , & se rendit propre , en suivant ses conseils , à la charge de gouvernante des enfans de France , qu'elle eut en survivance de sa mere , le 1 de Juin. 1704. Anne Genevieve de Levis, sa fille , née en février 1673. fut mariée en secondes nœces à Hercules Meriadec de Rohan, duc de Rohan-Rohan , pair de France , & mourut le 20 mars 1727.

Ce qui vous rebute , ma chere duchesse , c'est que vous ne voïés que ce que la religion vous demande , sans voir ce qu'elle vous donne. Vous frémissés en considérant ce qu'elle fait faire : que vous serieés ravie , si vous saviés ce qu'elle fait aimer ! N'attachez point les yeux sur les croix qu'elle vous présente : vous ignorés encore combien elle les rend légeres. Point de joug plus doux que celui du Seigneur : ceux qui sont à lui sont toujours contens : & s'il est pour eux quelques momens d'inquietude ou d'ennui , c'est dans les instans où ils n'en sont pas occupés.

Laissez faire Dieu en vous : livrez - vous à la grace , mais sans mesure & sans condition. Malheur à ces ames lâches & timides , qui osent composer avec Dieu , & qui se partagent entre le monde & lui ! Pourquoi la pieté vous effréieroit-elle ? la religion n'a rien de dur : elle ne vous demande rien , sans vous donner en même tems la force pour l'exécuter.

Il n'est point nécessaire de quitter le monde : mais il faut que le cœur y renonce : paroles amères , si vous ne vous rapelliés le vœu de votre baptême : vous n'êtes chrétienne qu'à ces conditions : & l'on ne fait que vous ramener à votre premier engagement.

Voilà , Madame , ces conseils que vous trouvés si bons : recevez les comme une preuve bien sûre de l'intérêt que je prends à vous : & pour m'en recompenser , gardez m'en le secret & brulez ma lettre. Je connois le ridicule qu'on y trouveroit : mais je vous assure que je hazarderois pour vous quelque chose de plus que la raillerie du public.

## L E T T R E I I.

DE LA MEME A LA MEME.

27 juin.  
1701.

**J**E vous conjure , ma chere duchesse , de ne pas souffrir que MADAME s'inquiete de la manière dont elle m'aura reçue ; la plus grande marque de bonté qu'elle puisse me donner est la liberté : & je me croirois bien avec elle , si elle me renvoïoit quelquefois , ou qu'elle ne me dît qu'un mot. Je suis entierement de votre avis sur les filles : il y a cent raisons pour les ôter , & pas une pour les retenir : il n'y en a plus que chez vous : le Roi ne peut pas avec bienséance en parler le premier : mais je ne doute pas qu'il n'opine à couper l'hidre , si on lui en dit quelque chose. Mr. de la Carte me fait grand pitié , & sur tout depuis que vous m'assurés qu'il a eu de bonnes inten-



tions : il me semble , que Mr. d'Orléans en use très généreusement pour les officiers de MONSIEUR. J'ai été bien fâchée de la mort du confesseur de MADAME : & je prie Dieu de tout mon cœur de lui en donner un , qui lui fasse bien connoître sa religion & ses devoirs. Vous êtes admirable , Madame , de n'être mêlée en rien au milieu d'une cour si sujette aux orages : j'espère qu'à l'avenir elle sera plus calme & que vous ne nous quitterés plus. Je vous donne le bon jour , & bien matin , car je n'ai pour moi que les momens où l'on croit que je dors.

---

### LETTRE III.

DE LA MEME A LA MEME.

**J**E suis très fâchée de l'état de Me. la maréchale , & par l'attachement que j'aurai toute ma vie pour elle , & par la connoissance que j'ai de vos sentimens pour une mere que vous desirés de conserver : personne n'y peut plus contribuer que vous , Madame : & je prie bien Me. de la Lande de lui rendre tous les services , & toutes les complaisances que je lui rendrois si j'étois à portée, j'ai une grande impatience de voir notre prince : je vois bien que vous voulés nous surprendre par sa beauté ,

mais je ne sai si vous y réussirez. On sera toujours content quand il se portera bien : M. Fagon n'est point en peine de ces cris aigus : nous les croïons un effet de son opiniâtreté : Me. sa mere est plus aimable & plus jolie que jamais.

Quel plaisir prenez-vous à mettre des erreurs dans l'esprit de ce bon pere , & à lui aller dire que je ne tiens plus à la terre : je le prie de demander cette grace pour moi : j'ai grande confiance en ses prieres : & malgré certains pénitens que je lui vois , je ne crois point sa morale relâchée ; dites lui encore , Madame , que je pense tout comme lui sur la comtesse de Cailus , & que je n'ai aucun chagrin contre elle : j'en puis avoir pour elle , & je donnerois de mon sang pour qu'elle eût moins de foiblesse. Il me semble que vous êtes curieuse en mignatures : j'en ai de vous de très jolies : voilà un dessein , que je serois charmée de voir exécuté par vous : cette femme , embrassant la croix , peut avoir les mains jointes & les yeux baissés dans une profonde méditation. Adieu , Madame : qui vous a connue vous aime toujours : si vous voïiez les lettres du duc du Maine , vous le croiriez l'ami du vôtre.

## L E T T R E I V.

D E L A M E M E A L A M E M E.

**J**E vous conjure , ma chere duchesse , 1 avril.  
une fois pour toutes de ne me jamais 1704.  
parler dans vos lettres de ce que vous croïés  
me devoir : il faut quelquefois les montrer :  
& il ne convient ni à vous , ni à moi ,  
qu'elles soient remplies de reconnoissance.

Vous êtes bien loin de vos supérieurs ,  
de vos sœurs , de vos règles , & des prati-  
ques du couvent , ma chere fille : & ce sera  
un grand bonheur si vous ne jettés pas le  
froc : cependant j'espère tout de votre bon  
naturel , & du soin que nous prendrons de  
vous. Vos sœurs de ce péis-ci sont fort  
éclopées , & ne se soutiennent que par leur  
courage : il va jusqu'à couper au lansque-  
net : je ne suis pas sans inquietude en gou-  
vernante des filles qui m'échappent si souvent.  
Le compte que vous me rendés est sincere ,  
mais il n'en est que plus effréiant : voilà  
donc le Palais-royal dans votre chambre ,  
& Madame de Montespan par-dessus tout  
le reste ! le bon pere en est-il content ? ce  
seroit toute la consolation que je pourrois  
avoir. Adieu , Madame la duchesse , il  
vaut mieux prendre cette idée que de vous

regarder comme une religieuse qui court le monde : mais , quoique vous fassiez , je sens bien que vous serez toujours l'enfant gâté.

## L E T T R E V.

DE LA MEME A LA MEME.

**Q**UAND je ne vous honorerois pas autant que je fais , Madame , j'entends assez bien les intérêts de la France pour être alarmée du moindre mal que vous avés : j'aurois eu l'honneur de vous voir , si je n'avois craint de vous incommoder , & de vous ôter une bonne compagnie , pour vous en donner une mauvaise. Je prends une grande part à la joie que vous avés du mariage que vous allés faire : il seroit difficile d'en trouver un qui unit un plus grand nombre de gens de mérite : ceux , qui en ont , doivent voir avec plaisir de telles alliances : je vous conjure , ma chere duchesse , d'en faire mes complimens à tous ceux qui y sont intéressés. Agissez sans affectation : il y en auroit à aller toujours avec Me. la Maréchale : il y en auroit à n'y aller jamais : vous m'envoïates l'autre pour une visite aussi aimable que glorieuse. Dieu

vous conserve tous ! je n'ai que le tems de vous donner cette bénédiction : car voici un ministre.

---

## LETTRE VI.

DE ME. DE VENTADOUR.

**S'**IL ne s'agissoit pas d'un établissement 15. mai.  
considérable pour Mlle. de Rohan ma 1711.  
petite-fille , je ne prendrois pas la liberté ,  
Madame , de vous importuner des affaires  
de M. de Matignon , qui a fini avec M.  
de Chevreuse , & qui doit présenter un  
placet au Roi , pour lui demander la grace  
de prendre la qualité de duc d'Estouteville ,  
comme seul héritier & propriétaire de cette  
terre érigée en duché en faveur de sa bis-  
aïeule , & lui donner par-là , à lui & à  
nous , la satisfaction de conclure avec l'a-  
grément de Sa Majesté le mariage de ma  
petite-fille , que Mr. de Rohan n'est point  
en état d'établir , ne cherchant qu'à dépen-  
ser son bien , & à faire de son mieux pour  
servir Sa Majesté avec tout le zèle & l'apli-  
cation possible. Mr. de Matignon a déjà eu  
l'honneur de parler au Roi , qui lui avoit  
permis de poursuivre son affaire : mais j'ai  
grand' peur que Sa Majesté ne soit si im-  
portunée déjà sur ces sortes de matieres.

qu'elle n'en veuille plus entendre parler. Cependant que ne doit-on pas attendre de la justice ? je dois même assez aux bons procédés de M. de Matignon , qui m'a priée , Madame , de vous demander votre protection pour être enhardie , par les bontés que je me flatte que vous avés pour moi , de vous en parler : j'aurois à me reprocher de manquer de reconnoissance pour lui , & de tendresse pour mes enfans , si je ne le fesois , quoique j'en craigne l'événement , ne me croïant heureuse , Madame , que &c.

## L E T T R E V I I.

DE LA MEME A LA MEME.

4 sept.  
1711.

**N**O T R E prince fantasque a répondu à merveille à Mr. l'Evêque de Castres qui l'a harangué aujourd'hui : & tous nos députés de Languedoc , qui l'ont vu à cheval dans la galerie , sont partis , charmés de lui : il est merveilleux pour les grandes cérémonies : il se met quelquefois peu en peine des médiocres. Que vous avés de bonté , Madame , de m'envoïer en Espagne mener la princesse , dont Madame la Dauphine accouchera , quand elle le jugera à propos ! Cela me fait souvenir de la

sous-gouvernante de la reine Marie-Louise ,  
fille de MONSIEUR : cette sous-gouvernan-  
te se trouva mal dans le voïage : on la mit  
dans une église bien proprement : & là ,  
on la laissa expirer ; sans autre médecin que  
Dieu , sans secours d'aucune espèce , de  
peur , à ce qu'on dît , qu'elle n'embarrassât  
dans le chemin. Cette partie de plaisir-là ,  
Madame , ne laisse-t-elle pas une idée bien  
agréable du tumulte d'une cour , & de la  
façon dont on pense pour des personnes qui  
y sont inutiles ? Après cela , je crois que  
nous n'avons guère de projets à faire que  
ceux de tâcher de faire la volonté de Dieu :  
pat-tout , nous ne savons guère ce qu'il nous  
faut : je sens bien , Madame , que je ne sau-  
rois me passer de vos bontés pour moi : si  
vous me les ôtiés , je ne sai pas bien si  
j'aurois cette soumission si nécessaire , puis-  
que c'est tout le plaisir de ma vie.

---

---

## LETTRE VIII.

DE LA MEME A LA MEME.

**C'**EST nous donner la vie , que de voir 1711.  
un mot de votre main , Madame :  
votre santé est donc bonne ! & vous ne  
m'oubliez donc pas tout à fait ! je ne veux  
rien davantage , sûre , que si vous songés



à moi , vous ne pouvés vous empêcher de vous dire , voilà une personne qui m'est entierement dévouée , sur laquelle je puis compter absolument , & qui ne sera jamais ingrate des bontés que j'ai eues & que j'aurai pour elle : cela ne doit-il pas tenir lieu de quelque chose ? Pour moi , Madame , c'est le cœur seul que je regarde dans mes amis : & j'ai l'avantage d'en avoir eu , & d'en avoir encore de solides , & en assez grand nombre : c'est le seul bonheur que j'aie eu dans ma vie : quand on est vraie & franche , on est en sûreté dans le commerce du monde , & cela est assez rare , à cette cour ci : Me. de St. Geran fait bien de vous mander des nouvelles des gentilleses de nos princes : car on ne manqueroit pas , si c'étoit moi , de dire que je les aime trop pour leur trouver des défauts : je m'arrête donc à leur santé : elle est très-bonne : jamais Mr. le duc d'Anjou n'a été mieux , dormant la nuit à merveille , & mangeant bien le jour. Nous voions tous les cinq jours des visages nouveaux par les compagnies qu'on relève : il faut pourtant que notre chere comtesse s'accomode de dîner avec eux : les représentations nobles ont quelquefois de grandes importunités : mais on suit en cela ce qui se fesoit autrefois , dont les jeunes dames ne pourroient s'accom-



moder. Je suis ravie que Me. de Barneval soit au château ; car on la voit plus souvent. Je respire votre retour avec bien de l'impatience , quoique je n'aie guère l'honneur de vous voir : on peut du moins être à tous momens informé de votre santé , vous voir passer, & se flatter de quelques-uns de ces sourires , qui m'enchantent : j'ai vû Mlle. d'Aumale : la vieillesse est sujette aux larmes : mais il me semble , qu'on ne peut parler de vous , Madame , sans être attendrie : rien dans le monde ne vous ressemble : & quand il s'agit de vous , les plus fots parleroient comme des anges & les plus insensibles , comme la D. de V.

---

## LETTRE IX.

DE ME. DE MAINTENON.

**S**I je vous ai souvent plainte de la vie en-<sup>20 avril.</sup>  
nuieuse , que vous menés depuis huit <sup>1712.</sup>  
ans , jugez, Madame , si je partage vos  
peines aujourd'hui , que vous êtes dans  
l'accablement de la douleur : je crains, que  
vous ne cherchiés pas assez l'amusement ,  
qui est certainement le meilleur remède à  
l'affliction : pourquoi ne venez-vous pas  
nous voir à Marly ? votre prince a de très  
bonnes sous-gouvernantes , & un fort bon

médecin : que craignez vous , quand vous serés quelques heures sans le voir ? Ne vous attachez pas trop à lui , je vous rends mille graces , ma chere Duchesse , des bons traitemens que vous avés faits à Me. d'Haussy : je n'en attendois pas moins de votre bonté pour moi. On vous dit souvent des nouvelles de la santé du Roi , & on ne vous flatte point quand on la croit très parfaite : il fait tout ce qu'il peut pour s'amuser, mais il faut du tems pour se consoler de ce qui lui manque.

## L E T T R E X.

DE ME. DE VENTADOUR.

1712.

**L**E moiën , Madame , de ne vous pas importuner de sa joïe , dans le tems que je goute dans toute son étendue celle que vous avés ! Quand je songe que le Roi aura le plaisir de donner la paix à ses ennemis & que ses troupes auront fini si glorieusement , j'avoue que je sens la gloire de la nation vivement : & la douleur du prince Eugene me fait un grand plaisir : mon Dieu pourquoi n'a-t'il pas été pris ? en vérité , voilà une action bien heureuse ! je vous en fais mes complimens de bon cœur , Madame, & j'espère bien que Dieu récompensera la constance héroïque du Roi en tou-

te occasion : cela le met encore au-dessus de ce qu'il étoit : c'est tout dire : il vaincra tout avec cela : nous sommes dans des transports de joie infinis. Me. de St. Geran , comme vous croiés bien , Madame , est hors d'elle , après avoir passé deux mauvaises heures par des bruits de ville sans rien savoir : enfin les relations nous sont venues : & notre galerie étoit pleine de gardes du corps , de Suisses , de François : c'étoit un charme de voir la joie de tous les gens de guerre : mais je m'aperçois , que la mienne m'emporte , & que je ne songe pas que vous avés bien d'autres choses à faire qu'à lire une mauvaise lettre. Adieu , Madame : le plaisir de vous entretenir & de vous voir me tient lieu de tout. Si vous étiez moins grande , on vous suppleroit d'aimer un peu la D. de V.

---

L E T T R E X I.

DE ME. DE MAINTENON.

**V**OUS auriés grand tort , mon aimable Duchesse , de n'être pas bonne Françoise : car on vous aime fort en France : & en vérité , aucune des femmes que je vois ne me fait oublier que je ne vous vois pas : point de plaisir où je ne

5 juin.  
1712.

---

vous aïe regrettée : il y manquoit quelque chose : & ce quelque chose , c'étoit vous. A Marly , même absence de votre part , même ennui de la mienne , j'ai fait vos complimens au Roi , qui les a reçus avec tout l'agrément possible. Que vous êtes heureuse de ne vous pas repaître du goût du monde , & de vous remplir de celui qui convient à tous les tems ! votre cœur est trop bon pour n'être pas donné à celui qui l'a fait : conservez moi la part que vous avés bien voulu que j'y eusse , puisqu'il n'y aura rien en cela , dont notre bon pere ne s'accommode.

## L E T T R E X I I .

DE LA MEME A LA MEME.

10 juil.  
1712.

**L**E Roi m'a montré la très belle lettre que vous lui avés écrite : il m'a chargée de vous en remercier : vous y avés parfaitement exprimé un zèle dont il ne doute pas : il vous en est bien obligé , ce sont ses propres paroles.

Il faut s'attendre , que Mr. le Dauphin nous donnera souvent des allarmes : personne n'en souffrira plus que vous : & si l'on proportionnoit les récompenses aux peines , il n'y en auroit point pour une

gouvernante des enfans de France : mais on compte l'honneur , qui à la vérité est très grand , mais qui est quelque chose de bien vuide , tandis que les fatigues sont bien réelles. J'ai bien cru , Madame , que vous aimeriez ce prince : & vous serés assez malheureuse pour vous attacher à celui-ci sans vous consoler de l'autre : ne vous alarmez point sur son teint : feu Mr. le Duc de Bretagne n'étoit pas fort blanc : & notre chere Dauphine étoit brune quand elle arriva ici : elle n'étoit devenue blanche que dans ses couches : c'est beaucoup que l'enfant soit gai : & c'est la plus sûre marque de santé. Ne prétendez nous le rendre ni beau ni spirituel : rendez nous le sain : c'est tout ce qu'on veut.

---

---

### L E T T R E X I I I.

DE ME. DE VENTADOUR.

**J**A T T E N D O I S la prise de Douay pour <sup>12 avril.</sup>  
avoir l'honneur de vous écrire , Madame : <sup>1713.</sup> mais la déclaration , que le Roi a faite ce matin , ne vaut-elle pas bien la prise de cette ville , puisque l'on nous mande qu'il y a ordre de laisser continuer le siege , sans y mettre aucun obstacle ? Je ne vois rien de si heureux que la fin de cette

guerre : je vous avoue , Madame , que j'en suis toute hors de moi : recevez en donc mes complimens : je vous demande encore plus , j'ose espérer que vous nommerés mon nom au Roi , en l'assurant de la parfaite santé de notre Dauphin , qui nous envoie tous en prison fort gaiement. Comme le maréchal de Villeroi m'écrit régulièrement tous les jours , pour m'informer de la bonne santé du Roi , & de la vôtre , Madame , je lui écris aussi des nouvelles de notre prince : je crois qu'il en rend compte , pour qu'on en sache tous les jours sans importunité. Je ne puis me dispenser de vous envoyer une lettre de MADAME , que je viens de recevoir : elle m'avoit déjà fait l'honneur de m'écrire qu'elle avoit grande envie qu'on fut content d'elle : mais dans l'inquiétude si cela étoit , comme la lettre dont vous m'avez honoré le marquoit fort , j'ai cru que vous ne trouveriés pas mauvais que je lui fissé le plaisir de le lui demander : & de vrai , je pense pouvoir répondre de ses sentimens tels qu'on les peut desirer , de respect & d'attachement : je ne dirai pas de même des manières : mais quand l'essentiel est bon , il faut passer quelque chose , & vous , surtout , Madame , qui allés toujours au bien ,

& qui ne voulés que lui. Vous prouvés merveilleusement que ce sont toujours les plus parfaites qui sont les plus indulgentes.

---

---

## L E T T R E X I V.

DE LA MEME A LA MEME.

**M**. Le Mal. de Villeroi est trop de mes amis, Madame, pour que je ne vous fasse pas mes complimens sur toutes les graces que le Roi lui fait : j'ai peur qu'il n'en meure de joie & de reconnoissance : il y a long-tems que celle qu'il a pour vous est bien vive dans son cœur : si je disois tout ce qu'il pense sur vous, Madame, le zèle m'emporteroit, & il faut donc me taire pour vous seule. Mon petit maître est à merveille : il est même engraisé depuis son accès de fièvre : mais il n'en fait pas moins de peur pour être aussi précieux qu'il est. Dieu nous le conservera, pour qu'il soit en état de profiter des exemples du Roi : je n'ai que faire de vous assurer, Madame, des souhaits que je fais pour la conservation de ces deux vies-là : j'espère que vous connoissés mon cœur, & qu'il n'a pas besoin de s'expliquer pour vous persuader de la sincérité de ses vœux pour une troisième. Tout est fort bien ici.

3 sept.  
1714.

---



hors la douleur d'être loin de vous. Voilà le placet d'un malheureux : quelque importunée que vous soies , vous ne pourrés me savoir mauvais gré d'un peu de pitié.

## L E T T R E X V.

DE LA MEME A LA MEME.

9 sept.  
1714.

**L**A lettre que vous m'avés fait l'honneur de m'écrire , m'avoit tout-à-fait inquiétée , Me. & je ne peux plus avoir de confiance à ce que l'on me mande sur votre santé : je crois que mes amis , qui savent ma sensibilité pour vous , me flâtent & me cachent tout ce qui me peut le plus toucher : & c'est assurément vous , Madame. Notre Dauphin est à merveille : il doit aller à la chasse avec Mr. Blouin : quand on lui dît , que M. le Duc de Beauvilliers étoit mort , il dit , *qui sera donc mon gouverneur ? il faut que ce soit le gouverneur de Versailles* : je crois , Madame , qu'il peut lui procurer des plaisirs après une pareille distinction. Notre maréchal de Villeroi arrivera demain : la marque de bonté que le Roi vient de lui donner le met au comble de la fortune : mais celle qui le touche le plus , c'est le retour des familiarités de son maître : & c'est , à mon gré , tout



ce qu'il y a de plus précieux , & qui l'est pour lui assurément : je l'ai vu plusieurs fois pleurer de tendresse : je parle à qui en fait plus que moi , à celle qui l'a empêché de mourir : oui , les bontés & le cœur du Roi sont au-delà de toute expression , & égalent la grandeur d'ame qu'il marque en toute occasion : aussi je ne sache guère de ses sujets, qui ne donnassent une bonne partie de leur vie pour prolonger la sienne : & cela , Madame , est bien vrai : il mariera son petit-fils , s'il plaît à Dieu : je vous assure que cet enfant a mille choses du Roi : & c'est ce qui m'y attache encore plus : mon Dieu ! que j'ai envie d'être plus vieille , que je ne suis de deux ans ! Vous ne trouverez pas, Madame que j'aie grand tort : mais il faut s'abandonner à la providence : j'espère qu'elle ne m'abandonnera pas ; & ce que je lui demande le plus vivement , est votre conservation , Madame, & vos bontés pour la D. de V.

---

---

## L E T T R E X V I.

DE ME. DE MAINTENON.

**J**E me cache le plus qu'il m'est possible : je suis trop honteuse de vivre si long-tems ; mais je conserve dans ma solitude les sen-

24 sept.  
1714.

timens d'estime que j'ai pour un petit nombre de personnes : vous savés , Madame , que vous en avés toujours été : vous avés connu aussi comme Me. la princesse de Soubise étoit pour moi : je connois le mérite de Mr. le prince & de Mr. le cardinal de Rohan : & vous savés encore que j'ai eu plus de commerce avec Me. la pr. d'Epinoi , que nous n'en avons montré : après tout cela , jugez , ma chere duchesse , si le mariage que vous venés de faire m'a été indifferant , & si je ne prendrai pas intérêt à Me. la princesse de Soubise , au moins jusqu'à ce qu'elle soit gâtée , ce qui est , ce me semble , infaillible dans ce tems-ci : elle est en bonnes mains , Madame : & tout ira bien , tant qu'on ne la revoltera point contre sa mere : quant à vous , je sai qu'il ne faut point vous compter , & qu'il n'est question pour vous que de votre Dauphin. La santé du Roi est à souhait : il arrive à six heures de la chasse où il a couru deux cerfs , & a travaillé avec Monsieur de Pontchartrain. Notre nouveau ministre est content : mais il le sera encore davantage , quand il vous aura communiqué sa joie. Je suis inquiete de Me. de Cailus : j'ignore ce qui se passe ailleurs , même dans le jardin de Diane , qui est présentement un endroit fort vif , nuit & jour : je passe

une pattie des miens dans ma maison de la ville qui est un assez vilain cabaret : le repos que j'y trouve me fait vivre : voilà vous entretenir de bien des inutilités : mais vos bontés pour moi me font tout oser. Le Roi vous donne une grande marque de confiance en vous mettant entre les mains ce que la France, le monde, & lui, ont de plus précieux : il vous en coute cher : mais vous faites ce que personne ne feroit comme vous : vous travaillés pour le bien public, tandis que tant de gens sont inutiles sur la terre : vos soins sont grands, & par conséquent vos inquiétudes : mais, Madame, c'est le sort des grandes places : le couvent étoit plus tranquille, & nous étions fort à notre aise aux Cordelieres de Noisy, & dans les promenades que nous fisions ensuite. Je n'entends point ce que vous dites, que l'on se prend de tout à la premiere : j'ai demandé au Roi, s'il lui étoit revenu quelque chose de chez vous ; il m'a dit, que non ; & jamais chambre, de la nature de la vôtre, n'a été si paisible : vous y êtes, ce me semble, aussi absolue, que vous le devés être : parlez moi donc plus clairement, ma chere Duchesse : & ne doutez point que vous ne trouviés en moi l'amitié, la considération, l'appui, l'attention que j'ai toujours eu pour vous : si je suis sans

commerce , c'est mon état qui m'y force : je suis honteuse de vivre encore & de montrer partout un visage mourant de vieillesse : & qui devoit être mort il y a long-tems: rejouissez vous Madame, avec le précieux dépôt qui vous est confié , & qui devient la plus aimable créature.

## L E T T R E X V I I .

DE ME. DE VENTADOUR.

28 sept.  
1714.

**J**E préférerois bien le vilain cabaret que vous habitez, Madame, aux délices du jardin de Diane: & je comprends à merveille la nécessité de cette retraite , pour n'être pas accablée dans votre appartement: je me ressouviens de Fontainebleau , & du bruit qu'il y avoit dans votre cage , c'est ainsi que vous la nommiés: il est vrai qu'on n'y pouvoit résister. Je suis très inquiète de Me. de Cailus : c'est de ces favorites qui se font aimer de tout le monde , & à qui l'on souhaiteroit tous les bonheurs , qu'on leur envie ordinairement , & qu'elle n'a point: son attachement pour vous, Madame, dans tous les tems de sa vie , m'a donné l'opinion de son cœur tel qu'on le doit avoir , & votre amitié pour elle n'y gâterien : notre nouvelle alliance de Me. d'Es-  
pinoi

pinoi ne m'en dédira pas : & depuis la mort de MONSEIGNEUR elles ont reçu des marques d'amitié de Me. de Cailus qui prouvent tout ce que j'en pense , & qui ne ressemblent guère au jeu de la Cour. Nous fumes hier à Meudon. Mr. le Dauphin dit qu'il ne veut jamais avoir que cela : nous y consentons tous de bon cœur : & la merveilleuse santé du Roi nous fait espérer que ses souhaits s'accompliront : cette pauvre maison , magnifique , qui laisse par sa grandeur , & dans laquelle on ne peut trouver un siège , fait faire de tristes réflexions : notre enfant est à merveille : il a joué le boiteux en perfection vingt-quatre heures , en m'assurant que le lendemain à sept heures il seroit guéri : il croît fort : très joli tout seul : devant le monde , sérieux : je veux l'accoutumer à parler : mais on y a bien de la peine : il est question qu'il vive.

---

## LET TRE XVIII.

DE LA MEME A LA MEME.

**J**E suis sûre de ne vous importuner jamais , Madame , en vous disant que votre petit enfant est à merveille : sa santé se fortifie tous les jours , & je ne l'ose

*Tom. VII.*

B

19 octob.  
1714.

ni dire , ni écrire au point qu'elle l'est , de peur qu'il ne revienne tout d'un coup quelque chose qui nous rejette dans la crainte. Ce qu'il barbouille par jour de lettres au Roi ne se peut nombrer : vous n'êtes pas oubliée , Madame , & il fait déjà une partie de ce qu'il vous doit & de ce que vous êtes. Il aimera beaucoup à écrire , mais point à lire : tout ce qui le divertit & qu'il entend va à merveille : la géographie , les voïages , le dessin , tout cela lui plait infiniment : & vous seriez étonnée & ravie de sa memoire : soiez sûre qu'on ne le presse sur rien : l'abbé ( *Perault* ) m'a priée de vous en assurer : il est tems de lui donner un maître pour apprendre à bien faire la réverence , & pour l'occuper une demie-heure de plus : c'est ce que je demanderai au Roi au retour : car la journée est bien longue , Madame : & aujourd'hui que son esprit commence à percer , on ne peut l'amuser de niaiseries & quelques petites regles mettent de la variété dans ses jeux nos aides-majors lui font faire l'exercice : de la grace à tout , comme le Roi : & si vous ne m'aviés pas défendu avec raison d'en faire une petite merveille avant le tems , nous aurions pu donner le paroli à Me. des Ursins : car , ne lui en deplaise , nous voulons bien son prince des Asturies : mais

nous ne voulons pas briller : notre capital est de vivre , & de prendre peu à peu de bons sentimens : le gouverneur fera le reste : on l'amuse , & on lui dit toujours quelque chose de bon : voilà bien vous entretenir d'enfans , Madame , mais vous aimés tant celui-ci ! La petite mignone de la Lande , qui est de semaine , me prie de vous assurer de son attachement pour vous elle n'ose par respect vous écrire : je le fais sans en avoir moins : mais les bruits, qui avoient couru que Mr. le Dauphin avoit eu la fièvre , m'ont obligée de vous mander , qu'il n'a jamais été aussi bien qu'il est.

---

---

## L E T T R E X I X.

DE ME. DE MAINTENON.

**E**N vérité , ma chere duchesse , vous a-<sup>29 octob.</sup>  
vés de belles inventions pour faire des <sup>1714.</sup>  
présens , & pour charmer de pauvres filles  
à qui je tache de persuader qu'il n'y a  
rien d'agréable dans le monde : elles ne peu-  
vent le croire quand elles pensent à vous :  
& elles sont transportées de joie d'avoir en  
leur possession une robe que ce précieux  
Dauphin a portée : elle fera honneur à  
jamais à cette maison : vous l'avez ornée  
de tout ce que vous avez pu : elle n'avoit



pas besoin d'être riche , pour nous être infiniment précieuse. Vous trouverez bon que je partage leur reconnoissance , & que je me flatte même d'avoir quelque part au bienfait.

## L E T T R E X X.

DE ME. DE VENTADOUR.

1714.

J'Eus l'honneur de vous mander hier, Madame, que M. le Dauphin avoit eu une petite fonte, à laquelle il a toujours été sujet depuis qu'il est né , mais bien moins violente que les autres : & cela ne vient plus que très-rarement : il lui en reste un petit enrrouëment : mais ni le sommeil, ni l'appetit, ni la gaieté n'ont été altérés : j'ai cependant fait coucher son chirurgien dans sa chambre : & ce sont ces fontes-là qui m'ont fait désirer d'avoir toujours un homme de l'art auprès de nous : car avant qu'on aille à la ville, il faut que tout soit passé : heureusement c'est en bien : le brouillard qu'il fit ce jour-là m'empêcha de le mener à Marly : on n'auroit pas manqué de croire que c'étoit cela qui lui avoit attiré cette petite fonte : & j'ai remarqué que lorsqu'elles lui viennent, c'est toujours quand il demeure dans sa chambre : mais il y a des tems où on



ne le peut pas exposer: sa tendresse pour moi lorsqu'il a quelque petite chose, ne laisse pas de me couter, quoique mes peines se prennent volontiers; mais les nuits sont longues à passer: j'ai une force qui me surprend pour mon âge: je n'en avois pas tant, étant bien plus jeune: le bon Dieu me secourt, & je n'en désire la continuation, que pour ce qui me reste de tems à demeurer auprès de mon petit maître: en vérité, Madame, j'ose dire que je n'ai pas le moindre petit soin ni la moindre précaution à me reprocher: j'espère aussi qu'elles auront une bonne issue: car ce prince-là promet & de corps & d'esprit tout ce qu'on peut désirer: pour moi, Madame, je n'ose vous dire tout ce que votre santé me fait souffrir, quand elle n'est pas bonne: j'ai pour vous, Madame, & pour tout ce qui vous regarde une attache au-delà de tout ce que je peux vous dire: & vos bienfaits, en tombant sur moi, ne sont pas tombés sur un cœur ingrat.

---

## L E T T R E X X I.

DE ME. DE MAINTENON.

J'avois appris hier au soir, Madame, la petite fonte que Mr. le Dauphin a-

23 nov.  
1714.

---

voit eue , qu'on ne compteroit assurément pour rien à un autre : je suis bien persuadée , que vous faites de bon cœur ce que vous faites auprès de lui , & que vous ne pourriés pas même vous empêcher de le faire , l'aimant autant que vous l'aimés , & connoissant aussi bien l'importance dont il est : mais quand il vous a fait veiller la nuit, Madame , il faut se reposer le jour , & vous conserver pour lui : c'est votre tendresse qui vous donne de forces : & vous n'êtes pas encore si décrépitée , Madame , que vous deviés être étonnée des ressources que vous trouvés : elles vous meneront loin selon les apparences : & je trouve bien mauvais que vous parliés de votre vieillesse à une personne qui vous a vu naître , & qui étoit déjà assez raisonnable , pour qu'on la consultât sur ce que vous seriez à l'avenir : ma prophétie a été très bien remplie. J'ai trop de marques de votre bonté , Madame , pour en douter : je regarderois un doute comme une ingratitude : je me porte fort bien , le quinquina me donne une grande vigueur. Me. de Cailus est toujours très délabrée : elle vient dîner avec moi : mais c'est pour me sauver la peine d'aller chez elle , car elle ne devoit point sortir de son lit. Vous voïés , Madame , avec quelle

confiance je vous réponds : je voudrois pouvoir vous montrer aussi bien le tendre attachement que j'ai pour vous.

---

## L E T T R E X X I I.

DE ME. DE VENTADOUR.

**J**E vous avoue , Madame, que j'ai le cœur serré de l'état présent de Me. des Ursins : car pour l'avenir j'espère qu'avec un bon esprit , elle verra bien que rien ne se fait qu'avec la permission de Dieu , qui a voulu par une disgrâce des plus singulieres lui faire connoître que rien n'est stable ici bas , & qu'il n'y peut avoir d'heureux que ceux ou celles qui peuvent de bien loin vous imiter : sans cela , je ne crois pas qu'elle puisse arriver & qu'elle ne meure pas de douleur : il n'y a ni moment ni événement dans le monde , qui ne fasse comprendre combien la vie du Roi & la vôtre sont précieuses : je sacrifierois volontiers la mienne pour vous & pour lui.

14 jan.  
1715.

Me. de Soubise a présenté sa petite requête à Mr. Blouin : effectivement , Madame on a cru qu'il ne falloit pas encore qu'ils eussent de maison pour éviter des retours de chasse avec une jeunesse que son mari pourroit amener : ainsi , Madame , la pauvre petite vient

diner ou chez Me. la princesse de Conty , ou chez nous : cela est très incommode , & pour elle & pour moi : ce n'est pas grand chose , que l'appartement de Me. de Nevers : mais il nous feroit grand plaisir , si le Roi lui fesoit la grace de le donner. On dit que je gâte votre cher enfant , c'est une nécessité : sans cela , nous ne l'aurions point.

*J'aime fort mon cher papa Roi.* Voilà l'œuvre de M. le Dauphin. Il a fallu le laisser faire : je ne vous écris point , qu'il ne vous fasse des amitiés.

## L E T T R E X X I I I .

DE LA MEME A LA MEME.

1715.

**J**E vous dis vrai , Madame, vous ne pouvés être malade que l'inquiétude que j'ai de vous ne me le rende aussi : j'ai tant de raisons de vous être attachée , qu'il n'est pas étonnant que la moindre chose qui vous regarde m'allarme beaucoup : mais la plus forte de toutes mes raisons est la sensibilité de mon cœur pour vous : portez-vous donc bien , cela est nécessaire à notre jeune prince. La mort du prince de Piémont n'a pas laissé de m'inquiéter encore pour lui , & j'ai été affligée avec cette pauvre Reine.

Notre joli mariage va fort bien , & m'en fait encore plus regretter cette princesse d'Harcourt qui a été de mes amies de tous les tems : ce n'est pas la mode de se soucier de quelque chose : je voudrois de tout mon cœur m'y mettre : car étant assez heureuse pour avoir nombre d'amis & d'amies, on passe mal son tems en partageant leur malheur : & les bonheurs ne nous font pas le même effet : Mr. le cardinal de Rohan a écrit à Mlle. d'Aumale au sujet du logement. Voilà pourquoi , Madame , j'en écris un petit mot à Mr. Blouin.

---

## LETTRE XXIV.

DE ME. DE MAINTENON.

**V**OUS rassurés les autres , ma chere Duchesse , & vous auriez peut-être besoin de l'être vous-même : j'espère pourtant que ce ne sera rien : je mourois d'impatience de voir votre messager , & j'étois bien aise qu'il ne vint pas si matin : on est bien malheureux quand on s'attache : le Roi fut très inquiet hier , quand je lui dis cet accident : je lui ai lu votre lettre : il est entré dans ma chambre comme je venois de la recevoir. Dieu conserve l'enfant & la gouvernante ! Ils sont nécessaires l'un & l'autre.

B. s.

Je vous plains , de vous intéresser avec tant de bonté à la santé d'une personne de mon âge : vous avés pourtant raison de l'aimer un peu : car vous savés qu'elle vous a autant aimée dans votre enfance , qu'estimée quand vous avés été en âge de paroître. Je ne me vanterois pas de mes maux , si j'y croïois la santé de votre enfant intéressée : je crois que Me. la pr. de Soubise a un logement : je n'avois garde de manquer de la mettre à couvert : car comment auroit-elle pu trouver quelqu'un qui parlât pour elle ! Il auroit pourtant été assez curieux de la voir coucher dehors , au milieu d'une famille qui ne laisse pas d'avoir quelque petite considération. Bon jour , Madame : je me porte assez bien aujourd'hui : & je me porterois encore mieux , si j'étois moins accablée : mais aucune mauvaise humeur ne peut m'empêcher de recevoir vos lettres avec plaisir , & d'y répondre de même. Il est triste qu'on ne puisse jouir de vous.

## L E T T R E XXV.

DE ME. DE VENTADOUR.

jeudi  
1715.

UN bruit s'est répandu ce matin, que le Roi avoit eu la colique : vous

jugés bien , Madame , que je ne l'ai pas entendu , fans en être hors de moi. Le Ml. de Tallard m'a fait le plus grand plaisir qu'il me fera de sa vie , en m'apprenant que ce n'étoit rien , que le Roi avoit diné en public , que son visage étoit bon & que la sérénité du vôtre le disoit assez. Le fond de sa santé est admirable : mais si l'on ose parler , il ne la ménage pas : hé ! mon Dieu ! quelle est nécessaire ! En vérité , Madame , plus encore par attachement pour sa Majesté , que pour tout ce que l'on peut envisager de terrible , que Dieu nous le conserve ! vos saintes prieres me donnent toute sorte de confiance , & pour lui , & pour notre cher prince qui est un peu enrhumé : mais rien qui puisse inquiéter : je tâche de faire auprès de lui tout ce que j'ai eu l'honneur de vous entendre dire souvent : il n'est pas tems de le fatiguer dans un âge si tendre : il ne faut songer qu'à sa santé , & à le divertir , & encore en enfant ; car les grands plaisirs l'attachent. Je vous assure , Madame , que je donne souvent congé aux maîtres , & que nous faisons nos leçons ensemble en riant : il aura de l'esprit à tout : le Gouverneur mettra en œuvre pour moi : je n'ai qu'une jolie matière à lui remettre entre les mains , c'est à lui à la travailler ,

& à la polir : & elle se prêtera sûrement à toute l'industrie de l'ouvrier. Au nom de Dieu , Madame , puisque je crains tant de vous importuner en allant vous voir , ne m'abandonnés pas sur les ordres & les conseils : je tâche de deviner ce qui peut être de votre goût. Mais j'en serai toujours plus certaine , quand un petit mot m'en instruira : car enfin ce dépôt précieux m'est abandonné ; je ne crains pas que de tant de femmes & de domestiques du bas étage qui souvent parlent mal à propos , il y en ait aucun qui puisse dire , que je l'ai négligé un seul moment : & c'est beaucoup : mais il est mille choses où l'on peut manquer sans préjudice au zèle : & c'est de celles-là, Madame, que je vous demande la grace de m'avertir : souvent je vous écris pour vous demander vos avis : mais chargée de tout l'état , comme vous l'êtes, je crains de vous charger encore : c'est pourtant votre enfant bien-aimé , & c'est de vous que je le tiens. Entendez parler de lui sans vous ennuyer : il faut cela à sa pauvre gouvernante , qui vous est attachée plus tendrement & avec plus de respect mille fois que ne peut jamais vous l'exprimer la D. de V.



---

 L E T T R E . X X V I . 

---

DE ME. DE MAINTENON.

**J**E vous assure , Madame , que l'incommodité du Roi a été moins que rien : il ne dort pas la nuit , parce que les pois & les fraises lui donnerent des vents : il dina légèrement , & dormit huit heures de suite : il vint ensuite chez moi avec un visage & une humeur admirable : il soupa avec les dames , & a bien dormi cette nuit : il ne faut pas s'attendre qu'il vieillisse sans aucune incommodité : & je vous avoue que je ne serois pas fâchée de lui en voir quelquefois : car autrement il ne se retiendra jamais sur sa voracité. On ne peut rien ajouter à vos soins pour notre trésor : & la France sera très contente de vous , si vous le rendés bien sain : il y-a lieu de l'espérer : je n'ai jamais vu ni directement ni indirectement qu'on vous accusât de le négliger : l'idée qu'on a de vous est bien différente : on croit que vous n'avez d'attention & de vie , que pour lui , & qu'outre l'importance dont il est , vous avez une tendresse extrême pour sa très charmante personne. Il est vrai , Madame , que ma grande expérience me fait croire , qu'il est inu-

14 juin.  
1715.  

---

tile de se presser d'apprendre quelque chose aux enfans : il ne leur faut pas la moindre contrainte : & puisque vous voulés absolument que je vous donne quelques avis , je vais le faire , pourvu que vous me gardiés le secret , sans nulle exception. Comme on ne peut jamais avoir trop de raison & de vertu , je crois qu'on ne peut l'inspirer trop tôt : je voudrois qu'on le dressât peu à peu au secret en l'accoutumant à ne pas redire ce qu'on lui aura confié : je voudrois n'exiger rien de lui sans lui en rendre raison : il est dangereux de l'habituer à obéir aveuglément : car ou il seroit gouverné , ou il voudroit être obéi de même : je voudrois qu'on lui inspirât l'humanité , & qu'on ne lui montrât jamais l'exemple de la moindre tromperie : qu'il songeât à ce qui convient aux autres : & sur tout qu'il fut reconnoissant. En voilà assez , ma chere duchesse , pour vous prouver que je ne puis rien vous refuser.

LETTRE XXVII.  
DE ME. DE VENTADOUR.

*dimanche*  
1715. **L**Es nouvelles que vous m'avés fait l'honneur de me mander , Madame , m'ont redonné la vie : car l'inquiétude est

toute différente de loin que de près : quel-  
que petit remède de tems en tems rafraî-  
chira le Roi : tout est admirable en lui. Le  
rhume de Mr. le Dauphin continue. Je ne  
parlerai à personne , puisque vous me l'or-  
donnés , Madame , des avis que vous me  
donnés : ils seroient admirés , comme tout  
ce qui vient de vous doit l'être : j'en ferai  
bien mon profit , ou , pour mieux dire ,  
celui de mon prince : c'est un grand mal-  
heur pour lui d'être si jeune ; car il auroit  
appris de vous , Madame , à force de vous  
voir & de vous entendre , tout ce que la  
vertu , la noblesse d'ame , la pieté peuvent  
inspirer de solide & de grand. Pour deve-  
nir un Roi accompli , il n'auroit qu'à  
mettre en pratique une partie de vous-  
même : que cela seroit heureux pour ceux  
qu'il gouvernera un jour ! j'espère que nous  
ne le verrons jamais : c'est ce que j'envisage  
de meilleur : mais tant qu'il sera entre mes  
mains , je garderai ma petite lettre , & je  
prendrai-là mes leçons pour les faire à mon  
petit maître : personne n'en peut mieux  
donner que celle qui les pratique , &  
dont l'esprit & le cœur sont au dessus de  
tout , comme la fortune.

Mr. le Dauphin m'interrompt : il veut  
que je vous dise , Madame , qu'une de ses

dents a percé. Que je serois heureuse , si ce que je fais pour lui , je le fesois pour Dieu !

## L E T T R E   X X V I I I .

DE ME. DE MAINTENON.

16 juin.  
1715.

**S**I on voïoit vos dernieres lettres, Madame, on admireroit plus celle qui reçoit les avis que celle qui les donne : car il est plus ordinaire de savoir discourir que de prendre ce qu'on nous donne avec votre modestie , & votre douceur : c'est une grande vertu en vous , Madame , que Dieu a mise au dessus de moi. Mais j'ai encore une chose à dire, c'est que si vous suivés mes idées , votre éducation ne brillera point : tout le mérite sera pour l'avenir , & il n'en paroîtra rien dans le tems présent : feu MONSEIGNEUR savoit à cinq ou six ans mille mots latins , & pas un , quand il fut maître de lui. Vous voïés bien , Madame , que le Roi est en bonne santé , puisque je n'ai pas commencé par vous en rendre compte : il dine chez moi , & recommencera apparemment à bien manger des pois & des fraises , qui font mourir Mr. Fagon. On a une grande passion de voir votre prince à St. Cyr : le jardin est en beauté : il n'y a

point de malades , mais il fait encore froid. Ne sauriez-vous guérir notre maréchal de ses inquiétudes ? il croit voir mieux que moi l'état du Roi , & croit toujours tout perdu.

---

---

## LETTRE XXIX.

DE ME. DE VENTADOUR.

**L**Es momens que j'ai l'honneur de vous voir sont si courts , Madame , que je ne puis vous y rendre aucun compte : cependant je suis sûre que vous seriez contente de celui que je pourrois vous rendre de notre Dauphin : ce précieux enfant augmente chaque jour en santé , en esprit , en douceur d'humeur : il contentera le Roi , surtout avec un peu de patience : le camérier vint hier voir les eaux & dîner chez moi : il ne pouvoit se lasser de regarder notre Dauphin , & lui trouvoit la physionomie digne de sa naissance : les étrangers en sont charmés : au reste , Madame , je vous supplie de croire que ce n'est pas mon plaisir , qui m'engage à le mener aux revuës & aux endroits publics. J'ai cru cela nécessaire pour affermir le bruit de sa bonne santé , & pour l'accoutumer au monde & au fracas : car pour moi , je suis toute rouée : je l'ai sur moi en mouvement perpétuel : mais

1715.

---

il faut se prêter à ses plaisirs : tout ce qui est de guerre ne l'ennuie jamais : comme je crains toujours d'importuner , & que l'attrail de sa suite ne soit trop grand , aïez la bonté , Madame , de me faire mander si nous n'incommodons pas le Roi : je devine ce que je peux : mais il est mille choses qui m'échappent : je ne désire pas me faire valoir , mais aller au bien : j'ai mis en pratique vos aimables leçons , elles réussissent à merveille : il ne nous manque que de la hardiesse : Dieu conserve à votre enfant & le Roi & vous ! il en a besoin : je l'espère , quand je pense à la manière miraculeuse dont cet enfant a échappé à la mort : & vous ne m'avez pas mise où je suis , Madame , pour ne m'y pas honorer toujours de vos bontés & de vos avis. Je vis notre ami ( *le Ml. de Villeroy* ) à Marli : vous savez , Madame , d'où toutes ses frêieurs partent ; pour moi je fus très contente : car je trouvais au Roi un très bon visage : je ne la fus pas tant , le jour de la revue : on veut que les Rois se portent toujours bien : cependant ils sont hommes comme nous : que Dieu le conserve , & long-tems ! pour changer , il faut s'y attendre : c'est ce que vous ne faites pas , Madame , pour les personnes que vous honorés de vos bontés : si vous pouviés sa-

voir combien cela m'a soutenue , loin de me les diminuer , vous aimeriez mille fois plus la D. de V.

---

## LETTRE XXX.

DE LA MEME A LA MEME.

**L**E prince que vous aimés tant , Madame , que vous regardés toujours avec plaisir & avec inquiétude , que je n'ose vous mener de peur de joindre encore cette importunité à toutes celles que vous avés déjà , ce prince se porte si bien , & se fortifie tellement d'esprit , de corps , & de douceur ; ce qui marque le mieux la bonne santé , que je ne puis m'empêcher de vous en rendre compte , sûre de vous donner un moment de joie. il voulut dimanche entendre une premiere grande messe : je lui dis : *hé bien , Monsieur , demandés une grace à Dieu : qu'est ce que vous lui voulés demander ?* sans hésiter , il répondit : *je lui demande celle de conserver le Roi toujours en bonne santé.* Ce n'est point en radoteuse de gouvernante , que je vous le dis. Car je sai que tous ces discours ne sont point crus : aussi on n'a jamais moins parlé d'enfant que de ce précieux-là : car je n'aime pas le ridicule : & je trouve que c'est beaucoup faire , que de s'en

1715.

---

sauver à la cour ; on me demande sa santé sur toutes choses : je commence à en être certaine : & je ne me vanterai des peines qu'il m'a données , que lorsque j'aurai le bonheur de l'avoir remis entre les mains du Roi : après cela , Madame , je vous en rendrai compte : car il ne sert de rien de bien faire , si ce point ne réussit pas : j'ai été obligée de prendre médecine , ce qui l'a fâché : car il me persécute pour Marli : il sera courtisan. J'apprends avec une joie que je ne puis vous exprimer , Madame , que votre santé est meilleure à Marli : quelles inquiétudes ne me donne-t-elle pas ? M. Blouin vous a trouvé un visage charmant. n'oubliez pas celle de toutes vos créatures qui vous est le plus dévouée , & qui vous aime avec le plus de passion : que vous voïés que je vous parle d'amour : mais pourquoi me défendez-vous le respect qui vous est dû par tant d'endroits ; meilleurs les uns que les autres & qui n'échappent pas à la D. de V.

---

## LETTRE XXXI.

DE LA MEME A LA MEME.

18 sept.  
1715.

**V**otre cher enfant se porte à merveille : son gouverneur l'aime autant que sa



gouvernante : & je vois avec le seul plaisir qui peut me rester que tout le monde est comme nous , & que l'on ne connoissoit pas ce grand prince comme je faisois : je n'osois même en parler : je ne peux , selon ce que vous pensés , Madame , vous parler d'autre chose : chaque jour augmente ma douleur ; ce sont des larmes de sang qu'il faut répandre. Permettez-moi d'aller à S. Cyr. Je ne vous verrai pas , mais je serai du moins plus près de vous.

---

## LETTRE XXXII.

DE LA MEME A LA MEME.

**N'**Avez-vous pas assez bonne opinion de moi , Madame , pour croire qu'il n'y a ni Roi ni regent , qui peut m'empêcher à tous les momens de ma vie de vous marquer mon respect ? Je vous obéis en ne vous le marquant pas : je retiens chaque jour mon zèle pour me conformer à l'envie que vous avés d'oublier tout le monde : sentimens que je trouve très aisés à imiter aujourd'hui , mais non dans les vues & dans les perfections que vous les pratiqués : vous ne voulés entendre parler que de la santé de mon petit maître ; il ne vous reste que cela de sensible : elle est augmen-

27 novem.  
1715.

---

tée par une chair ferme , & une bonne graisse , & une gaieté qui ne le quitte pas de toute la journée : nos petites dames & leurs meres ressentent l'effet de votre protection , puisque leurs maris sont assurés d'un poste agréable auprès de leur maître pour moi j'adore tout ce que vous avés aimé : je voudrois bien qu'on put marier M. d'Aumale qui est un très-honnête homme , & mal dans ses affaires : je ne doute pas que Mr. le maréchal de Villeroi ne saisisse cette occasion de vous marquer son attachement infini.

## LETTRE XXXIII.

DE LA MEME A LA MEME.

10 janv.  
1716.

**Q**Uand je me prive du plus grand plaisir que je puisse avoir , de peur de vous importuner , Madame , vous pourriez croire que je ne suis pas occupée de vous depuis le matin jusqu'au soir : non , Madame , mon petit Roi , qui ne me laisse pas le tems de respirer n'empêchera jamais , que je ne songe à vous avec plus de tendresse & de respect que je n'ai jamais fait : je n'ai point reçu de lettre de vous , je n'osois en espérer même : & c'est ce qui me retenoit d'écrire , ne sachant si vous le trou-

variés bon , Je suis bien fâchée de ne vous  
envoyer que vingt louis ; Paris nous a mis  
à sec : & c'est encore une de mes gran-  
des peines d'être chargée des menus plai-  
sirs du Roi , & de voir toute la France  
tomber sur moi , & des misères inconceva-  
bles qu'on ne peut soulager que médiocre-  
ment. Vous serez toujours la maîtresse de  
tout ce qui dépendra de moi : mais rece-  
vez cette fois le *denier de la veuve*.

La tête tourne de tout ce qu'il faut faire  
& de ce qu'on voit faire : & ma grandeur  
me fait pleurer tous les matins : mon Roi  
fera quelque chose de grand & de bon , si  
Dieu le conserve. Voilà mon unique point  
de vue. Nous avons été faire une petite  
visite à la reine d'Angleterre , non sans  
quelque inquiétude mais on ne peut mal-  
faire , quand on fait son devoir. J'ai vu Me.  
de Caylus , j'en ai été ravie : jugés de ma  
joie , si je puis jamais *me jeter à vos pieds*  
elle sera mêlée de douleur assurément ,  
mais je pourrai ouvrir mon cœur avec vous.  
Il ne faudra pas attendre que j'aie quitté  
le Roi : un beau jour de printems ou  
d'été ; si vous le permettez , pourra faire  
mon bonheur : je n'en demande point d'au-  
tre , que de vous marquer , Madame , que  
vous n'avez pas fait toujours des ingrates  
dans le bien : que vous avez fait & com-

ment vous le faire connoître , si non par mon attachement pour l'unique reste de votre Roi ? Les messieurs sont tous très bien mais quand vous les exhorterés à se dire que l'enfant n'a que sept ans & demi , ils ne feront que mieux. Je suis persuadée qu'il faut y aller doucement pour le bien du corps & de l'esprit. Il n'a point d'humeur : son amitié pour moi continue fort joliment : c'est encore ce qui m'attache : mais vous ne m'en ferés pas une foiblesse , vous à qui il a passé dans le cœur tant de sentimens pour ceux que nous avons perdu , & à qui il en reste tant pour celui que vos prières nous ont conservé. Que ne peut-on vous voir ? vous ne verriés , Madame , que la D. de V.

## L E T T R E XXIV.

DE LA MEME A LA MEME.

11 fév.  
1716.

**J'**Avois tant de choses à vous dire , Madame , sur mon malheureux événement qu'il auroit fallu un volume pour vous informer de tout ; & en vérité , vous ne sauriés vous empêcher de trouver le procédé de l'homme que vous aimés , inouï dans toutes ses circonstances. Il se tue de parler à tout le monde pour se justifier ;  
mais

mais le public n'est pas pour lui ; & je me trouve quelquefois assez sotte pour être fâchée de ce qu'on dit de lui , un ami de quarante-cinq ans , vous manquer sans aucune raison , & se persuader que c'est lui qui a sujet de se plaindre , & n'écouter que sa passion ! rien n'est plus desolant ; non que j'eusse envie ni messieurs de Rohan d'un retour de sa part , en premier lieu , il y avoit long-tems qu'on travailloit pour Mlle. de Luxembourg , de plus , ce n'étoit pas le grand bien de Mr. le maréchal , qui nous tentoit , car on peut vivre avec 100000 liv. de rente comme avec 500000 : mais l'état où je me trouve avec le Roi unissoit des gens qui lui sont dévoués d'une façon si intime. Mon objet principal est le Roi : & voilà ce qui me désespère : tout le reste ne vaut pas d'être compté.

J'ai été si pénétrée de douleur , que je n'ai pu vous écrire , quelque doux qu'il m'eût été d'être consolée par vous. Vous avés bien à faire d'être interrompue par les malheurs d'autrui ! & qu'est-ce que nos peines , en comparaison des vôtres ? Je me trouve uniquement seule avec le Roi : je fais toutes les charges de sa maison : nuit & jour occupée de sa santé , enfermée dans une cage : plus de commerce avec des amis de quarante-cinq ans : plus de conseils.

à prendre de personne : l'affront fait à ma famille me touche moins , que tout cela : Dieu me soutiendra , s'il veut la conservation de ce précieux enfant : car j'ose dire que je ne lui suis pas inutile.

Non , Madame , point de retour. M. le Ml. de Villeroy croit qu'il seroit deshonoré d'avoir Mlle. de Rohan , avec quatre cens mille francs : les substitutions le choquent : eh ! nous en avons parlé cent fois : la boiterie , comme si cet accident étoit arrivé hier , ou dissimulé par nous. Je l'ai vu content de tout : il me montre le matin une lettre de vous où vous l'exhortiez à conclure : & le soir , j'en reçois une de lui , qui m'apprend que tout est rompu , & cela , après que Mrs. de Rohan ont bien voulu entrer dans toutes les facilités qu'on leur proposoit. Peu m'importe de manquer ce mariage : mais je ne me console point de perdre un ami sur lequel je comptois , & que tout devoit engager à s'unir plus étroitement à moi. Nous nous voyons chez le Roi sans nous parler. Je suis comme une prisonnière d'état. J'aurois pris brusquement mon parti , si ce que je dois au feu Roi , si les larmes de cet enfant ne m'eussent retenue. Le public aime les scènes , & celle-ci ne finit pas : Mr. le pr. & Mr. le C. de Rohan sont bien sages , & se moquent , sans le dire ,

de ce que le Maréchal conte par tout ses raisons & les conte mal : sûrement ; si l'on avoit pû vous parler , tout ceci ne seroit pas arrivé. Ne m'oubliez pas , Madame : le charme de votre souvenir soutiendra la D. de V.

---

## L E T T R E X X X V.

DE LA MEME A LA MEME.

**J**E suis sûre , Madame , que l'état où vous savés Mr. le Ml. de Villeroi , & pour lui & pour l'état de sa petite-fille vous touche infiniment : je suis assez forte pour être affligée , & pour ne pouvoir demeurer un moment sans en savoir des nouvelles qui sont toujours les mêmes : la vie est triste à passer avec un bon cœur. Qu'il me manque en tout , je ne lui manquerai jamais en rien. Notre cardinal est parti , ce matin , avec une grande partie de ma famille : je les envie d'être avec lui , mais c'étoit pour moi une consolation de l'avoir : cependant j'approuve le parti qu'il a pris : il est très content de Mr. le Régent : mais sa présence n'avanceroit pas les affaires davantage : il reviendra , aussitôt qu'on le lui ordonnera , sans humeur ni rancune. Notre petit Roi augmente chaque jour en

30. mai.  
1716.

---

bonne santé & en bonne humeur : il se réveille , en ce moment , gai , frais , & sans émotion : & enfin je ne souhaite que la continuation de ce que je vois , malgré tous les défauts qu'on lui veut trouver. Que n'a-t'il été Dauphin plus long-tems ? Il eut été instruit par vous : il seroit devenu un Prince parfait : ce sera l'ouvrage de votre ami.

## L E T T R E X X X I V .

DE ME. DE MAINTENON.

31 mai.  
1716.

**J**E reconnois bien votre cœur , Madame , à la compassion que vous fait Mr. le Ml. de Villeroy : & je ne croirai pas que vous soyés implacable sur un raccommodement , quand vous me le diriez vous-même : ce mot-là n'est point fait pour vous. J'espère que Me. la Mle. d'Harcourt , à force de résister , vaincra. Je n'ai pas vu sans peine Mr. le cardinal de Rohan s'éloigner : mais si l'on étoit assez heureux pour envisager la fin des affaires de l'église , il reviendroit bien vite : point de solitude ni de détachement du monde , qui puisse rendre indifférente à ce qui se passe là-dessus : & tout bon catholique doit être affligé de voir la force & la hardiesse du



parti qui lui est opposé : j'espère , Madame , que nous serons toujours de même religion , & que nous nous rejoindrons un jour pour ne nous plus quitter : je n'aurois pas eu la même confiance pour tout ce qui composoit autrefois le couvent de Marly : mais laissons en paix les cendres des morts. Adieu , ma chere Duchesse : il me semble que je ne vous ai point fait assez de remerciemens de la visite dont vous m'avez honorée : je ne l'aurois jamais crue praticable ; mais rien n'est difficile à l'amitié courageuse : quand je pense que la gouvernante du plus grand Roi du monde , & que la Dame de la cour la plus nécessaire & la plus occupée , a fait huit lieues pour moi , je ne puis exprimer à quel point je suis , &c.

---

## L E T T R E   X X X V I I .

DE ME. DE VENTADOUR.

**V**OUS auriés eu un courrier de moi , Madame , si je n'avois su qu'on vous avoit dit la petite incommodité du Roi : elle a été très légère : nous en avons eu de bien plus fortes , dont il n'a pas été question , parce que la compagnie n'étoit pas si nombreuse , chose qui à son âge lui

est plus préjudiciable qu'utile : un vent le fit rougir & pâlir : il se coucha nonchalamment sur moi , qui suis son recours ordinaire dans les maux : ensuite , il fit son portage lui même & trouva du soulagement à ne plus faire le Roi : souvent il n'auroit pas mangé quand il étoit Dauphin , s'il n'étoit venu chez moi. Cette étiquète , ces cérémonies , ces spectacles me desolent. J'y remédie *incognito* , autant que je peux. Nous sortons du sermon : j'ai voulu le promener aux tuilleries : mais pour peu que l'ordre ne soit pas donné , l'empressement de le voir le fait étouffer. Paris l'aime à la folie. Je ne puis , Madame , vous parler de moi : il est miraculeux que je résiste à la douleur & à la peine : onze mois sont encore bien longs ; mais quelque dégoût que j'aie , je suis utile à mon Roi , & tous mes devoirs sont renfermés dans ces mots. Il écrit à merveille : mais c'est un enfant qu'il faut ménager : car naturellement il n'est pas gai : & les grands plaisirs lui seront nuisibles , parce qu'ils l'appliqueront trop : on voudroit exiger de lui , qu'il représentât toujours avec la même égalité d'humeur : vous sâvez , Madame , combien cette contrainte est mal saine à tout âge. Vous vous moquerés de moi , si je vous dis qu'il a des vapeurs : rien n'est pourtant plus vrai : & il en a eu

au berceau : de là , ces airs tristes , & ces besoins d'être réveillé : on en fait tout ce qu'on veut , pourvu qu'on lui parle sans humeur. Adieu , Madame , ayez un peu d'amitié pour une personne , qui vous respecte plus que tout le monde ensemble.

---

L E T T R E   X X X V I I I .

DE ME. DE MAINTENON.

**I**L n'y a que vous , Madame , qui soyez capable d'avoir pour une pauvre vieille retirée , les mêmes attentions qu'une autre auroit pour plaire à la faveur : rien ne peut me surprendre en vous : depuis long tems, votre cœur m'est connu , & il est très digne d'être le modèle de celui d'un Roi de France. Je vous rends mille graces , Madame , & pour moi , & encore plus pour St. Cyr , qui jouira plus long tems des présens que vous nous faites : les prieres redoubleront encore pour le Roi : je serois bien fâchée qu'il discourut à l'âge qu'il a : rien ne fait plus de trahisons , que ces raisons prématurées.

Il est vrai , Madame , qu'on ne parle que du mauvais visage du Roi , & de sa mauvaise humeur , qu'on veut même qu'il ne vienne que de sa mauvaise santé : mais comme on ne dit rien de nouveau , je n'en

6 octob.  
1716.

---

suis point du tout allarmée, & je suis pleine d'espérance qu'il vivra : il me semble que Dieu l'a retiré d'une grande extrémité pour en faire quelque chose ; mais je crains pour vous la tendresse que vous avés pour lui : & comme votre place est la plus grande qu'une sujette puisse avoir, je erois aussi qu'elle est la plus malheureuse. Mr. le duc du Maine avoit des vapeurs à trois ans : comme il n'y a rien à y faire, je crois, Madame, que vous ne vous en allarmés pas : je voudrois que votre petit Roi mangeât souvent chez vous : la représentation ne peut lui être bonne, puisque tout ce qui contraint, nuit à la santé. Je fus très mécontente de la visite dont vous m'honorates : la presse étoit trop grande : mais il n'est pas possible que vous quittés de si loin, & je ne puis, Madame, vous être bonne à rien. Je vous rends mille graces de la continuation de vos aumônes pour la femme que je vous avois recommandée : son mari l'a forcée de quitter Me. d'Haussy : mais, Madame, votre charité a bien su la trouver : & ses prieres sont bonnes par tout pour vous & pour le Roi : c'est une sainte que j'ai vuë de près : vous croyés bien, que celles qui sont ici font de leur mieux, pour obtenir de Dieu la conservation de votre prince : elles l'aiment bien tendre-

ment , & font enchantées de la gouvernante : que seroit-ce , si elles connoissoient comme moi tout ce qu'il y a en vous d'aimable & d'estimable , tout ce dont j'ai été touchée de si bonne heure ? Adieu , Madame : M. de Fréjus ( *le cardinal de Fleuri* ) doit faire un pénible personnage entre un gouverneur & une gouvernante , qui ne s'entendent pas , & qu'il honore également.





# LETTRES

DE MADAME  
DE MAINTENON,  
ET DE ME. LA MARQUISE  
DE DANGEAU.

---

## LETTRE I.

DE MR. DE MAINTENON  
A ME. DE DANGEAU \*.

*D'un lieu délicieux.*

35 décem.  
1687.

**O**UI, Madame, l'appartement du jeu est meublé de neuf: j'avoue que je ne l'ai pas vu: mais vous; qui vous piqués d'être si bien instruite, savez-vous que

\* N. de Leuvestein de Bavière, fille d'honneur de Me. la première Dauphine, mariée en 1686. au marquis de Dangeau, veuf de Mlle. Morin, menin de MONSEIGNEUR, gouverneur de Touraine, grand maître de l'ordre de St. Lazare, en 1696. conseiller d'état, d'épée, & en 1697. chevalier d'honneur de Me. la Duchesse de Bourgogne. Me. de Courcillon étoit leur brù, & celle qui est appelée ici *la petite belle*, leur petite-fille, & aujourd'hui princesse de Rohan, & *maecre pulcra filia pulcrior.*

cet appartement s'appelle l'Afrique , celui du Roi ; l'Europe , celui de MADAME , l'Asie , & le mien , l'Amérique.

Le Roi vous destine, Madame, la chambre de Mlle. d'Armagnac : je suis venue la reconnoître : & c'est de là que je vous écris. Le soleil l'éclaire de ses premiers rayons : elle est vis à vis mes fenêtres : je pourrai tous les matins vous dire mon amitié par quelque signe agréable : vous n'y aués à craindre que mes importunités. M. de Dangeau logera chez M. du Maine & n'aura que l'escalier à monter. Vous y trouverez votre santé , vos plaisirs , gaïeté : On vous souffrira avec tous vos défauts : robe d'houete , écharpe , bonets , serviettes sur la tête , ce sont tous ceux que je vous connois. Cette chambre est blanche comme vous & sèche comme moi.

---

## LETTRE II.

DE ME. DE DANGEAU

A ME. DE MAINTENON.

**V**Os dames du palais se remplacent trop vite , pour que je puisse me ressentir de la mort de Me. de l'Hestorgue. Ma présence vous rejettera dans le desordre du jeu les *ministresses* son trop fortes.



jointes ensemble je ferai le contrepoids. Je ne vous parlerai plus ni de veuves , ni de petites filles : elles vous ruineroient : vous ne cherchés ni le blâme ni les louanges du monde : tout vous est indifférent , hormis le bien. Adieu , Madame , je vous aime, de tout mon cœur , & en vous le disant, je respire. J'aurois grand besoin d'un sermon du P. Gaillard : car je suis toute pervertie : cependant je dis avec le bon larron *je vous prie , que je sois aujourd'hui avec vous.*

### LETTRE III.

DE M<sup>E</sup>. DE MAINTENON.

**V**OILA , Madame , ce bijou si longtemps disputé ( *à la ressource* ) : trouvez bon que je répare l'aveuglement de la fortune , qui se déclara hier pour moi dans la seule dispute que je puisse jamais avoir avec vous.

Si vous vous portés bien , si vous n'avez pas arrangé votre journée , si vous n'êtes point nécessaire à M<sup>e</sup>. la D<sup>e</sup>. de Bourgogne , si vous ne craignés point le chant , s'il ne pleut point , si vous avez envie de prier Dieu dans un oratoire vert , si vous voulés vous promener dans l'allée de l'inf-



titutrice \*, si vous voulés rêver un moment dans celles des *réflexions*, si St. Cyr vous plaît encore, si vous ne vous lassés point de faire les délices de ma vie, si connoître ce que vous valés donne quelque droit à jouir de vous, vous viendrés dans mon carosse, qui ramene à Versailles Me. Petit.

---

## LETTRE IV.

MES. DE CAYLUS & DE DANGEAU.

**N**OUS vous croïons seule nous nous en retournerons, à moins que notre dehors ne vous plaise plus que votre dedans.

ME. DE MAINTENON.

Entrez, Mesdames, quoique vous veniés mal à propos: mais ne prenez pas la hardiesse de m'aborder,

*Qu'Esther ne vous appelle ou vous fasse appeller.*

MES. DE CAYLUS & DE DANGEAU.

Tout est donc perdu! & nous n'aurons ni le diné chez la petite niece, ni cette petite conversation, ni cette grande retraite avant cette grande musique. Au moment que vous voudrés nous voir, le Roi

\* Allée du jardin de St. Cyr, ainsi nommée par Louis XIV. qui donna aussi un nom à toutes les autres allées.

entrera dans votre chambre, tant vous êtes rusée : & nous ne baisérons point le *sceptre d'or*. Tout est donc perdu.

ME. DE MAINTENON.

Tout n'est point perdu : nous aurons la promenade : ne craignez ni mes cruautés ni mes artifices : mes forces sont revenues : nous nous reverrons, & tout sera gagné pour moi.

## LETTRE V.

DE ME. DE MAINTENON.

9 sept.  
1704.

**C'**EST assez, ce semble, de déplorer les pertes publiques : c'est peu pour moi d'en être navrée : j'ai encore à essuyer toutes les tristesses de mes amis. De là, une migraine qui m'a mise au lit Notre princesse dine avec moi, & me rend les soins d'une excellente fille pour une très tendre mere. Me. de Chevreuse ne me sort pas de l'esprit : & j'éprouve qu'une grande amitié ne s'efface pas aisément. Mais je ne puis vous taire que M. de Chevreuse a fait ici un étrange voïage, & a fait au Roi une peine qu'il ne méritoit pas. Quand revrendrez vous, Madame ? voulez-vous vivre de larmes ? Le maréchal de Villeroi

n'étant point en état de donner bataille se retire il sera blâmé : qu'importe ? pourvu qu'il ne mérite pas de l'être. La Beaume vivra , dit-on. Le Roi est dans cette égalité d'esprit que vous admirés quelquefois. J'ai chargé la petite niece de répondre à tout ce qu'il y a de spirituel dans votre lettre : & je me suis réservé ce qu'il y a de plus sérieux. Si je pouvois voler , je quitterois le plus beau lieu du monde pour me rendre auprès de vous , & pour entendre vos instructions qui sans doute flâteroient mon amour propre. Je l'ai dit cent fois , rien n'est plus impatientant que la sottise , & rien n'est plus sot que cette impatience. On s'accoutume assez à Me. la Vaillere. La malignité des courtisans veut rire de ce que M. d'Antin a été voir M. de Noirmoutier. Le Roi a donné le gouvernement de Saumur au comte d'Aubigné , ( *de Tigni.* ) Voilà sa fortune établie , c'est à lui à faire le reste. Je voulois vous entretenir plus long-tems : mais on me demande de tous côtés ce gouvernement de Saumur.

---

## LETTRE VI.

*De l'aimable cabinet.*

**V**OTRE présence me feroit bien du plaisir *11 juin.*  
sir , mais ne me donneroit pas de

---

joie. Nous ne pensons qu'à la Moselle , & nous sommes dans une attente qui nous rend inaccessibles à toute autre pensée. Nous sommes de retour de Trianon , à peu-près aussi hébétées que nous y étions allées. Nos dames me paroissent toujours se haïr : & les hommes ne tarissent point en sots raisonnemens sur les affaires présentes. Me. de Rohan a soupé à Trianon , sans y être conviée , au grand déplaisir du Roi , qui, comme vous sçavés , ne s'accoutume pas à tous les visages. Me. de Bouzole a brillé par sa grosseur réelle , & par sa grosseur imaginaire , mais sur-tout par ses parfums qui ont singulièrement blessé mon foible cerveau. La duchesse de la Ferté a montré avec plus de complaisance que jamais deux calebasses plus noires que la cheminée. Comment de ces ridicules images passer à notre princesse , elle que les graces font incessamment marcher sans dessein & sans plaisir , qui voudroit toujours tout ce qu'elle n'a point , & qui néglige tout ce qu'elle a ? elle court sans cesse , & sans cesse se plaint de ne pas assez courir : elle est charmante : & ses défauts mêmes sont aimables : on l'aime plus qu'il ne faudroit : on le sent , & l'on ne peut s'en défendre. Adieu, Madame : j'espère que la main (*de Me. la D. de Bourgogne*) qui veut bien tracer mes pensées ,

ous en fera excuser le desordre. Mon Dieu que cette main m'est chere ! ce n'est pourtant pas le plus bel endroit de notre princesse , non plus que le vôtre : mais vous possédés l'une & l'autre tant de vertus , que l'on compte pour rien sa maigreur & ses veines. Ah ! Madame , qu'il y a de joie dans le bien ! tout Versailles ne m'en donnera pas tant ; que j'en ressens en établissant une pauvre demoiselle , qui à ma mort eût été réduite à la mendicité.

L E T T R E V I I .

**Q**UE feriez-vous de mes lettres ? elles ne peuvent ni vous instruire , ni vous amuser : elles ne feroient qu'augmenter vos inquiétudes. Les miennes sont grandes sur le bruit d'une descente en France ; & j'en serois plus affligée , que de tout ce qui nous est arrivé jusqu'ici. Pourquoi êtes-vous en peine de Me. la De. de Bourgogne ? elle se conserve avec des soins surprenans.

14 juil.  
1707.

Une des principales affaires , qui a mené Me. d'Hudicourt à Paris , c'est un diné chez Me. de Bourdeilles : & quel diné ! le potage étoit d'une servante , une tourte de pigeons , d'un patissier , le fruit , de la vallée de Montmorency , la vaisselle, d'emprunt , les convives, Me. de Miossens , Ma-

dame & Mlle de Sivrac , Me. de Caylus & ses deux enfans , un vieux gentil-homme ridicule , Me. d'Aubigné toute onctueuse , Mlle. de Mérode toute roide , Mlle. de la Barge toute endormie ; Mlle. de Brevilhac y manqua , parcé qu'elle se confessoit & fesoit son testament : une fluxion subite lui avoit élargi le visage si monstrueusement qu'on la crut à l'agonie. Toute l'honorable compagnie , après avoir bien ri , bien dansé , alla voir la malade , qui étoit dans toute la négligence d'une agonisante surprise. N'avez-vous pas , Madame , quelque regret de n'avoir pas fait la quinzième à cette table où l'on n'étoit assis que de côté ? j'admire & j'envie Me. d'Hudicourt. Revenez , Madame : vous êtes si bonne à tout qu'on vous souhaite , en quel état qu'on soit. Si votre absence est plus longue , je la prendrai pour une retraite. Dieu veuille vous sanctifier de plus en plus ! Je ne connois personne qui soit plus propre à sanctifier les autres. Abandonnons à Dieu les affaires de Provence : la soumission n'est pas une hipocrisie : mais elle est foible comme notre foi : il faut augmenter l'une & l'autre.

## L E T T R E   V I I I.

**J**E suis à la Ménagerie : que ces parties, 1 sept.  
1707.  
Madame , sont différentes de celles que  
vous ranimés par votre présence ! je n'ai  
pas encore bien démêlé , si c'est par l'agré-  
ment que vous y mettés , ou par le bruit  
que vous y faites. Notre princesse reçut hier  
St Cyr , en habit de Religieuse , la reine  
l'Angleterre qui la reconnut d'abord. Elle  
vit très bien la dame de St Louis ; & la  
Reine & la princesse se laisserent servir par  
elle la collation , car il y en eut une : &  
ce ne fut pas ce qui m'amusa le plus. Me.  
le Bourgonne , toute fatiguée d'avoir fait  
toutes les charges de la maison , alla trou-  
ver M. son mari qui lui préparoit ici le  
soupe : elle revint à Versailles , épuisée ,  
ayant changé quatre ou cinq fois d'habit  
& toutes les actrices de cette piece étoient  
aussi ennuiées , que cette narration est en-  
nuyeuse. Il vaut mieux vous dire que notre  
prince a une dent , & Me. sa nourrice trois  
cents pistoles. Vous m'avez écrit une mer-  
veilleuse lettre : je la lus tout haut : & l'on  
en fut charmé , depuis le Roi jusqu'à M.  
Fagon. Je trouve fort mauvais , que votre  
confesseur ne vous croye pas : n'est-ce pas



révéler votre confession ? Il est pourtant bien vrai que M. de Savoye s'en va , & même à pas si précipités qu'il nous échappera : mais je suis si contente que tout le monde vive , pourvu qu'on ne vienne point en France nous arracher le cœur ! Les grandes affaires vont être en Espagne , où j'ai crains fort l'étoile de M. le duc d'Orléans. Adieu , Madame , le Roi ne peut se passer de vous , revenez , & croyez qu'il seroit plus heureux de ne vous avoir pas vue , qu'il ne de cesser de vous voir.

## L E T T R E I X.

16 mai.  
1708.

**Q**UE j'éprouve sensiblement combien on se trompe , quand on se croit détaché de tout ! Je veux vous voir , & je suis de plus mauvaise compagnie que jamais. Tout le monde me paroît extravagant & je suis insupportable à tout le monde. Ajoutez à cela cette bataille que l'on craint , & qu'on perd peut être en ce moment. On ne me donna votre lettre que hier au soir : je ne comprends que trop votre état : j'ai vu de près votre cœur pour M. de Courcillon. Mais je vous conjure de ne point augmenter le mal par votre prévoyance. Nous sommes vivement blessés de ce qui ôte l'estime des hommes , & Dieu pardonne plus



sement les crimes que les vices. Ste. Monique se seroit épargnée bien des larmes , si elle avoit pu entrevoir son fils tel qu'il devint en un moment. J'écrivis hier à Me. de Caylus, que le Roi m'avoit dit : „ je n'ai pas encore aperçu M. de Courcillon : cependant on ne vient guère chez moi pour ne me pas voir. Le soir, il me répéta la même chose, & m'interrogea beaucoup sur votre tristesse & sur ce qu'il entrevoit. Je neombai d'accord que d'un peu de légèreté. Il se retira sur le grand courage de M. votre fils, & dit „ voudroit-il perdre une réputation dont il peut jouir si agréablement? Vous me demandés des conseils , Madame : vous avés une famille assez étendue pour vous en donner de meilleurs que le mien: & vous pourriés même vous suffire. Mais s'il faut absolument que je dise mon mot , je commencerois par la douceur: croiez-vous que si la tendresse que M. de Courcillon vous doit n'a plus de pouvoir sur lui , il s'ouvre à d'autres sentimens d'espérance ou de crainte. Si la douceur est inutile , dites tout au Roi , ou consentez qu'il l'apprenne. Je pleurerai de tout mon cœur avec vous : j'usques-là , il faut se contraindre : car on me feroit des questions qui me forceroient à tout dire. Vous aurés les prières que vous desirés: mais rien n'est plus agréa-

ble à Dieu , que celles d'une mere pour son fils. Nous verrons demain une grande Reine plus à pleindre que nous. Que M. de Courcillon seroit heureux , s'il joignoit une bonne conduite à ce courage si admiré.

## L E T T R E X.

**J**E sens vivement & tendrement ce que vous souffrés : je crains toujours que vous ne soiés bientôt plus mal que votre malade ; on nous assure que son état est sans changer. Plaignez moi , Madame , de ne pouvoir en cette occasion faire ce que je devrois & ce que je voudrois. Je devrois soulager mon amie ? je voudrois donner mes soins à ce malade. Rien ne m'occupe plus , que l'envie de vous consoler ou de m'affliger avec vous. Je vous sai pourtant mauvais gré d'avoir parlé du dernier argent que je vous ai envoié , il me parut hier , qu'on vouloit m'en dire quelque chose : & sans faire la modeste , je sentis une grande confusion : est-ce à moi à donner à de telles gens ? Rien ne seroit si bon pour nous dissiper , que de chercher & de soulager des malheureux : mais bien de choses nous contraignent. Notre princesse me retient : je n'ose la perdre de vue dans l'état où elle est. Il est de mon respect de faire

ommer mon nom à MADAME : elle recevra des complimens de bien des gens , moins aises que moi de la gloire que Mr. le Duc d'Orleans s'est acquise , & de la savoir hors des inquiétudes où elle étoit pour sa vie. Mes complimens à ce très brave homme.

---

---

## LETTRE XI.

DE ME. DE DANGEAU.

**J**E me suis retrouvée sensible à quelque chose quand j'ai appris la grace faite à Me. de Villefort. Je vous en remercie, Madame, & vous en fais mon compliment : c'est un digne choix, & il n'y a peut-être pas une femme au monde, plus sage qu'elle : le Roi est trop heureux d'avoir une sujette si sûre. Mon fils est toujours très bien, & les chirurgiens disent qu'il n'y a pas peut-être un corps au monde plus sain que celui là : quel état, & quelle playe ! Que je serois malheureuse, si je n'étois chrétienne ! qu'est-ce que Dieu veut encore de moi ? je me sou mets. Mon fils a fait son devoir, & si la fortune est bornée, la cause en est si glorieuse, que sa jambe de bois lui fera plus d'honneur, que le bâton de maréchal de France. Me. de Villefort oublie tout pour ne songer qu'à

1709.

---

moi. A présent que je commence à sentir autre chose que la vive douleur que j'ai eue , permettez-moi donc de vous dire moi-même combien je suis charmée de tout ce que vous avés dit & écrit : mon malade a voulu tout voir, & en a été charmé , hors du jeûne de six mois qui l'a effréné : mais il est tout docile & fait ce qu'on veut. Si je puis maintenir les résolutions qu'il a formées dans ses maux , je n'aurai point de regret à sa malheureuse cuisse , puisqu'elle lui aura été coupée pour Dieu comme pour le Roi. Il m'est bien consolant que ce soit pour mon prince , que mon fils se soit exposé ! car nul autre ne vaut ce que Mr. de Courcillon a perdu. J'ai senti en cette occasion combien je lui étois attachée tendrement : il doit être bien sensible à la bravoure , & au grand courage de sa nation : qu'il goute ou moins ce plaisir ! je ne saurois m'empêcher de le regarder , comme une amie que j'aime vivement , & pour qui je m'intéresse plus que pour toute ma famille. Permettez-moi cet épanchement avec vous , Madame , qui êtes capable de sentir la tendresse qu'on a pour lui. M. le Ml. de Villars n'est pas bien. On n'entend parler ici que de morts & de blessures affreuses : c'est un vrai purgatoire : & quand on n'auroit pas

pas le cœur ferré pour soi, on l'auroit pour toutes les souffrances dont on est témoin : pour moi, qui ai le cœur compatissant, je me meurs vingt fois le jour : & c'est bien ici, où l'on peut faire de bonnes œuvres : mais je n'en ai pas encore eu le tems. Mon malade veut à toute force vous écrire dans ma lettre : je n'ose le contrarier dans l'état où il est.

DE M. DE COURCILLON.

Bon pour Madame, de n'oser & de se plaindre. Envoïés-moi des abricots d'Auvergne : c'est tout ce que je puis espérer de mieux, n'ayant pas la consolation d'être auprès de vous, Madame, comme à mon opération, où vous versates des larmes que je n'oublierai jamais. Je garde encore mon autre cuisse pour le service du Roi : & je la lui sacrifierai du meilleur de mon cœur. Entier ou mutilé, je suis également à lui, & à vous, Madame.

## LETTRE XII.

DE ME. DE MAINTENON.

**J**E viens d'écrire quinze lettres : il m'en reste autant pour demain : je voudrois m'éguëier un peu : mais comment trouver

22 NOV  
1709.

un carrosse un peu honnête , & choisir une compagnie sans fâcher personne , & sans se fâcher soi-même ? On dit que Me. d'O a eu dix-huit foiblesses en une nuit : elle devroit profiter de cette occasion pour nous apporter ce déshabillé si magnifique. Vous m'avés fait un grand bien en me refusant à M. de Craon : je vous enverrai une lettre pour Me. la duchesse de Lorraine : vingt siècles de vie ne me suffiroient pas pour répondre aux tendresses des grands.

Vous savés , Madame , mon sincère attachement pour tout ce qui s'appelle Noailles : vous savés mon respect pour la maison de Lorraine. Jugez de ma peine à la vue de toutes les scènes dont nous sommes témoins. Vous savés comme on grêle ici sur les personnes dont on croit n'avoir que faire. Me. la duchesse de Mantoue ne peut soutenir son rang de souveraine : elle ne peut y renoncer : il faut donc y être *incognito* , & ne pas se commettre tous les jours. Voilà une affaire avec Me. la grande Duchesse , une avec Me. de Montbazon , une autre avec Me. d'Egmont. Donnez , Madame , des conseils dignes de votre sagesse : le pire est de se commettre , parce qu'on s'avilit toujours.

## L E T T R E - X I I I .

**M**E. de Caylus a toujours les larmes 23 octob.  
1709.  
aux yeux, & sur vous, & sur moi,  
& sur les affaires générales, & sur les mal-  
heurs de ses amis, & sur sa vacillante san-  
té. Me. Voisin convient que les places ne  
sont pas si bonnes à remplir qu'à désirer.  
Notre princesse vient ensuite, & m'apporte  
de sa chambre un reste d'ennui, qui joint  
à ses sérieux déplaisirs ne la rend pas d'un  
commerce aimable. Elle est seule à Versail-  
les : souvent elle n'a pas un joueur : elle est  
peu suivie de ses dames : la plupart sont ou  
grosses, ou en couches, ou dans les remé-  
des. Me. d'O est invisible, à force de va-  
peurs. On fait en ce moment une terrible  
opération à Me. de St. Geran, & elle peut  
en mourir sur l'heure : Maréchal en est  
fort inquiet : elle s'est préparée à la mort.  
Je suis fort en peine du Ml. de Villars : je  
vois Maubeuge assiégé, & par conséquent  
pris. Il n'est plus question de paix. Mais  
pourquoi, Madame, faut-il que je vous  
afflige par une telle lettre, moi qui vous  
désire tous les jours dans l'espérance de me  
consoler avec vous, & de vous rendre une  
partie de ce que je vous dois depuis si long-  
tems ? Revenez ici : nous nous affligerons

ensemble : rien n'est pis que d'être séparées. Notre princesse versa hier bien des larmes avec moi : elle se tourne à me faire mourir, rien n'égale l'amitié qu'elle me témoigne : & celle qu'elle mérite. C'est une croix qu'il faut porter , & que vous adoucissés , Madame , comme toutes les autres , par votre aimable commerce.

---

#### L E T T R E X I V.

**J**E vais à St. Cyr. On (*le pr. Ragotski*) me verra si l'on veut : on ne me verra point , si l'on ne veut pas. Si l'on me voit , je me mettrai sur mon lit , & vous dirés que je ne marche plus : si je ne parle pas , vous dirés que je n'entends point : si je parle , vous dirés que je radote.

Je vous assure que je ne savois point la nomination des deux ambassadeurs : je suis ravie de l'un & de l'autre : on veut que tout se fasse par moi : & cela n'est point.

J'ai parlé au Roi de M. du Charmel. Il ma répondu : „ je m'informe de tems „ en tems de sa conduite , & j'apprends „ qu'elle est très bonne “. Vous voïes qu'on n'a pas d'aigreur contre lui. Cependant je n'ose lui écrire. Je vous conjure de l'assurer que je prends part à sa peine , & que je l'honore , & comme malheureux , &



comme innocent. Entre nous , Madame , on peut dire qu'en matiere de doctrine , on a grêlé sur le persil : il y avoit des gens plus dangereux à éloigner : l'on n'est pas tombé sur les plus coupables , mais sur les plus connus ou les plus enviés.

Aurons-nous Madame. la Duchesse de Guiche? Il me semble qu'elle est aussi délicate que blonde : vive la blonde , éclatante comme un lys , & pas plus difficile qu'un crocheteur ! Ne nous manquez pas au moins : vous répandés sur tous nos plaisirs un agrément , auquel nous sommes trop accoutumés pour vous pardonner une absence volontaire.

Je quitterois volontiers cette cour , où il y a un électeur de plus. Je suis charmée de la lettre de M. votre fils : il a fait ce qu'il a dû faire dans la conjoncture présente. Il n'y a plus qu'à prier quelque ami de l'empêcher de monter à cheval , à moins que ce ne soit pour défendre la personne même du Roi.

---

## LETTRE XV.

**J'**AIME fort , Madame , ce que vous appellés indiscretion : ne cessez de m'importuner ainsi. Il y a long-tems qu'on ne m'avoit dit , ni écrit que l'on m'aime de

tout son cœur. On me respecte trop pour m'aimer : & votre grossièreté me fait goûter un plaisir sur lequel j'étois un peu gâtée autrefois , mais dont je ne tâte plus , je ne fais pas trop bien pourquoi : car enfin je ne suis point changée : & je trouve que tout ce qui est autour de moi l'est fort. Laissez , Madame , aux adorateurs de ce rien , qu'on nomme faveur & crédit , ce respect , souvent si peu sincère , si peu aimable , & si offensant pour moi : & ayez toujours la grossièreté de m'aimer. Je vous défie de douter de l'estime & de l'inclination que j'ai pour vous : il est vrai qu'il est fort difficile de n'en pas avoir : mais voilà s'il n'y auroit pas de grossièreté à me laisser dans la foule.

Nous fumes tous bien ridicules à Marly : les larmes furent générales. Ne hazardez pas votre estomac comme notre princesse : Mrs. de Leuvestein pouvoient être sobres : mais certainement les Furstemberg ne l'étoient pas. Je ne crois pas qu'il y ait de bonnes nouvelles de M. le cardinal : son affaire m'a tout l'air de finir d'une manière violente. Si j'en avois une comme celle de Me. la comtesse de Brancas , je la consulterois à un homme de guerre , & point à une femme : j'ai fort petite opinion de mon sexe sur l'élévation des sentimens :

du reste , je désirerois plus que personne , que Me. de Brancas fut plus heureuse qu'elle ne l'est.

Je ne crois pas fort solide cette dévotion de demander trois graces à Dieu , & de croire qu'il en accordera une : mais la priere & l'aumône sont bonnes par-tout. Notre princesse est bien agitée : on l'excite trop sur ses devoirs à l'égard de M. le Duc de Bourgogne : hier , elle fut en oraison pour lui : aujourd'hui , elle jeûne. Bon soir, Madame , que vous êtes heureuse de contre-faire le Roi sur sa chaise percée ! *j'en connois de plus misérables*. Je vous envoie soixante louis pour votre adoptée : si elle dinoit quelquefois avec nous , peut-être seroit-elle plus considérée de notre cour : mais qu'elle ne me remercie point : car sans étaler de beaux sentimens , je lui dois plus de recevoir de moi , qu'elle ne me doit de ce que je lui donne.

## L E T T R E X V I.

D E M E. D E D A N G E A U.

**M**. de Dangeau s'est fait un grand plaisir de m'apprendre , que le Roi veut bien prendre la vaisselle des courtisans qui lui sont dévoués & qui tiennent tout de lui.

Nous qui voudrions lui donner la dernière goutte de notre vieux sang pour son service, nous nous trouverons trop heureux qu'il veuille prendre notre vaisselle. Aïez la bonté, Madame, de lui dire, qu'après le plaisir de la lui offrir, nous n'en aurons pas de plus grand, que celui de savoir qu'il l'a acceptée. M. de Dangeau en attend la réponse avec impatience, & mon fils aussi, qui dit qu'au sortir d'un bal il sera sur votre escalier, avec une petite bougie sous le menton comme Me. Lord, & qu'il aime encore mieux vous voir à la lueur d'une bougie, que point du tout. En quelque état qu'on soit, rien n'est plus délicieux : & vous voir est mon remède à tous mes maux. Adieu, Madame, jusqu'à demain, si je ne gesse pas en attendant.

---

## L E T T R E   X V I I .

DE ME. DE MAINTENON.

82 avril.

**J**E ne sai, Madame, si l'on vous rend compte de nos journées. On s'adonne, dans la ruelle de Me. la duchesse de Bourgogne, à faire de l'esprit. On y a des conversations dont elle est très contente : on y parle de logique, de réthorique, de physique : & l'on y aprofondit tout ce dont il

seroit à souhaiter , que nous ne fussions pas même le nom : la princesse aprenoit hier à faire des argumens. On projette une académie de femmes : elle sera de quarante : il y en a déjà vingt sur la liste : oserai-je vous le dire ? vous n'en êtes point ; je n'en suis pas : mais deux de mes nieces y sont pour moi , & des premières.

J'ai lu votre lettre au Roi , qui l'a entendue au premier mot : il connoit le zèle de M. de Dangeau , & il compte aussi sur le vôtre : il est vrai qu'il acceptera la vaisselle de ceux qui la donneront de plein gré : mais il faut mettre tout cela en règle, ce qui n'est pas encore.

Donnez à Me. de Br. . . . les trente louis, que vous avés à moi : je voudrois adoucir son état , & j'admire ce que vous faites , & la maniere dont vous le faites. Il est cruel de vous savoir si près de nous sans pouvoir en jouir ! c'est être véritablement *tantalisée* : je ne vois nul inconvénient d'amener Me. de Courcillon : vous n'avés plus rien à ménager , & l'on commence à s'y faire. Amusez-vous , Madame , ayez la santé d'une déesse comme vous en avés la figure : Flore est très-enjouée , & Zéphire ne l'est pas tant.

## L E T T R E X V I I I . \*

*samedi*  
à 4. h.  $\frac{3}{4}$ .

**M**E. de Vaudemont n'est qu'un prétexte : & c'est pour  
 priée de remettre à demain votre voïage de  
 Paris. Le Roi me dit hier au soir , qu'il avoit  
 été surpris de voir . . . Je vis par-là , Madame , que  
 . . . Le  
 Roi me dit , qu'elle avoit prié  
 qui parut un des premiers. Je répondis qu'il  
 étoit assez naturel que  
 fut chez son frere , mais que pour  
 „ N'étoit-ce pas assez pour un jour , me dit  
 „ le Roi ,  
 „ . . . Il ajouta  
 „ après avoir un peu rêvé : „ Je ferai di-  
 „ re ? ces  
 „ pas bien leur cour de  
 „ . . . Je dis , que le  
 „ . . . , affligée par la

\* Cette lettre étoit imprimée tout au long : en en recevant l'épreuve , on vient de recevoir l'ordre de la supprimer : & on auroit tout ôté , si la feuille suivante n'avoit été déjà composée.

crainte . . . . . voïage qui  
 lui fit . . . & qui la mit sur un mauvais  
 . . . On ne parla pas d'autre chose. Le Roi  
 revint , & me dît : „ ne ferai-je pas bien  
 „ de faire . . . . .  
 Je répondis , que je croïois que cette ma-  
 niere - là . . . . .  
 . . . , & qu'il vaudroit mieux . . . . .  
 . . . . . demeurât se-  
 cret : il me dît , qu'il le feroit aujourd'hui ,  
 . . . . . , Madame , que je  
 vous supplie de demeurer. Nous voilà donc  
 arrivées à cet éloignement que j'ai toujours  
 craint , & que mes vœux ont toujours re-  
 tardé ? C'en est fait : le Roi croira . . . . .  
 . . . . . son . . . net ,  
 & sera plus froid pour . . . . . sera pi-  
 . . . . . , & deviendra . . . pour lui ,  
 soit de honte , soit de dépit . . . . .  
 buera tout , & n'osera s'éclaircir , de peur  
 d'être . . . : & je reprendrai le re-  
 . . . . . dois. Vous savés combien  
 . . . . . me ce  
 que je ne puis approuver. Je ne suis point  
 encore assez détachée de . . . . .  
 de pour consentir , qu'il croïe que . . . . .  
 . . . . .  
 de . . . sera . . . par . . . . .  
 qui me fait bien ressouvenir en cette occa-  
 sion des pièges que Me. sa mere tendoit à

de la . . . ere  
 pour faire remarquer ensuite au Roi ce que  
 c'étoit . . . e.  
 . . . parlé, vous pouviés ve-  
 . . . , j'en serois ravie : mais je  
 doute, qu'après la triste . . .  
 vous devés avoir, vous soïés en état de pa-  
 roître. S'il vous est impossible  
 der . . . , vous pourrés lui donner  
 . . . , afin . . . à re-  
 . . . lui parleriés ce  
 soir plus au long. Vous jugés bien, Mada-  
 me, de la nuit que j'ai passée : il faut prier  
 Dieu  
 ye dans un verre d'eau

---

## LETTRE XIX.

DE ME. DE DANGEAU.

**J'**AI été si fort déconcertée, quand j'ai  
 vu que vous m'abandonniés seule dans  
 votre petite chambre, que je ne savois plus  
 ce que je disois ; quoique je ne sois plus un  
 enfant, j'ai besoin d'être tenue par la li-  
 sière : j'ai trouvé mon affaire toute boul-  
 versée dans ma tête : j'ai dit mille choses,  
 & pas une de celles que je devois dire. C'est  
 donc un miracle, si le Roi m'a comprise ;  
 & je ne dois qu'à ses bontés la protection



qu'il accorde à M. de Dangeau dans un très bon droit. Je vous avoue, Madame, que toutes les vôtres m'ont pénétrée. Je rapporterai de Paris un mémoire qui ne béguëra pas comme moi : je le donnerai au Roi. Jamais ma langue ne me vaudra rien ; & malheureusement en ce tems-ci, on ne juge du cœur que par elle, & y perds plus que personne ; car comment exprimer tout ce que je sens de tendre pour vous & de reconnoissant pour d'autres ?

Aujourd'hui se passera-t'il comme hier ? serai-je encore le mouton, & vous la tigresse ? Si vous vous plaignés, dans votre solitude, des importuns, pour adoucir ce cœur de roche, je vous envoie un peu d'or, pour distribuer à vos pauvres ; c'est trop de bien à la fois, si je puis espérer que cette distribution fasse votre récréation, quand je ne fais qu'une bonne œuvre. S'il y a quelque nudité à couvrir, je m'y offre : & puisque vous ne voulés pas que je les voie, envoyez m'en la dépense.

Je ne sai ce que c'est que la galanterie de la petite niece : mais je suis bien persuadée qu'elle fait la joie de sa journée, si elle a occupé la matinée pour qui elle veut occuper sa vie. Quelle douceur ne sens-je point dans ce commerce, qui cependant m'a gâtée ce gour grossier que je ne sens plus, &

que je donne aussi aux autres ! Votre table & votre commerce ont fait sur moi le même effet : que n'ai-je assez d'esprit pour retenir tant de belles choses , & un estomac assez fort pour ne point crêver de tant de bonnes? . . . . . Le Roi me croit nécessaire , dites-vous : toutes mes forces sont revenues : on me permet d'être bien emmitoufflée : je serai avec vous : que me faut-il de plus ? en vous voyant , Madame , je me fortifie des quatre vertus cardinales. Je quitterois plutôt mon fils , que vous.

## L E T T R E XX.

DE ME. DE MAINTENON.

10 NOV.  
1715.

**J**E ne vous verrai pas avec joie : mais malgré ce qu'il pourra m'en coûter , je meurs d'envie de vous embrasser : & je puis vous dire avec vérité , que je ne vous ai jamais tant aimée. Le commerce de Mlle. de Courcillon est ce qui vous convient le plus dans l'état où vous êtes : elle ne vous détournera point de Dieu , & l'application à Dieu a besoin d'un divertissement aussi innocent. Puissiez vous voir M. de Dangeau aussi pieux , que vous êtes devote ! Je regretterois Paris , si je pouvois vous y être utile , ou agréable , un moment : mais vous

voir , seroit un mauvais moïen de se détacher du monde : & c'est au détachement , que Dieu conduit ceux qu'il veut sauver. Je lisois , il y a quelques jours , dans un écrit de M. de Meaux , qu'il ne faut pas avoir le moindre chevet , c'est ainsi qu'il appelle le moindre apui : & c'en seroit un grand , Madame , que celui de vivre avec vous. Vous n'êtes point paresseuse , & il ne faut pas l'être pour la grande affaire qui vous reste. J'aime encore tout ce que vous appellés l'ancienne cour : j'y comprends Me. d'Elbeuf & Me. de Pompadour. Je ne suis pas si détachée du bien public , que du bien particulier : & la rareté de l'argent m'afflige , comme si j'en manquois. Avez-vous des vapeurs? vous savés que je ne les souffre point aux personnes raisonnables.

## L E T T R E X X I.

DE ME. DE DANGEAU.

**V**OUS croïés bien , Madame qu'aussitôt que j'ai vu ce charmant caractère , 1715.  
j'allai vous en faire voir un très vilain ,  
pour vous dire le plaisir que j'ai eu de recevoir une lettre , que j'ai relue bien souvent pour voir ces mots si précieux : *Je puis vous dire avec vérité , que je ne vous ai jamais tant aimée.*

Je vois une conformité de pensées en vous , & en moi , qui m'a si fort grossi le cœur , que je pourrai fort bien attribuer à ce moment-là une fluxion terrible. Je n'ai pas seulement le visage enflé , mais la gorge & la poitrine , avec une très grande douleur , plus forte la nuit que le jour , & une grande inquiétude de ce que cette fluxion retarde encore ce voiage , si désiré de ma part , si différé de la vôtre.

Je vous ai bien plainte , Madame , d'avoir eu à essuier les derniers souvenirs du monde , puisque vous n'en avés jamais goûté les distinctions importunes ! Au moins jouissez de son oubli. Je puis vous assurer que si vous y étiez sensible , votre amour-propre seroit satisfait des éloges que l'on vous donne : c'est beaucoup , quand on rend justice à la vertu : & c'est au-delà de ce qu'on peut exiger , que de révéler la vertu malheureuse : & c'est ce qu'on fait : mais tout est amorti en vous , Madame : & vous laissez jouir vos amies de la gloire d'avoir été unies avec vous , sans participer à leur plaisir par les complaisances de l'amour propre. La pauvre Me. de Pompadour a assisté Me. de la Neuville à la mort. M. de Dangeau a peine à s'accoutumer à la vie de Paris , & ne peut se résoudre à le quitter. Nos amis ne nous abandonnent

point : tous les jours je vois Me. de Caylus, & tous les jours , je l'aime davantage. J'ai soixante louis à vous , Madame , & dix , que j'y ai joints pour les pauvres d'Avon , que je crois que vous ne voulés pas abandonner. Je ne sai pas encore notre destinée pour les pensions. Ma vaisselle ne m'a pas été rendue : & je ne crois pas que je tâche de la ravoir. Je suis rassasiée de princes & de princesses : je ne verrai que MADAME , & encore aux carmélites, Je vous rends compte , Madame , de ce que je ferai , sans oser dire ce que je fais. Ma famille se tient assez unie avec nous : & il me paroît que dans nos infortunes il ne se trouve que cette douceur : pour moi , Madame , je sens celle de vous parler , & de vous entretenir , puisque Dieu m'a ôté tout le reste. Je vas songer à mon salut : rien ne m'en dissipera : soutenez-moi par vos conseils : car pour votre exemple , il est au dessus de mes forces. J'ai un petit cabinet dans une petite maison, où je goute la solitude, & sacrifie à Dieu , avec beaucoup de larmes , ce que j'ai quitté : on m'assure que Dieu veut bien les recevoir, & que la sensibilité ne diminue point le sacrifice.

## LETTRE XXII.

**L**A petite niece , est à present dans la situation où j'étois, l'année passée , sur mon fils : elle voit ce que c'est que d'avoir

des enfans qui ne songent qu'à se divertir ! Il est vrai que la gravité de l'âme la console : mais j'en appréhende la singularité. Mon Dieu ! que de peines dans la vie ! il me semble que tout le monde est malheureux , & qu'il n'y a que du plus ou moins. Me. de Cavoie a été un héroïne dans son malheur : elle n'a point dormi : elle a parlé avec fermeté : elle a exhorté son mari , sans verser une larme : elle lui disoit dans les derniers momens une chose qui m'a tout-à-fait plu : elle lui disoit : „ je n'ai jamais „ songé qu'à vous rendre heureux , & en- „ fin vous allés l'être : nos vœux sont donc „ remplis : je ne voudrois pas même de- „ mander à Dieu , que vous revinssiez à la „ vie , puisque cette vie retarderoit votre „ bonheur „. Elle reste avec quatre vingt mille livres de rente. Son projet est de faire une dépense médiocre , & de donner tout aux pauvres : elle vend son hôtel , & se mettra dans une maison , qui tient à un couvent. Mr. de Parabere se meurt de la petite verole : il n'a point voulu que sa femme s'enfermât avec lui. Madame. la duchesse d'Elbeuf me dit tous les jours de vous faire des complimens. J'ai vu Me. la princesse de Conti : je ne suis point contente de cette visite.

DE MR. DE DANGEAU.

Oseroit-on , Madame , vous remercier d'un souvenir qui m'honore tant , & qui seroit capable de me donner de la joie , si la joie pouvoit rentrer dans mon cœur ? Me. de Dangeau me fermoit la bouche : elle craignoit la vivacité de mes sentimens : je n'en changerai jamais , ni pour ce que nous avons perdu , ni pour ce qui nous reste.

DE ME. DE DANGEAU.

Je vous demande pardon , Madame , je ne puis empêcher ce trait trop tendre , que M. de Dangeau écrit malgré moi.

---

---

## LETTRE XXIII.

DE ME. DE MAINTENON.

C'Est pour vous , Madame , que je désire de vos nouvelles , car les lettres que je reçois ne sont pas réjouissantes : il n'y a personne qui soit content , l'état est si violent qu'il faut espérer qu'il ne durera pas. Ce que vous me mandés de Me. de Cavoie est admirable , & son projet très raisonnable : il me semble qu'elle connoit Me. de Barneval , & qu'elle lui a déjà fait du bien : ce seroit une connoissance bien



avantageuse pour cette pauvre femme , qui me paroît présentement bien délaissée. Je compte , Madame , il y a long-tems sur les bontés de Me. la De. d'Elbœuf ; je suis perdue pour mes amis , & d'une maniere plus triste que la mort qui finit tout à la fois : il faut s'accommoder à la volonté de Dieu. La duchesse de Noailles m'a toujours paru sensible aux marques de votre amitié , & en connoître le prix : continuez , Madame , je vous en supplie : car rien ne peut lui faire plus d'honneur , que son commerce avec vous. Je comprends comment votre visite avec Madame la princesse de Conty se sera passée : je suis toute attendrie pour elle , quand je pense qu'elle fut malade après notre malheur. Si on osoit dire qu'une grande princesse fait pitié , je le dirois de Madame : je suis assurée qu'elle souffre , & qu'elle a de la peine à se consoler du Roi , quoiqu'elle n'ait pas toujours vécu bien avec lui : mais tel étoit son ascendant sur les cœurs que ses bontés suffisoient au bonheur des personnes , avec lesquelles il daignoit s'abaisser. Je ne sais plus où j'en suis : je suis obsédée de mes amis ; & je n'en ai jamais tant eu , que depuis que je leur suis inutile. Je remercie Mr. de Dangeau de son signe de vie : pour



vous , Madame , on ne peut trop vous estimer : mais je vous ai trop goûtée pour mon repos.

## LETTRE XXIV.

DE MR. DE DANGEAU

**S**I je crois ma petite-fille dévote , je lui *vendredi*  
crois encore un bon cœur : ce chapelet *1716.*  
qui lui a été donné de votre part a renouvel-  
lé toute sa tendresse pour vous , & votre portrait , le désir d'aller à St. Cyr. Elle  
m'a assuré qu'elle n'étoit pas janséniste : &  
je crois qu'elle n'a nul penchant à le de-  
venir. Personne n'est content : & comment  
le seroit-on ? personne n'a d'argent. Les  
choses que l'on dit aujourd'hui sont chan-  
gées le lendemain : on ne fait jamais que  
des faussetés, ou des vérités plus affligeantes  
encore que le mensonge. Mr. de Villeroi  
me fait grande pitié : il veut se justifier ,  
& le monde le veut condamner : dans le  
fonds il a raison , & dans le procédé il a  
tort : & sa visite ne vous rejouira point. Si  
vous daignés suivre les jours & les dates  
de nos malheurs , il n'y en aura point ,  
où vous n'ayés un sacrifice à faire : mais  
en sacrifiant , il ne faut pas se donner les  
maux de tête il faut sacrifier les larmes

avec la douleur. M. de Parabere est mort en très bon chrétien. L'on vient de me dire que Made. de Tallard est accouchée d'un garçon, voilà une grande joie pour le Maréchal ! M. de Dangeau m'impute le mot de signe de vie qu'il a vu dans votre lettre. Il me reproche de ne vous avoir pas parlé aussi souvent de lui qu'il m'en avoit chargée : j'ai toujours évité de vous nommer son nom , depuis la triste entrevue où j'observai que sa présence vous attendrissoit : & plut à Dieu que je puisse vous ôter toute idée du passé !

Le vendredi , je vous écris , c'est donc le plus beau jour de la semaine : vendredi je vous verrai , c'est donc le plus beau jour de ma vie. Je suis faite pour n'avoir que des demi-bonheurs : la pauvre Me. de Barneval que je croïois avoir sauvée est plus mal que jamais : elle sera très heureuse, si elle meurt : car cette maladie consomme l'argent de toute une année : je l'ai vue ce matin : à peine peut-elle dire une parole. Nous avons à St. Sulpice le soir une prière qui me charme : elle est simple , courte, & faite pour le peuple : vous sçavés combien je le suis. J'aime fort aussi la simplicité dans les sermons : elle les met à ma portée, & c'est une grande puérilité de goûter le brillant qui refroidit , au lieu du solide qui échauffe. L'affaire de

M. de Louvois est arrêtée : celui-ci , selon les apparences , ne fera ni autant de bruit , ni autant de peur , que le grand-pere , qui a attaché à ce nom quelque chose de terrible : le mariage ne se fera qu'après la signature & l'enregîtrement de tous les brevets : Me. de Courtenvaux dit qu'elle n'en veut pas être la dupe : elle n'a voulu rien assurer de son bien. Voi à notre petit favori ( *M. le duc de Richelieu.* ) encore à la bastille pour cette fois , c'est avec honneur.

## LETTRE XXV.

DE ME. DE MAINTENON.

**I**L n'y a de bon dans votre lettre , Madame , que ce qui regarde la belle Petite : Dieu veuille qu'elle vous soit toujours une consolation , ou du moins un amusement ! Tout ce que vous me dites d'ailleurs n'est que tristesse. Je suis bien touchée de l'état de Mr. le Ml. de Villeroi , & j'ai de la peine à comprendre qu'il soit sans remède : Me. de Ventadour ; malgré ou pour mieux dire , à cause de sa grande place , me fait pitié. Je trouve Mr. de Parabere plus heureux que sa femme il ne seroit pas mort , s'il avoit eu Mr. Besse : rien n'est plus extraordinaire que ce qu'il

20 fév.  
1716.

nous fait voir ici : il donne l'émétique à toutes nos filles , il saigne , ou donne des lavemens , des émulsions aux unes , du vin aux autres , du linge blanc à toutes enfin , c'est tout le contraire de ce qu'on fait ordinairement à la petite verole : & pas une n'en meurt , ni n'est marquée. Il y a donc en un homme content pour un moment puisque Mr. le marechal de Tallard a un petit fils ! Mr. de Dangeau a raison de vous gronder , Madame , de ne me parler jamais de lui : j'en étois tout de bon blessée. Ne croïés pas , Madame , que la retraite ni la séparation entière du monde mettent en repos on ne voudroit pas être ailleurs , on est bien aise de ne plus voir ce monde si méprisable , & si odieux : mais il y a dans ce monde des personnes qu'on aime , qu'on estime : auxquelles on s'intéresse : les plus grandes afflictions n'ôtent pas la sensibilité : je n'ai jamais été si tendre pour mes amis & pour les malheureux : & voilà ma pénitence. Que ne peut-on vivre du présent sans se jeter dans l'avenir ? il est vrai que j'en parle bien à mon aise , étant si près de ma fin. Je vous trouve plus à plaindre que moi , quand je pense que sans miracle vous pouvés vivre encore trente ou quarante ans.

Il est vrai, Madame, que la pauvre Madame de Barneval sera à plaindre, si elle revient au monde : car les secours qu'elle avoit reçus ne peuvent pas recommencer : votre charité a été grande dans sa maladie, mais elle ne m'a point surprise. Il y a long-tems que j'ai ouï parler de cette priere de St. Sulpice comme très dévote : cette Paroisse-là est admirable : vous êtes bien heureuse, Madame, d'aimer ce qui est simple : ce gout-là est le plus sûr & le meilleur. Beaucoup de reconnoissance pour le nom de Richelieu, & un reste d'inclination pour celui qui le porte, m'ont fait lire avec plaisir que la dernière aventure est honorable : mais tout le monde n'en convient pas. Que Mr. le Ml. de Villeroi est heureux de trouver une société comme la vôtre ! Prendre soin de lui est une bonne œuvre.

Dieu veuille que l'indignation n'augmente pas encore ! C'est un terme très convenable à notre état présent : & je trouve cette disposition-là encore plus fâcheuse que la tristesse qui peut être accompagnée de douceur : vous n'étiez point faite pour vivre dans l'amertume ; & il me semble qu'il n'y en a aucune dans la composition de votre être : je suis ravie des consolations que Me. de Courcillon vous donne, & que

vous puissiez vous livrer à l'inclination que vous avés pour elle ; mais je vous prie de ne vous point impatienter contre Mr. de Dangeau : car il est impossible que Dieu n'aime point la droiture de son cœur : tout le monde ne marche pas par le même chemin. Il n'y a plus rien à m'épargner sur les peines : & Mr. l'abbé de St. Pierre me choque moins , que l'ingratitude de la plus grande partie des courtisans : l'académie a mieux \* fait en cette occasion , que je ne l'aurois prévu ; car on m'a toujours reproché , que je ne la regardois point comme un corps sérieux. Que ne donneroie-je pas , Madame , pour vous suivre chez la vieille femme ? Je me croirois encore à Avon. Vos lettres , Madame , ne peuvent que faire du bien à ma tête : & il me semble même que la dernière n'est point écrite avec du charbon. Adieu , la plus aimable de toutes les femmes , & plus estimable que la plûpart des hommes.

\* L'abbé de St. Pierre écrivit sa *Polisyndie*, ou traité de la pluralité des conseils : satire de l'administration de Louis XIV , qui en quelques endroits étoit nommé durement. Le cardinal de Polignac lui en fit un crime : & l'académie sacrifia à son respect pour son protecteur le plus respectable de ses membres.

## L E T T R E XXVI.

DE ME. DE DANGEAU.

**J**E vais tâcher d'obtenir de la petite niece ; qu'elle me laisse aller seule à St. Cyr : si elle y consent avec peine , je lui en ferai le sacrifice avec plaisir : elle en sauroit mieux qu'un autre la valeur. Quel beau sermon je viens d'entendre à St. Sulpice ! c'est un jésuite , qui a prêché à Versailles , nommé le P. Canapuel : Mr. & Me. de Torcy le suivent comme un Apôtre. Mr. de Chiverni est nommé Gouverneur de Mr. le duc de Chartres : pour moi , je suis toujours surprise que l'on veuille aujourd'hui être quelque chose. Quelqu'un disoit , l'autre jour , qu'il sembloit que depuis la mort du Roi on avoit soufflé aux oreilles de tout le monde , *le grand Pan est mort* : en effet , jamais on n'a vû un découragement pareil. Dieu m'a fait une grande grace de m'avoir donné le goût de la retraite. Je suis obligée de vous dire , Madame , que tout Paris est touché d'Athalie , & qu'on en sort très-édifié : cette piece donne lieu à quelques-uns de réfléchir , & à d'autres de parler de Dieu en bons termes : si vos dames le savoyent , elles seroient peut-être moins cho-

E 2





quées de ce que les Acteurs font une prophanation de ce spectacle édifiant. Me. de Ventadour a eu une bonne inspiration , à ce que m'a dit Me. de Villefort , qui ne coûtera qu'au petit Roi, & dédommagera un peu cette pauvre femme. C'est vraiment vous, Madame , qui l'avez assistée essentiellement : mais il me paroît que les bonnes œuvres sont votre nourriture. Me. de Mailli a perdu son fils unique. Je viens de voir la nouvelle Me. de Louvois : elle est un peu moins laide que Me. de Chateaurenaud : on m'amène les mariés : je ne suis pas si sotte de les aller chercher. Me. de Berry fait grand fracas à Paris avec ses gardes : elle étend prodigieusement les prérogatives qui lui sont dûes , & celles qu'elle a usurpées : mais il est vrai que tout le monde est sur ce ton , & qu'on croit qu'en s'oubliant on se fait oublier. Il n'est pas jusqu'à M. de Mets, qui ne veuille avoir un carreau devant le Roi comme les cardinaux , à cause de sa duché. Ce qui m'irrite le plus , c'est que les prétentions de tous ceux , qui veulent entrer dans le carrosse de ce pauvre enfant , font qu'il ne peut plus aller en carrosse : il y a tant de chambres ! Il y en devrait avoir une, pour décider de toutes les prétentions, puisque le régent ne le veut , ou ne le peut pas. Me. de Levy ne loge plus à l'hôtel de



Luines : elle a une très-jolie maison. Je doute que les dix mille francs destinés pour les conseillers puissent suffire à la dépense où leur état les engage : ils n'en ont encore rien touché. Vous ai-je dit, Madame, que j'ai quitté mon confesseur Carme par la grande difficulté que j'avois de l'avoir, depuis que je suis ici ? J'ai barguigné : mais enfin je me suis déterminée : & je vais à M. d'Entrecol, Vicaire de St. Sulpice : ne le connoitriez-vous pas ? J'en suis très-contente. Le maréchal de Villeroi soupa hier ici : il me paroît plus tranquille.

J'ai ouï dire que Me. de Ventadour prenoit aussi son parti. Le Ml. de Villeroi me déçraffe quand je le vois : mais c'est si rarement, que je n'aime pas à être déçraffée par lui. M. de Dangeau, pour ne point blâmer, se sauve par l'espérance que tout changera, tolère le présent, s'efforce d'oublier le passé, & se saisit du bon. Voilà une bien longue lettre : mais je vous avoue, Madame, que je coupe dans le vif, quand je me veux arrêter.

---

## LETTRE XXVII.

DE ME. DE MAINTENON.

**O**UI certainement, Madame, Dieu vous a fait une grande grace en vous

donnant le goût de la solitude : car vous êtes très propre au monde , c'est-à-dire au monde que j'ai connu. Ce n'est pas la seule que vous avés reçue de lui : & je ne connois personne , qui lui doive tant de reconnaissance. Dieu veuille que les représentations d'Athalie fassent quelques conversions ! C'est la plus belle piece qu'on ait vue : on y revient , & je l'avois prédit. J'ai toujours oïi dire du bien de Monsieur de Chiverni : & c'en est un , de le mettre auprès d'un jeune prince. La chambre de justice me transite , comme si j'avois été dans les finances : elle va fournir bien des nouvelles véritables & fausses. Je suis ravie , Madame , de vous voir attachée à St. Sulpice. J'ai une grande estime pour Monsieur d'Entrecol que je n'ai jamais vû : mais j'en ai souvent entendu parler à des gens auxquels je me fiois plus qu'à moi-même. Mr. de St. Sulpice m'avoit parlé du prédicateur que vous avés entendu : que vous êtes heureuse de goûter ce qui est bon , de quel côté qu'il vous vienne , & de ne vous prévenir , ni pour , ni contre ceux qui annoncent l'évangile ! Tout ce qui me revient de Paris m'étouffe : je ne pourrois en soutenir le séjour. Vous ne me dites point , si cette jolie maison de Me. de Lévy est près de vous , Madame : c'est ce qui me paroïssoit

le plus important. N'attirerez-vous point à Me. de Barneval la protection de Me. de Cavoie ? Il me semble qu'elle seroit bien propre à lui tenir compagnie : une fille d'honneur seroit aussi fort bien auprès de Me. de Berry.

## L E T T R E X X V I I I .

D E M E. D E D A N G E A U .

**J**E me suis trouvée dans bien des embarras, depuis que je ne vous ai vue, Madame : que j'ai regretté le séjour que j'ai fait à St. Cyr ! mon dieu ! Que j'y ai été bien, à la séparation près ! Elle me coûte toujours, & il me semble que nous nous séparons toujours brouillées. J'ai vû Me. la Duchesse de Noailles qui savoit que j'avois couché à St. Cyr : mais la peinture que je lui ai faite de l'accueil ne lui a pas donné l'envie d'en essuier autant. Je lui ai dit toutes mes supercheries : que j'étois demeurée seule dans la cour, sans carrosse, à sept heures du soir, à la belle étoile : que je ne vous avois presque point vue : que vous m'aviés fait vos yeux noirs : qu'il avoit fallu que Mlle. d'Aumale couchât sur une paille. Elle m'a trouvé très hardie, & m'a dit, *ma tante n'aime point cela.* A mon

arrivée à Paris , j'ai trouvé Me. d'Elboeuf toujours à l'agonie , & il est étonnant qu'elle vive encore : je l'ai vue dans une grande résignation pour la vie, ou pour la mort, mais la même brusquerie que vous lui connoissés en pleine santé : elle répond à ceux qui lui parlent de Dieu , comme elle grondoit ses laquais : en voici un trait : elle se comparoit à Job : le curé lui dît : *il y a de la différence , en ce que vous avés eu la consolation de recevoir notre Seigneur : elle lui répondit : & pourquoi diable le bon homme Job n'a-t'il pas reçu l'extrême onction ? je ne trouve pas cela bien : mettez à cela son ton : elle en dit beaucoup de cette force : elle maltraite notre pauvre M. d'Entrecol : Je ne puis plus vous entendre , vous me dites-là de grandes fadeurs. J'ai enfin eu une réponse de notre Archevêque : il me refuse avec toute la politesse du monde , & me renvoie au Pere François Mazy qu'il croit encore mon confesseur : & qu'il n'est pas nécessaire qu'on fasse une autre confession générale : qu'une bien faite en sa vie suffit :*  
„ je crois , lui repondis-je , que je ferai ,  
„ comme a fait M. de St. Simon , qui après  
„ avoir été refusé , vous dît , *je m'y confes-*  
„ *serai malgré vous : car je l'irai prendre ,*  
„ *je le menerai à St. Cyr qui n'est pas de vo-*  
„ *diocèse , & puis , je le remenerai dans sa*

„ maison : il me répondit , puisque vous le  
 „ prenés par-là , il faut donc que je vous  
 „ le permette. Oh ! voici le beau, MADAME ,  
 après m'avoir priée plusieurs fois de venir  
 à St. Cloud , me manda , depuis que je suis  
 revenue , qu'elle n'iroit de six semaines aux  
 carmélites , parce que la petite vérole y  
 étoit , qu'elle ne me proposoit pas de venir  
 au Palais roial , mais que pourtant elle ne  
 voïoit pas pourquoi je n'y voulois pas ve-  
 nir , qu'il n'y auroit personne , & que j'y  
 vinssse le jeudi. J'y allai diner comme elle  
 vouloit : elle me reçut avec bonté : il n'y  
 avoit que Madame la grande-duchesse , qui  
 y demeure : elle me voulut promener pour  
 me montrer St. Cloud dont je ne me sou-  
 venois pas trop : nous nous mettons en ca-  
 lèche , de ces calèches anciennes avec ...  
 portieres sur lesquelles. *Le reste manque.*

## L E T T R E   X X I X .

DE ME. DE MAINTENON.

**S** I quelqu'un m'étoit venu dire qu'il vous  
 avoit vuë sur la portiere d'une calèche ,  
 aux piés de M. le duc d'Orléans dans les  
 jardins de St. Cloud , je l'aurois cru extra-  
 vagant. Je ne puis en douter , puisque c'est  
 vous qui vous en vantés : je vous vois belle

comme le jour , puisque vous étiez rouge : mais je ne me représente pas si bien le silence de ce prince : car il me semble que rien ne l'embarrasse , & qu'il tient des discours très doux & très polis à ceux même dont il n'est pas content. Je l'admire , Madame , de ne vous avoir point aidée en cette occasion : mais les princes ne pensent pas comme les autres hommes , ni les grands Prélats comme des femmes. Nous aurions cru qu'on pouvoit vous accorder un confesseur pour Mr. votre mari : mais nous avons tort : je pense bien comme votre Archevêque sur les confessions générales : & vous sâvez ce que nous en dîmes. Il vaut mieux être indifférente pour la vie & pour la mort , que de savoir que Job ne pouvoit recevoir l'extrême-onction : mais je trouve très mauvais que Me. d'Elbeuf maltraite M. d'Entrecol. La grace que le card. de Noailles vous a accordée est peu de chose : déterminez - vous au bon M. d'Entrecol puisque vous en êtes contente pour vous. Je renvoie les *mémoires* , & j'en demande plusieurs autres , pour n'importuner pas si souvent : les filles de St. Cyr sont fort bien traitées dans la représentation d'Esther : je vous prie , Madame , de demander à notre Auteur , qui est un Prince qui meurt subitement à Chantilly :

le nom n'y est point , & ce n'est point un de nos Princes du sang : il me semble que c'est dans l'année 1689. Adieu , ma chere Madame : c'est bien moi , qui ne sai de-quoi remplir mes lettres , ne jugeant pas à propos de me laisser aller à tout ce que mon cœur me dicteroit pour vous : car il s'en faut bien qu'il soit aussi appesanti que l'esprit.

---

## LET TRE XXXI.

DE ME. DE DANGEAU.

**M**. de Fréjus me dit hier que le petit Roi vous avoit envoié une empreinte qu'il avoit faite sur une thèse que l'on lui dédioit : je suis persuadé que tout ce qui est autour de lui parle souvent de vous , dans le goût que fait Mlle. de Plantadis à ma petite-fille , qui veut toujours baiser le portrait de maman Maintenon , qu'elle trouve dans mon cabinet : il y en a de plus grandes , qui auroient la même foiblesse. Je fus hier dans mon couvent : les bonnes filles me conterent qu'elles avoient un confesseur qui étoit un saint homme : il leur dit la messe , & fait tout ce que leur ecclésiastique a accoutumé pour leur service : & le bon Prêtre leur paie encore une pen-



sion de cent écus pour le nourrir : Moret auroit besoin d'un pareil saint. L'évêque de Saintes se défait de son Evêché : voilà un Evêque de plus. On m'a dit que M. le D. de la Meilleraie avoit commencé son procès contre M. de Châtillon pour le bailliage de Haguenau. L'on dit que Me. d'Orléans pleure beaucoup : je ne vois guère de gens dans la joie : Dieu nous y veuille mettre à sa naissance , & renouveler les esprits qui ne sont pas bien disposés ! Il arrive toujours quelque malheureuse aventure qui me donne de l'inquiétude pour votre santé. Plus nous avançons , & plus je suis du sentiment que je vous connois , depuis plus de vingt ans , qu'il n'y a rien de si bon que de mourir : la souffrance en est bien moindre , que de survivre à tout ce que l'on voit , & à tout ce qu'on appréhende. Vous m'écrivés que vous voulies bien entrer dans l'œuvre de la conversion d'une pécheresse : j'ai disposé les choses , de maniere que je la mets dans un couvent , & que je pourvois à la nourriture de trois enfans : il me manque encore cinquante francs : si vous voulés achever , vous y aurés votre part.

Nous avons vû l'arrêt de diminution des espèces : mais point d'apparence de péïement. Tout ce que l'on avoit dit des personnes exceptées du retranchement n'est



pas vrai : & hors vous , tout le monde doit être dans la regle générale. Je voudrois de tout mon cœur être réduite à la campagne : car tout ce que l'on entend dire est si horrible , que je trouve que Me. d'O est très-heureuse d'être sourde. Vous savés la mort de M. d'Entrecol , qui-m'a très fort affligée ; & je ne suis pas encore déterminée : mais ce ne sera pas hors de ma paroisse : M. de Dangeau y est aussi attaché que moi , & mieux que moi : car c'est à son curé , que je trouve respectable tous les jours de plus en plus : mais je veux vivre avec lui hors du confessional : je vous ai dit mes sentimens là-dessus.

DE M. DE DANGEAU.

Si j'avois pu croire que mes *mémoires* fussent vûs un jour par de si beaux & si bons yeux , je ne les aurois ni faits, ni écrits avec tant de négligence.

## L E T T R E   X X X I.

DE ME. DE DANGEAU.

**J**E vois avec douleur , Madame , que vous voulés me faire craindre la petite vérole que je n'ai jamais crainte , à plus forte raison quand il est question de vous.

voir : la petite niece la craint , mais toute crainte s'évanouit , quand il s'agit d'être avec vous. On a remis Athalie sur le théâtre de Paris : elle a très bien réussi : & tout ce qu'on y trouve à redire , c'est que ce soient des bouches aussi profanes , qui prononcent des choses si saintes : voilà déjà un bel effet pour des spectateurs aussi mondains : on dit ce spectacle parfaitement beau : mon fils en est enchanté. M. de Sourche le pere est mort. M. le D. du Maine a fait l'honneur à M. de Dangeau de le venir voir : il m'a attendrie , & par sa présence , & par son changement : nous avons un peu parlé de vous : il m'a paru être bien aise de voir quelqu'un de l'ancien monde , qui vous connoissoit. Toutes les idées sont si fort changées , que les mêmes gens avec lesquels je vivois avec agrément , je ne sai plus que leur dire , & que je suis dans l'égarement de Me. d'O : je commence à croire que jamais je n'ai eu de bon sens que celui que vous me donniés. Jugez de ce que je vais devenir , si je ne puis avoir bientôt l'honneur de vous voir. Me. de Chevreuse est la seule qui me ressemble , & souvent nous pleurons en *duo* : elle trouve le tems bien changé. Voilà donc encore notre favori à la bastille : j'espère qu'il y sera long-tems. Je crains que les

malheurs de ce pauvre Roi d'Angleterre ne vous aient bien donné des maux de tête : j'en suis pénétrée.

Quand je vis avec vous , je me retrouve dans mon naturel. Il y avoit trois mois que je languissois : avec vous , je me retrouvai en vie : enfin je n'oserois vous dire la différence qu'il y a en moi , étant avec vous , ou en étant éloignée : les expressions seroient trop fortes , & tiendroient du profane. Il n'y a que la petite niece qui le puisse comprendre : mais elle a la ressource de l'esprit , & moi , je n'ai que du sentiment.

Nous avons besoin de nous rappeler souvent l'évangile de dimanche dernier pour nous soutenir en ce tems , & de dire souvent , *ô mon Seigneur & mon Dieu ?* Le régent fit venir M. de Beaufremont & M. le Ml. de Villars. Le régent porta la parole , & dît au maréchal , *M. de Beaufremont est bien fâché de vous avoir manqué par la lettre qu'il vous a écrite , & il vous en fait des excuses :* le maréchal répondit , *je n'ai eu intention de lui faire aucune peine.* Ainsi l'on croit cette affaire finie : vous saurés sans doute l'autre de M. de Clermont.

## L E T T R E   X X X I I .

DE ME. DE MAINTENON.

**J**E suis étonnée de ce que Mr. le cardinal de N. ne s'oppose point aux représentations d'Athalie. Vous croiés bien, Madame, qu'on le trouve très mauvais, à St. Cyr. Le changement de Mr. le duc du Maine me fait une très grande peine : il étoit déjà grand, quand il vint ici : que la suite de sa vie sera différente des commencemens ! Que Mr. de Sourchés est digne d'envie, présentement qu'il n'est plus ! Vous n'avez donc plus de sens ! tant mieux pour ceux qui vous parlent. Je voudrois être entier, quand vous pleurés avec Me. de Chevreuse : ses larmes sont bien sinceres. Je vous supplie, Madame, de faire dire par elle à Me. la duchesse de Beauvilliers, que je suis bien sensible à ce qu'elle a écrit pour moi à un de nos amis communs. Rien n'égale la résignation du Roi & de la reine d'Angleterre, à ce que j'entens dire : je ne sai point encore, si la pauvre Me. de Barneval est morte. Mais, je sai, Madame ce que votre pitié & votre charité vous ont fait faire pour elle : vous êtes aussi bonne aux mourans qu'aux vivans ; & je vois

avec regret que nous n'en profitons pas , comme je m'en étois souvent flattée : Comment Mr. de Dangeau se tire-t'il de l'état présent du monde , lui qui ne veut rien blâmer ?

---

### LETTRE XXXIII.

**J**E ne puis vous dire , Madame , combien je suis touchée de votre lettre : elle est pleine d'amitié , & de raison : nous pourrions bien ne nous en pas voir moins rarement : car tantot par l'une , tantot par l'autre , il se passe bien du temps à concerter un rendez-vous : je ne m'accommode point du tout de vous avoir dans la maison , & de ne vous pas voir : quand vous avés tant fait que d'en ouvrir la porte , je ne voudrois pas perdre un moment du tems que vous pouvés me donner : mes prières , vous aiant ici , ne seroient pas sans distractions : & il seroit nécessaire pour ménager ma foiblesse de ne pas dire un mot : je vous écouterois avec plaisir vous êtes bien humble , si vous me croiés la tête meilleure que la vôtre : je ne connois personne , si solide que vous , & si vous y mêlés du badinage , c'est un agrément de plus : mais la conduite n'est pas légère , ni la vertu su-

perficielle , je la trouve seulement un peu trop austere pour vous , & pour ceux qui vous aiment : nous en parlerons , à la premiere visite : mais je vous conjure que ce ne soit que dans les premiers jours du carême : le tems sera plus doux , & la nuit ne nous séparera pas si tôt : ne perdez point d'occasions , Madame , de persuader à nos amies de me regarder comme n'étant plus : je serois très affligée qu'elles m'obligeassent en venant ici à les refuser. Me. la D. de Beauvilliers ne me l'a pas proposé , depuis que je l'en ai fait prier : & elle envoie souvent savoir de mes nouvelles, Rien ne me paroît plus dur dans ma retraite , que de ne plus vivre avec vous , Madame : & jamais rien ne m'a plus flâtée que le gout que je vous ai toujours vu pour moi : Dieu connoit ce qui nous est le plus sensible , & c'est souvent par là qu'il nous prend ; il faut s'y soumettre. J'avois hier toute la famille des d'Aubignés : ils sont encore effrîés du danger que cette pauvre femme a couru : je voudrois qu'elle vit quelques personnes raisonnables : & quelle se coëffât comme vous : elle vint ici , il y a quelques jours , avec un petit bonnet qui la rendoit ridicule : elle n'est pas faite pour être coëffée en folle , & du reste , c'est une femme à souhait pour sa famille. Je con-

ens de n'être pas oubliée entre M. le Ml. de Villeroi, Mr. de Dangeau, vous, & Me. Caylus : du reste, il ne faut plus nommer mon nom. Adieu, la plus aimable, la plus estimable, & la plus respectale des femmes, la maniere de le dire n'est pas polie : mais c'est le fond de mon cœur.

Vous n'avez jamais si bien écrit, Ma- *jeudi,*  
dame, & j'ai lu votre lettre dès la première fois : ce qui ne m'a pas empêchée de la relire : seulement je n'ai pu déchiffrer le mot essentiel, & il n'en est aucun que je n'eusse voulu perdre.

Je suis bien en peine de la petite niece ; notre médecin fait grand cas de Chirac, & approuve fort qu'on le consulte : je comprends parfaitement qu'un air de cour vous ait déplu, quoique vous aimiez celle à qui vous le feliés : mais il vaut mieux la voir dans un couvent. Est-il vrai, Madame, que le comte de Mongon soit retiré à St. Sulpice pour toujours ? c'est une grande entreprise, & à laquelle plusieurs de ma connoissance ont perdu leur santé : je suis presque aussi lasse des remontrances (*du parlement*) qu'on dit que l'est notre petit Roi.

Je ne sais ce que c'est, que Monsieur de Nonau, si ce n'est, que c'est un homme de qualité. La mort de M. de Simiane m'est



assez indifférente : il n'en est pas de même de la faute de Brancas , à qui je souhaite toutes sortes de biens. Me. Bouchu sera une très aimable duchesse : je me souviens même , qui est l'archevêque de Cambrai & qu'il partira sans bulles. Je ne démêle point ce que vous me dirés de M. d'Argenson , ni pourquoi vous ne pouvés parler de lui gravement , ce n'est point une linotte. C'est à moi , Madame , à dire , adieu ma joie , adieu ma douceur , adieu tout le plaisir de vie , adieu toute ma consolation dans mes peines , adieu l'objet de mon estime & souvent de mon admiration , adieu badinage délicieux. Je connois la tristesse paresseuse : mais je n'ai plus celle qui m'en tiroit à coup sur : après tout , je ne m'en plains pas : il est tems de souffrir , & d'épier nos plaisirs quoiqu'assez innocens. Adieu donc , Madame.

---

## LETTRE XXXIV.

DE ME. DE DANGEAU.

**P** A R M I trente lettres , j'ai aperçu une belle écriture : elle m'a sauté aux yeux & encore plus au cœur : je me suis jetée dessus avec avidité , & je l'ai ouverte de préférence à toutes les autres , quoique



eusse bien envie de savoir des nouvelles de Me. d'Elbeuf : je ne serois pas partie , si : lui eusse été du moindre secours à elle ou aux siens : mais je ne la voïois pas , & étois dans l'antichambre avec une foule de parens & d'amis connus & inconnus : & j'entendois les cris horribles qu'elle faisoit : je la regrette infiniment : elle avoit beaucoup de bonté pour moi : & voilà encore une amie de moins. Cette semaine est bien triste : il n'y a point d'heure , qui ne me fasse ressouvenir de choses qui nous touchent tous : c'est autant à sacrifier : parlons l'autre chose.

J'ai ri de l'imagination de votre petite favorite , qui voit que vos nieces ont quelque chose devant elles.

L'esprit de l'homme ne prend plaisir qu'à ce qu'il ne peut avoir : autrefois ce péis-ci ne plaisoit fort , parce que je ne pouvois m'y arrêter : aujourd'hui que je puis jouir de tout ce que j'effleurois alors , je n'y trouve plus qu'ennui & insipidité : on voit , à force de vivre , bien des défauts dans la nature : car je ne crois pas , que cette inconstance me soit particuliere. Si je pouvois vous tenir ici , il me semble que je ferois des merveilles , & que c'est l'intelligence qui me manque : vous m'avez formé le goût , & ne m'avez pas donné la capacité. On me

dit ici qu'il n'y a point de pauvres : cependant ils sont tous nus. Je voudrois bien les habiller tous , mais je n'ai pas de quoi il est triste d'être à la campagne sans argent. J'attends M. de Dangeau : je lui voudrois bien donner le goût de la campagne mais je doute que j'y parvienne : mes jeunes gens sont avec lui : je les attends dans quatre jours : j'aurai mon ennui & le leur à essuier , je desiré donc , & crains également leur arrivée ? je n'ai personne à qui parler de vous , & il faut que je m'en occupe , & sans que je le veuille : je vous vois je vous entends , je pénétre votre cœur jugez si je ne fais pas mon purgatoire.

---

## L E T T R E   X X X V .

DE M<sup>E</sup>. DE MAINTENON.

**J**E voudrois savoir jusqu'où M. de Dangeau fait ses *Mémoires* , afin de les ménager plus ou moins : car c'est le seul amusement que j'aie : vous me marqués une bonté , Madame , qui me charme d'un côté , & m'afflige de l'autre : je ne jouirai donc plus du bonheur & du plaisir que je trouverois avec une personne prévenue en ma faveur , & qui joint à toutes les grâces toutes les vertus !

Ce que vous me mandés de Mr. de St. Sulpice augmente encore la peine que j'ai de son aventure , quelque opinion que j'aie toujours eu de sa vertu : mais vous ne me dites point si cette affaire est finie , & jusqu'où elle peut aller pour lui. Je suis bien loin de vouloir tomber sur Me. de Beauvilliers ; mais , entre nous , il me semble qu'elle ne doit point se mêler de la conduite de Mr. de Beauvais dont certainement Dieu ne la charge pas , & sur lequel elle n'a plus d'autorité. Je fus très contente de ce que me dit Mr. le maréchal de Villars , mais point du tout de sa visite ; il me montra sur tous les chapitres les sentimens d'un honnête homme. Si le parlement ne veut que du bruit , il doit être satisfait : car on ne parle que de ses remontrances : je ne croïois pas la duchesse du Lude assez ingambe pour aller à St. Cloud : je souhaite que Mr. le duc d'Orléans ne vous y trouve pas : car il me souvient de la confusion où vous futes en le voïant. Il est vrai , que tout le monde est accoutumé au parti que vous avés pris , & que vous soutenés avec une noblesse & un desintéressement digne de vous. Dieu veuille que la belle Petite vous ressemble ! C'est assurément lui desirer tout ce qu'il y a de meilleur devant Dieu & de plus aimable devant les hommes.

## L E T T R E   X X X V I .

DE ME. DE MAINTENON.

**J**E n'aurois jamais crû , Madame , qu'une lettre de vous pût me mettre de mauvaise humeur : mais j'avoue que la proposition de Me. la princesse m'est insupportable ; elle sera dans ma chambre , & vous , dans l'antichambre ! Croit-elle que je pourrai l'écouter un moment ? Faites la malade ce jour-là , je vous en conjure c'est bien assez pour moi d'essuier sa triste conversation : car je sai déjà ce qu'elle m'en dira sur le prince. Mais peu m'importe pourvu que vous n'y soies pas.

Vous me paroissés ravie , Madame d'avoir retrouvé Courbevoye ; mais je ne crois pas M. de Dangeau de même goût & vous n'en ferés jamais un solitaire : n'êtes-vous pas trop heureuse de le voir un bon chrétien ? Je ne comprends pas , Madame , que vous veuillies me voir : car je suis un triste personnage : & c'est sincèrement , que je suis toujours étonnée de la bonté que vous avés pour moi : car je n'en me vois plus d'autre mérite , que la vieillese que je vous ai toujours vû honorer. C'est une vilaine histoire que celle de M. d'H...

dicou

dicour : je pourrois l'écrire ; mais je n'en suis pas tentée.

Vous démêlés parfaitement , Madame , d'où vient la douceur qu'on trouve dans la retraite : je voudrois que vous compris-  
siez aussi bien la différence qu'il y a des distractions volontaires à celles dont nous gémissons , & dont nous ne sommes pas les maîtres : vous ne trouverés point de confesseur qui vous dise que votre état est mauvais , parce qu'en effet il est bon : mais c'est par les grâces que Dieu vous fait , & non pas par votre mérite : il vous a fait des dons qui méritent plus de remerciemens que de plaintes. Je ne crois pas , Madame , que votre curé vous dise autre chose : je le crois un saint très éclairé , & le P. Quinquet , fort bon , s'il n'est point du parti , & si le commerce , que vous aurés avec lui , ne vous donne point l'air d'en être. M. le M. de Villeroi est une grande preuve , qu'on n'est point heureux par les biens de la fortune. Hier le duc de Noailles dina avec moi. Je lui trouvai l'embonpoint d'un Financier , & quelques restes de gaieté : mais sans être triste, il m'attrista beaucoup.

## L E T T R E   X X X V I I .

**M**R. de Dangeau ne s'accommode pas de la solitude : il s'intéresse aux affaires générales : elles paroissent dans un état violent : je crois vos amis trop sages , pour vous en informer par leurs lettres : vous manquerez de secours , pour l'ame & pour le corps : qu'allez-vous donc faire à Dangeau ? Je vous parle sans intérêt , Madame : je ne profite point de votre séjour à Paris : mais il me semble que , tant que Dieu vous conservera Mr. de Dangeau , vous ne pouvez changer de vie. Vous êtes d'autant mieux que vous n'êtes pas à votre aise : & c'est ainsi que Dieu nous veut. J'ai ouï dire à des saints , que lorsqu'on souffre bien , tout est fait. Vous voudriez être réglée dans vos journées comme les religieux de la Trappe : & Dieu veut que vous fassiez bonne chere en souffrant les contradictions qui se trouvent dans les familles les plus raisonnables. Vous voudriez faire le catéchisme à Avon : & Dieu veut que présentement vous pratiquiez les vertus chrétiennes , au lieu d'en instruire les autres. Vous voudriez vivre enfin pour vous même : & Dieu veut que vous amusiez un mari infirme , que vous conteniez des enfans qui

pourroient s'échaper , & que vous travail-  
liés à l'ouvrage qu'il vous donne avec une  
grande paix. Vous voudriés être fervente ,  
& ne pas perdre la présence de Dieu : &  
Dieu veut que vous soïés dans la sécheresse ,  
il se contente de votre fidélité à vivre en  
bonne chrétienne , & à renoncer à cette sé-  
cheresse. Quand vous changérés d'état , il  
vous demandera autre chose : & vous serés  
alors bien étonnée , si vous vous trouvés  
intérieurement éloignée de Dieu , ennuyée  
de la solitude , & lassé de toutes les prati-  
ques de piété : ce qui pourtant arrivera :  
on peut arranger la conduite extérieure :  
mais il n'est pas de même de l'intérieure :  
on ne pense pas comme on voudroit pen-  
ser : & je vous assure , Madame , avec la  
confiance qui est entre nous , qu'il s'en faut  
de beaucoup , que je ne sois aussi contente  
de ma devotion ici , que je l'étois à Ver-  
sailles , & que j'étois plus occupée de Dieu  
à nos comédies , que je ne le suis dans le  
chœur de St. Cyr. Votre inquiétude vient  
de deux choses , l'une , que vous n'êtes pas  
assez soumise à votre confesseur : & l'autre ,  
que vous ne distingués pas assez le senti-  
ment d'avec le consentement : si vous con-  
sentés à vos distractions , vous péchés , &  
vous avés raison d'en être affligée : mais si  
vous y résistés , elles vous tourmentent à



profit : un saint homme ( *M. l'évêq. de Chartres* ) m'écrivoit un jour ces paroles , *si malgré vos distractions vous donnés à vos oraisons le temps prescrit , & que vous les rejettés toutes les fois que vous les apercevrés , vous faites une excellente oraison.* Mon seul bonheur , Madame , c'est que je crois ce qu'on me dit de la part de Dieu : & je ne vous crois pas de même : me saurez - vous quelque gré , de vous parler sur ce ton-là : Il me semble que votre lettre m'y convie ? je prends un si sincere intérêt à vous , Madame , que je voudrois que vous eussies plus de repos dans votre pieté : jamais personne n'a reçu plus de graces que vous : & je crois que peu de personnes vous connoissent , mieux que moi. La lettre que vous m'envoïés charmera nos dames : qui ont encore la simplicité d'aimer la catolici-té & d'honorer le Pape , & que s'il plait à Dieu , la conserveront toujours.

---

### L E T T R E   X X X V I I I .

sept.  
718.

**V** O U S avés trop de bonté pour moi , Madame , pour ne pas prendre quelque part à ma douleur : il est bien plus affligeant pour moi de voir M. du Maine dégradé , que de le voir mort.



Je reprends de bon cœur le commerce que vous voulés bien avoir avec moi , Madame , quoiqu'il ne puisse plus être qu'ennuieux de mon côté : vous êtes à la source des événemens du monde : & je ne vois que mon ouvrage. Deux choses me sont demeurées dans l'esprit sur notre dernière conversation : je crains , Madame , que vous ne rebutiés Mr. de Dangeau : vous êtes trop austere , & vous ne comprenés point assez la force de l'habitude : j'ai vu Me. de Montchevreuil dans des inquiétudes pareilles aux vôtres : elle desespéroit son mari par son âpreté sur la dévotion : elle vint en ce péis-ci : elle fut conduite par un homme très droit ; & je me souviens qu'elle me manda un soir : *que diriez-vous de moi ? C'est demain le jour de pâques : & j'ai passé la soirée à jouer au trictrac avec Mr. de Montchevreuil.* Tout le monde , Madame , n'est pas capable des recueilemens , que vous demandés : & vous devés être bien contente d'un homme , qui a de la foi , qui n'a aucun vice , qui est bon par son naturel , & qui n'est que foible. L'autre article est celui de Me. la princesse , à laquelle je vous prie de demander pardon pour moi de routes les sottises que je dis & que je fis , à la dernière visite dont elle m'a honorée : vous avés bien changé mes

idées, par tout ce que vous m'avez appris de la fermeté de son amitié pour les malheureux princes : & je ne me souviens plus que de la bonté & de la confiance, avec laquelle elle m'a parlé dans tous les tems : elle fait aussi combien je lui ai toujours été attachée, ainsi qu'à Mr. le Prince, qui n'auroient point souffert ce que nous voyons. Adieu, Madame, voilà une lettre bien sérieuse : mais vous seule mettez par tout de l'agrément.

---

### LETTRE XXXIX.

**J**E suis ravie, Madame, de vous sçavoir dans le chemin de la paix & de la sûreté : on ne la trouve que par l'obéissance, les plus grands saints qui conduisent les autres, sont eux-mêmes conduits : vous auriez été trop inquiète, ne croiant jamais en faire assez, & entreprenant souvent d'en faire trop, & des choses que Dieu ne vous demandoit point : quand on a pris un guide, après l'avoir bien choisi, & qu'on est prêt de faire tout ce qu'il nous demande sans raisonner, on est arrivé au port, autant qu'on y peut être dans ce monde. Je l'ai expérimenté bien sensiblement : mais Dieu ne m'a pas laissée long-tems dans cet état, & m'a mise dans une

situation qui est sans nulle consolation & qui ne se peut écrire \*. Plus d'épanchement de cœur, & il faut que je me conduise moi-même.

Je crains seulement, pour vous , Madame , que les affaires présentes ne vous jettent dans des embarras , & que vos amis ne soient persécutés.

J'espère que Mr. de Dangeau se trouvera bien de votre paix , & que voiant la patience qu'on aura pour vous , vous en aurés pour un homme qui n'a pas reçu tant de graces que vous , mais qui est pourtant un des meilleurs que vous connoissiez. Vous voies comme je vous obéis.

P. S. C'est St. Sulpice pour lequel je crains la persécution.

## LETTRE XL.

**O**UI , assurément , Madame , je suis affligée du malheur de Mr. de Pompadour. Je crains que ses relations avec Me. des Ursins & même avec Mr. de Chalais ne l'aient rendu suspect : je vous conjure de me faire savoir la suite de cette aventure , & comment il est traité à la bastille : je crains que M. de Dangeau ne se ferre le

\* Elle avoit lieu de soupçonner de jansénisme le confesseur auquel elle s'adressoit depuis dix-sept ans.

cœur : vous savés comment je suis pour Madame de Pompadour : & vous savés , Madame , comment je dois être pour vous : je voudrois de tout mon cœur prendre une bonne partie de votre peine : je n'ai rien de meilleur à faire que de souffrir. Vous avés raison de dire que la soumission à la volonté de Dieu n'empêche pas la sensibilité : c'est cette soumission qui est dans la pointe de l'esprit : & tout est dans la souffrance : cependant Dieu se contente de notre volonté , toute imparfaite qu'elle est. Me. de Caylus fait bien de partager votre douleur : il ne nous revient ici que des sottises , ou des malheurs.

Je n'aime rien tant à la cour que Madame la princesse : & le personnage qu'elle fait dans sa grande famille me paroît complet : la bonté pour les malheureux , la fermeté pour les heureux , le courage pour soutenir les opprimés , la justice pour tous , enfin , Madame , tout m'y paroît admirable : & elle étoit , ce me semble , toute faite pour ce qu'elle joue présentement : ce n'est pas , que je voulusse qu'elle demandât de continuelles graces à Mr. le régent : il en accorde assez de lui-même : mais qu'on mette ensemble plusieurs de ces adoucissements qui font une grande différence dans état des prisonniers , comme des livres qui

ne fussent pas tous de dévotion : continuez , Madame , à l'exciter : j'aurois été bien blessée que vous ne m'eussiez pas mandé l'adoucissement de la prison de Mr. de Pompadour : je m'y intéresse par bien des endroits.

## LETTRE XL I.

**O**N dit que la citadelle (*de Dourlens où étoit le D. du Maine*) est horrible. Je suis bien aise que Me. la princesse soit contente du prince de Dombes : le pauvre Malézieux me fait grande pitié : il est trop vieux pour s'être abandonné aux autres : je voudrois bien que vous fussiez mieux instruite sur ce qui regarde Monsieur de Pompadour : c'est beaucoup , Madame , que vous espériez qu'on ne fera de mal à personne. Je vous prie de remettre au carême la visite que vous me proposés : je suis dans une foiblesse qui me rend incapable d'aucune attention de suite. Je voudrois laisser Me. de Caylus en possession d'être pèiée comme je le suis : & cela n'est pas aisé : rien n'est égal à la manière dont Mr. le régent a reçu ma proposition. M. le M<sup>l</sup>. de Villeroy feroit mieux de quitter un pèis , pour lequel il n'est point fait : il en com-

vient , & ne peut se détacher , & se console des malheurs présens par le souvenir de sa faveur passée. Pour moi , je ne trouve dans toute ma vie aucun plaisir , qui ait été aussi vif que mes peines d'aujourd'hui sont ameres : & toute ma consolation est l'espérance de ce dernier moment , qui viendra bientôt mettre fin à toutes mes joïes & à toutes mes afflictions. Bon soir , je suis bien près de tomber en foiblesse : la petite fièvre me consume , & l'on m'ôte presque toute nourriture. Mais qu'importe de nourrir un corps , qui n'a plus que deux jours à vivre ? Adieu , ma chere Madame.

MAINTENON.





# LETTRES

DE DIVERSES DAMES

---

A M<sup>E</sup>. DE MAINTENON.

---

## LETTRE I.

DE M<sup>E</sup>. LA DUCHESSE DE MANTOUE.

**C**OMME je me flatte, Madame, que vous me conservés toujours quelque part dans votre précieux souvenir, & que vous avés encore pour moi les mêmes bontés dont vous m'avés honorée dès mon enfance, j'ose vous ouvrir mon cœur dans le dernier secret sur l'état où je me trouve, & sur le parti que mes malheurs me réduisent à prendre pour ma sûreté. Je vous supplie de rendre compte au Roi de ce que je vais avoir l'honneur de vous dire : je ne puis être contente de ma conduite ; qu'elle n'ait son aprobation & la vôtre.

Vous savés, Madame, mes infortunes : mais vous ne les connoissés pas dans toute leur étendue. Je ne fais si, sans les avoir éprouvées, il est possible de les imaginer : & j'ai de la peine moi même à croire ce que



je vois de l'excès de la mauvaise-volonté de M. le duc de Mantoue à mon égard. Elle est si terrible, que j'en dois tout craindre sans exception. Sa conduite a coûté la vie à la feue duchesse, après trente-trois ans de patience, sans qu'une vertu & un mérite admirés de tout le monde y aient rien pu changer : & si elle a duré si long-tems, mille raisons combattoient pour elle, qui ne sont pas pour moi. Elle étoit Italienne : elle étoit entrée dans les affaires avec utilité pour lui, grace dont il ne m'a cru digne : elle étoit attaquée d'un mal, qui fesoit attendre une fin plus prompte qu'elle n'a été ; & elle avoit de grands biens à léguer. Non seulement il a continué avec moi les mauvais procédés commencés avec elle : mais il a donné en des énormités si affreuses, qu'il n'est pas permis d'en faire le détail. C'est peu, d'avoir manqué à toutes les paroles qu'il m'avoit données sur son changement de vie, & à toutes les conventions de mon contrat de mariage : il y a presque autant de tems, qu'il y en a que je suis mariée, que je ne reçois de lui que des marques d'éloignement, de haine, de mépris, de mauvaise volonté, sans compter celles des gens indignes qui l'obsèdent, & qui se disputeroient à l'envi l'honneur de le débarrasser d'une femme qui l'incommode, &

pour laquelle il n'a que de l'aversion. C'est ce qui me fait prendre la résolution d'essayer par tous moyens de me retirer dans un couvent en Lorraine , pour n'être point à charge à S. M. & pour ne lui faire aucun embarras , sachant à n'en pouvoir douter , que par dessus toutes les différentes sortes d'oppressions dont M. le duc de Mantoue me menace , son dessein est , aussitôt qu'il sera à Venise , de me mettre dans un couvent à Padoue , où je serai en danger de finir tous mes malheurs par tous les différens attentats , qu'il est apparent , qu'on pourroit faire sur ma réputation & sur ma vie.

J'ose vous dire , Madame , que ma seule consolation est d'avoir tâché de rendre ma conduite si irrépréhensible , que lui-même ne me trouve d'autre défaut que celui d'être sa femme , d'être Françoise , d'être trop applaudie & compatié de tout le monde , quoique je ne parle qu'à Dieu de mes malheurs , & que je les dissimule à tout ce qui n'y peut remédier.

J'avois fort résolu , Madame , de pousser la patience jusqu'à la fin : mais je me vois non seulement inutile aux intérêts du Roi , mais plutôt regardée comme suspecte , dès qu'il s'agit de quelque chose qui y a rapport : de plus , il n'est point question de succes-

sion , ni de retour vers Dieu , ni vers moi , puisqu'il craint également l'un & l'autre , & qu'il n'en reste plus le moindre espoir dans tous ceux qui le connoissent mieux , & qui sont plus capables de juger de ses discours & de ses sentimens. M. & Me. la princesse de Vaudemont sont témoins de tout ce que j'ai l'honneur de vous dire , Madame. J'espère que quelque violent que soit mon état , & la résolution , que je dois exécuter , hardie , la même providence qui m'a conduite ici malgré mes pressentimens & mes répugnances , m'étant sacrifiée comme une victime à l'obéissance de mes parens , cette même providence , dis-je , m'aidera à m'en tirer , de manière à être plainte , sans être condamnée. J'espère encore de la bonté du Roi & de la vôtre , Madame , tout le secret que requiert une affaire aussi délicate. Que personne , au nom de Dieu , ne la puisse pénétrer , pas même Madame ma mere , puisque ne sachant ni le tems , ni la manière dont je pourrai exécuter mon projet , le moindre soupçon pourroit me couter la vie , qui sera , je vous assure , Madame , toute remplie de la tendre vénération , & du parfait attachement que j'ai toujours eu pour vous &c.

P. S. M. de Pompadour , qui aura l'honneur de vous rendre cette lettre , Madame ,

se chargera de m'envoïer votre réponse , si vous voulés bien la lui donner , sans lui rien dire de cette affaire dont il n'est point informé. Qu'elle soit prompte : je vous en conjure , Madame ! car un jour de retardement seroit très préjudiciable.

## L E T T R E I I.

DE ME. LA MARQUISE DE LA VALLIERE.

**Q**UELLE ressource, Madame , je trouve toujours en vos bontés ? J'en croirai donc toujours être comblée , & je verrai toujours , qu'elles ne sont pas encore épuisées pour moi ! la lettre dont il vous a plu m'honorer a calmé sur le champ les nouvelles agitations de mon cœur affligé : un mot de vous suffit pour rassurer : les propos de M. d'Antin n'en demandoient pas moins. Je ne fais quel a été son projet , car on n'aime guère à affliger des malheureux : mais sitôt qu'il m'eut dit que le Roi doutoit de mon extrême attachement pour sa personne , il sentit quels progrès ces idées fesoient dans un cœur trop aprivoisé à la douleur & ébranlé par un pareil reproche. J'eus donc recours à vous sur le champ , Madame : & vous avés daigné me consoler : je n'ai pu me refuser de vous en faire mes très humbles remercimens , en attendant

que je les puisse faire moi-même à Fontainebleau , où vous me conseillés de me retrancher : avec quelle impatience j'attendrai ce moment !

### LETTRE III.

DE ME. LA PRINCESSE DE MONTAUBAN.

**V**OUS avés , Madame , les airs les plus gracieux pour moi : hier , vous me saluâtes , aujourd'hui vous m'avés trouvée à votre passage , & vous avés souri. C'est donc vous , qui me donnés toute la confiance que le respect peut permettre , de vous dire ma triste situation. J'ai vu avec douleur donner l'abbéie de Maubuisson à un sujet , qui me paroissoit n'avoir rien de préférable à ma fille , si ce n'est une étoile plus heureuse. Je serai contente de la mienne , si vous avés assez de bonté pour moi pour me consoler un peu en me menant à Marli ce voïage : en voilà trois de suite de passés , sans que le Roi y ait mené la triste  
P. DE MONTAUBAN.

## L E T T R E I V.

DE ME. DE MONTMORENCI.

**M**ADAME, je vous demande très humblement pardon, si je prends la liberté de m'adresser à vous même pour vous supplier de m'accorder votre protection auprès du Roi, pour me dégager de la place dont S. M. m'a honorée auprès de Me. la duchesse. Je suis totalement dépourvue des qualités nécessaires pour vivre à la cour : je ne sai ni tromper ni trahir, ni prévenir les cabales, ni en imaginer, ni me faire valoir par de faux empressements, ni m'assujettir aux caprices d'autrui. J'ai donc trop de raison, pour y être avec agrément : mais je n'ai pas assez de vertu, pour y soutenir la persécution que des personnes que je n'ai jamais offensées m'y ont suscitée. Je ne puis m'y savoir déchirée par les discours publics, sans en prendre un chagrin assez violent pour altérer tout-à-fait ma santé, qui naturellement est très mauvaise, & point du tout propre au tracas & à l'agitation de ce pèis ci. Je fais, Madame, la compassion que vous avés des personnes affligées : & j'ai même eu lieu de croire que vous avés eu pitié de ma situation. Je prie le Seigneur

qu'il soit votre récompense , & qu'il prolonge vos jours à proportion du soin que vous prenez de rendre ceux des autres agréables ou tranquilles ! Les miens ne peuvent être qu'en les passant dans le secret de ma maison , pour y gouverner moi-même des enfans destinés par leur naissance à servir S. M. J'espère , Madame , que vous ne me refuserez pas de me protéger dans cette occasion , &c.

P. S. Je m'estime fort heureuse de la prévision favorable , où M. le curé de S. Sulpice m'a dit que vous étiez pour moi.

## L E T T R E I V.

DE M<sup>re</sup>. DE SURVILLE.

Paris ,  
17 mai ,  
1715.

**M**. de Surville est si pénétré de vos bontés , Madame , & si touché de la compassion que vous lui avez paru accorder à ses malheurs , que je ne puis m'empêcher de vous en faire mes très humbles remerciemens. C'est une œuvre digne de votre piété , que de nous tirer de l'état affreux où nous sommes. Vous savez , que nous n'étions pas nés pour craindre de mourir de faim : c'est cependant l'état où nous sommes réduits , ayant mangé le peu que nous avions , & demeurans chargés de six



ans : il ne nous reste , Madame , d'autre  
source que l'honneur de votre protec-  
tion : si vous nous la refusés , je ne sais  
que nous pourrons devenir. Daignez  
accorder à M. de Surville pour la lieute-  
nance générale de Franche-Comté : c'est  
un pain précisément qu'il demande pour  
lui & pour sa famille , qui sans quelque  
cours risque tous les jours d'en manquer ;  
il a fait de son mieux pour en mériter par  
vingt-deux ans de service , par plusieurs  
blessures , & par beaucoup de zèle pour le  
service de S. M. C'est , Madame , tout ce  
qui peut parler pour lui : si vous avés assez  
de charité pour vouloir bien vous y join-  
dre , j'espère que ce ne sera pas inutile-  
ment. Je ne vous parle point de moi , Ma-  
dame , n'ayant l'honneur d'être connue de  
vous que par mes infortunes mais j'ose  
vous faire souvenir du nom que je porte ,  
des bontés dont vous avés toujours hono-  
ré ma famille , & du respect infini que mon-  
nera ( *le maréchal de Humieres* ) a toujours  
eu pour vous &c.

## L E T T R E V I.

DE ME. LA MLE. DE. LA FERTE'.

J E n'ai osé , Madame , écrire au Roi  
pour lui représenter mes malheurs. J'i-

Paris,  
17 mai,  
1717.

rois cependant implorer sa bonté, si les continuelles infirmités me le permettoient. Trouvez bon, Madame, que ce soit à vous que je m'adresse : je connois votre compassion & votre charité pour les malheureux : & certainement vous ne sauriez l'exercer envers personne qui le soit plus que moi. J'ai eu l'honneur plusieurs fois de vous en instruire : & par là, mes peines se sont fort adoucies, Cependant aujourd'hui, je me trouve plus accablée que jamais ; mon revenu est très médiocre & fort mal péié : je n'ai pas été assez heureuse pour obtenir une pension du Roi, je me suis soumise la-dessus aux ordres de la providence ! comptant qu'en me retranchant toutes superfluités, j'aurois de quoi passer le reste de ma vie en paix & en repos : vains projets : une foule de créanciers que je n'attendois pas font saisir mon petit revenu, & me coupent le chemin des vivres : c'est ce qui m'oblige enfin de présenter une requête au Roi, pour obtenir un arrêt de surséance durant deux ans, comme l'unique moyen de me tirer de l'oppression où je suis : sans cela, je me vois réduite à demander l'aumône : prenez garde, Madame, car ce sera peut-être vous la première.

## L E T T R E V I I .

DE ME. LA COMTESSE DE SOISSONS.

**M** Adame , j'espère que vous vous  
 laisserés enfin fléchir à ma très hum-  
 priere. Je suis sujette du Roi ! je n'ai  
 fait qui démente cette qualité ; j'ai eu  
 ennemis , ces ennemis m'ont imputé  
 crimes : mais en vérité , mes seuls cri-  
 sont mes malheurs. Pourquoi donc ne  
 adriez-vous pas finir mon exil ! vous êtes  
 plie de bonté & de générosité : & votre  
 ie vous rend attentive à obéir à celui qui  
 donne d'avoir soin des œuvres & des or-  
 élins. Ma fille & moi sommes de ce mal-  
 ureux nombre. Protégez-nous, Madame;  
 rendez-nous les bonnes graces du Roi  
 us savés qui nous les a ravies ( *Me. de*  
*Montespan.* ) Nous ne sommes pas libres  
 sortir de ce peïs-ci : mais le desir de me  
 ndre dans mon heureuse patrie m'en fe-  
 trouver les moïens ; si S. M. veut bien  
 onner des ordres à ses généraux sur les  
 ontieres de nous donner les secours dont  
 ous aurons besoin. Je prends la liberté de  
 ous dire , Madame , qu'un secret invio-  
 ble nous est nécessaire , pour ne nous  
 endre pas ma fille & moi les plus malheu-

*Coni,*  
 12 août,  
 1707.

reuses personnes du monde : si l'on avoit la moindre connoissance de notre dessein dans cette cour, on nous mettroit hors d'état de l'exécuter : ce qui seroit un malheur pour moi , plus grand que la mort. Je me représente la destinée d'une innocente princesse & d'une malheureuse femme entre les mains d'une dame , qui a toutes les qualités d'une souveraine : ayez donc pitié de nous , vous en prie. Je suis avec un respect & une vénération , qui durera autant que ma vie &c.

## L E T T R E V I I I .

DE M<sup>LE</sup>. LA PRINCESSE DE VELDENS.6 décemb.

**M** Adame , le 3. de ce mois , M. l'abbé de Brisacier m'a envoié les 50 louis d'or , que vous avés eu la bonté de lui faire tenir pour mon soulagement : je vous en rends mille très humbles graces : & au même tems , il a accompagné ce bienfait d'une assurance de votre compassion pour mon triste état : cela me donne une espérance certaine que ma grande misère cessera. Mais M. l'abbé de Brisacier m'afflige très fort , quand il me défend de votre part de paroître sous vos yeux. Considérez , Madame , qu'il y a douze ans , que je suis

vée de cette consolation. Au nom de  
eu , ne me la refusez pas pour toujours  
mourrois par le desir ardent que j'ai de  
us faire ma cour , &c.

P. S. dans le moment , Madame , que  
lois fermer ce paquet , M. Manseau est  
ré , & m'a donné de plus les 30 louis,  
nt vous me gratifiés. Je ne puis , Mada-  
 , par mes expressions vous marquer  
sensibilité gratitude de mon cœur pour  
continuation de toutes vos bontés. Je  
e le Seigneur avec tant de ferveur pour  
tre conservation , que j'espère qu'il m'e-  
ucera.

---

## LETTRE IX.

DE ME. LA DUCHESSE DE MANTOUE.

A déference que je dois a vos conseils,  
Madame , m'a fait suivre , à l'occa-  
n de mon affaire avec Monsieur. & Me. de  
ontbazon , celui que vous m'avés fait  
honneur de me donner dans les commen-  
ments que je suis venue d'Italie , de m'a-  
esser à M. le marquis de Torcy pour  
ire savoir au Roi tout ce que j'aurois à  
i dire. Je me suis donc servi , Madame,  
u canal du ministre pour obtenir de S.  
f. une prompte justice. Indépendamment

de mon rang qui me devoit faire compte sur une satisfaction qui en fût digne , S. M. me la fit espérer par M. de Torcy qu'elle daigna m'envoier le lendemain de ce qu'il s'étoit passé. Elle a été suspendue jusqu'au présent , à ce que je sçais , parce que M. de Me. de Montbazon, soutenus de leur maison , ont imposé à la vérité , de manière que le Roi ne l'a plus connue. J'ose vous dire , Madame , que Me. la duchesse d'Elbœuf & moi l'avions écrite exactement à M. de Torcy : mais par une fatalité qui m'est annexée , elle a été mise en masque, de façon que Madame, ma mere, quoique mourante d'un grand rhumatisme , a été obligée de l'aller débrouiller aujourd'hui à Versailles avec le ministre , à qui elle a conté le fait , dont elle a été témoin. J'ai fait demander au Roi une audience , dans laquelle , sans manquer à la soumission ni au profond respect que je dois à S. M. j'espère en obtenir une justice que je puis dire mériter de toutes manières. Je ne puis plus dissimuler un procédé qui blesseroit toute souveraine , qui n'auroit pas perdu ses états comme moi pour le service du Roi. Je me flatte , Madame , que cette considération méritera celle de S. M. & la vôtre qui peut seule me dépiquer , mettez le comble à tout ce que

je vous dois , en ne doutant jamais de la tendre vénération avec laquelle je vous honore &c. Cette affaire-ci est un coup de partie.

## LETTRE X.

DE ME. LA COMTESSE DE LA MOTHE.

**M**ADAME , pénétrée de douleur , réduite dans le plus cruel état qu'on puisse imaginer , j'ai encore recours à vos bontés : personne n'en eut jamais plus de besoin , & personne n'y eut plus de confiance.

Les ennemis de M. le comte de la Mothe l'accablent , & profitent de son silence pour lui trouver des torts qu'il n'eut jamais. Il est puni sans être entendu : & après quarante-cinq ans de service avec l'approbation des troupes & avec tout le desintéressement possible, il va paroître deshonoré. Ah ! Madame , vous êtes trop juste pour n'être pas touchée de son état : vous ne l'abandonnerés point. Nous comptons pour rien le dérangement de nos affaires & la perte d'une fortune : ces sortes de malheurs ne me porteroient pas à vous importuner : mais puis-je me taire quand il s'agit de la réputation, de la gloire? M. de la Mothe igno-



re toute l'horreur de la situation : mais il faudra bien qu'il l'apprenne : il n'a pu prévoir ce coup : je crains qu'il n'en soit accablé. Le Roi est trop bon & trop équitable, pour refuser d'entendre un homme qui n'a jamais été occupé que du bien de son service. Permettez moi , Madame , de vous rappeler , qu'on cherchoit à lui trouver des torts dans le tems même qu'on n'en avoit aucun prétexte ? ses ennemis ont profité de celui-ci pour le perdre : mais , Madame , si vous voulés vous faire rendre compte par M. le Ml. de Boufflers , vous démêlerés aisément d'où peut partir ce déchaînement. Il est trop vrai , pour vous cacher que ses troupes sont étonnées & affligées de la punition d'un homme , qu'elles ont toujours vû avec plaisir & à qui elles ne connoissent ni fautes ni défauts : le témoignage des troupes ne peut plus être un sujet de consolation pour M. le comte de la Mothe : uniquement occupé de mériter l'estime du Roi , il ne peut être content qu'il n'en tienne sa justification : c'est la grace que je vous demande à deux genoux : à vous , Madame , qui savez ce que c'est que la pitié & l'honneur.

## L E T T R E   X I.

DE ME. LA PRINCESSE DE VAUDEMONT.

**L** Es bontés précieuses dont vous m'honorés, Madame, m'autorisent à vous supplier très humblement de faire souvenir le Roi & Me. la De. de Bourgogne que c'est dans toute l'étendue de mes anciens respects, que je suis ravie de la bénédiction que le ciel vient de leur accorder par la naissance d'un duc de Bretagne. Les premiers transports de notre joie nous firent oublier nos infortunes : ma vivacité ne cédoit en rien à celle de Madame. la De. de Mantoue : c'est tout dire. Nous sommes ici les tristes & inutiles témoins de ses malheurs, qui passent l'imagination. Notre présence, notre patience, & tout ce que nous avons pu faire n'y a rien changé : il faut qu'ils soient irrémédiables : sa conduite est au dessus de tout reproche : elle surpasse tout ce qu'on pourroit attendre de la sagesse & de la piété la plus consommée : ses peines sont l'unique distraction, qui ne me laisse pas le tems de réfléchir aux extrémités où nous nous trouvons : mais avec de droites intentions & la confiance en celui qui peut tout, rien

ne peut accabler. Les préventions obligantes dont vous nous honorés, Madame, nous seront toujours d'un grand secours: M. le prince de Vaudemont m'ordonne de vous en témoigner sa respectueuse reconnaissance: il voudroit avoir la capacité d'un ange, pour l'appliquer sans relâche au service des monarques pour lesquels son zèle passionné est au-delà de ce qu'on ne peut imaginer: il travaille de même: sa santé fournit à tout. fasse le Seigneur, que ce rayon de bonheur que nous venons de voir tomber sur la famille Roïale passe jusqu'à nous, & qu'il puisse tirer tout le fruit possible de ses travaux pour le service des Rois! Après cela, il ne me reste, Madame, à desirer que la conservation de leurs augustes personnes, & des bontés de celle du monde que j'admire & respecte le plus: que ne voudrois-je pas faire, Madame, pour que vous daigniez reconnoître à cette expression, BEATRIX DE LORRAINE?

## L E T T R E XII.

DE ME. LA DUCHESSE DE LAUZUN.\*

**S**I vous n'étiés pas aussi charitable, que vous l'êtes, Madame, je ne prendrois

\* N. de Lorge, mariée en 1695 au duc de Lauzun

pas la liberté de vous importuner. Me. la Dauphine me donnoit tous les ans une quête pour le couvent des ursulines de Thiers en Auvergne : il y a six ans ; que ces soixantes filles furent obligées de sortir de leur couvent , parce qu'elles n'avoient pas de quoi vivre : ce fut par l'autorité de M. de Clermont , qui est leur évêque. Quelques unes se retirèrent à Paris , & s'adressèrent à moi. Je les dispersai dans des couvens de leur ordre. En les examinant , J'ai connu la nécessité de les rétablir , parce que j'ai vu les grands biens qu'elles procurent en instruisant la jeunesse , dans un pèis qui fourmille encore de religionnaires. Je les ai obligées d'y retourner , & les ai entretenues de charités que je leur ai procurées. Les Intendans ont pris connoissance de leurs affaires : & si M. le Bouc y fut demeuré plus long-tems, il les auroit raccommodées par ses soins. Je vous fais tous ces détails Madame , pour vous marquer que je ne vous en impose point par entêtement pour une bonne œuvre. Je sai que vous le voulez bien placer , & que vous êtes accablée de misérables ; c'est votre vertu qui les attire. Oserai-je vous demander la quête de la Toussaint , ou celle de Noël ? une bonne réponse : en attendant mieux , leur fera trouver du pain à credit , Pardon , Mada-

me , de mon importunité : c'est vous faire la cour , que de vous proposer un bien à faire. Vous m'accordés rarement l'honneur de vous voir : cependant de toutes les personnes qui vous aprochent , il n'en est point qui vous soit plus respectueusement attachée.

## L E T T R E   X I I I .

DE ME. LA DUCHESSE DE MANTOUE.

*Vincenne*  
23 mai,  
1710.

J'O s e me flatter , Madame , que vous daignerés m'honorer de vos avis , sans lesquels je serois fort à plaindre : je suis jeune , par conséquent sans expérience : je ferai des fautes , & elles seront remarquées : j'ai donc besoin d'être conduite. J'ai recours à l'amitié que vous m'avés fait l'honneur de me témoigner : & je vous supplie de m'avertir , & de me redresser , si par un malheur que je ne prévois point , il m'arrive de faire quelque chose , qui ne soit pas absolument du gout du Roi & du vôtre. Certainement , je n'ai d'autres intentions que de prouver à S. M. mon profond respect , & à vous , Madame , ma très humble reconnoissance de vos bontés. Je crois encore que l'approbation du public est fort à désirer pour une personne de mon

Âge : ainsi , Madame , je veux espérer que vous mettrés le cômble à tout ce que je vous dois , en me donnant avis des torts que je pourrois avoir à son égard , & en m'épargnant une partie des ridicules dont il plaira aux frondeurs de me charger. Pardonnez à la soumise confiance que j'ai en vous mes importunités : & mettez-les , s'il vous plait , Madame , sur le compte de l'envie que j'ai de vous voir contente de ma conduite : mon zèle & mon attachement pour vous ne me permettront de repos qu'autant que vous ne le desapprouverés pas , & que vous serés persuadée de la tendre vénération avec laquelle , &c.

## L E T T R E . X I V .

DE ME. LA DUCHESSE DE ST. PIERRE.

**L**A crainte , Madame , de vous importuner & le peu d'événemens de notre petite cour m'ont empêchée de vous écrire plutôt. Est-ce la peine de mettre la plume à la main , pour vous dire , que la Reine promene deux fois par jour , & donne au jeu tout le tems qu'elle ne donne pas à la promenade , & que vous dire ce qui se fait un jour , c'est vous dire ce qui se fait toute l'année ? Vous savés , Madame , que

Bayonne ,  
11 mai ,  
1709.

l'étiquette d'Espagne ne permet qu'à la seule camerera-major d'entrer dans le carrosse de la Reine : par la même étiquette , il ne m'est pas non plus permis d'être avec ses dames : ainsi , si je ne deviens pas bien raisonnable , ce ne sera pas manque d'avoir tout le tems de faire des réflexions.

## L E T T R E   X V .

DE ME. LA PRINCESSE D'HARCOURT.

*Harcourt*  
19 août ,  
1709.

**R**IEN ne peut égaler , Madame , votre bonté & votre attention pour vos anciennes amies. Jamais vous n'en aurés une plus fidèle que moi. Vous m'avez fait un plaisir infini de me mander que l'on espéroit que la citadelle de Tournai tiendrait jusqu'à la fin du mois au moins : cela empêchera , s'il plait à Dieu , que les ennemis ne nous fassent tout le mal qu'ils voudroient : on m'avoit mandé que l'on parloit beaucoup de paix : mais vous ne m'en dites rien , cela m'en fait douter : je fais bien prier Dieu pour elle. Ma belle-fille est charmée de l'honneur que le Roi lui a fait de lui parler & de nommer mon nom : elle est bien persuadée que c'est à vous , Madame , qu'elle doit la reconnoissance de tous les agrémens qu'elle a eus. Je n'en doute point , &



vous en remercie de tout mon cœur : elle me presse fort de m'en retourner : mais en vérité, je craindrois infiniment de le faire contre l'ordre de Dieu, en abandonnant son œuvre dans l'état où sont les choses, outre que je n'ai point d'argent. La vente de la terre des Houarts, dont je vous ai parlé, a manqué, dès que Monsieur de Chevreuse a su que j'avois pris des mesures pour ne point perdre mes droits des lots & vente. C'est une ressource pour subsister, qui est reculée, mais non pas perdue : cependant il faut faire vivre une maison, & ne pas laisser tomber mon hôpital, où j'ose dire que le bien se pratique, & où il y a quatre vingt-dix personnes. Je comptois bien, Madame, vous informer de l'état des blés & des orges : j'avois espéré, il y a quinze jours, que cela prendroit un meilleur tour. Le boisseau de bled qui étoit à treize francs étoit revenu à dix, le seigle, à sept francs, & les orges à cent sols, dont il y en a une quantité infinie. J'attendois avec impatience l'ouverture de la moisson, que l'on fait dans ce quartier-ci plus tard qu'ailleurs, particulièrement cette année. Tout le monde se flattoit que tout iroit mieux. Il y a huit jours que l'on a commencé : & depuis trois marchés qui ont été ici autour, tous les grains ont rencheri un peu : mais

on affuroit que cela ne dureroit pas. Jamais on n'a été plus surpris que de voir ce matin au marché d'Harcourt le bled à quinze francs le boisseau , le seigle à dix , & l'orge à huit , & cela sous le prétexte qu'il y avoit eu un peu de neige tombée sur les bleds. Cependant cela est arrivé en très peu d'endroits , & les bleds n'en seront pas moins bons pour semer : mais , en vérité , les usuriers ne perdent point d'occasion pour gagner : ce qu'il y a de singulier , Madame , c'est que dans le marché où ordinairement il n'y a pas plus de cent chevaux, il y en avoit plus de deux mille aujourd'hui : & le marché n'a duré qu'une heure , y aiant des marchands de tous côtés , & plusieurs autres gens qu'on ne connoit point qui l'ont élevé en peu de tems : ce qui met les pauvres gens au desespoir : ils ne peuvent avoir des grains à un prix si haut. Il n'y a donc qu'un certain nombre de péïsans moins pauvres , & d'artisans qui tous quittent leur métier pour prendre celui de bladier. Je ne fais , Madame , si ce nom barbare vous est connu : pour moi , je n'entends parler d'autre chose : & cela est au point que je n'ai pas pu avoir un boulanger pour me faire du pain : & sans l'hôpital où on nous le fait , j'aurois été bien embarrassée. Tous les gens , qui vont acheter du bled

un peu loin ; le revendent dix fois plus cher qu'ils ne l'ont acheté. Toutes les personnes qui entendent le négoce des bleds assurent , que si aux deux premiers marchés il ne baisse pas , le boisseau de bled ira à vingt francs , & le reste à proportion. Il ne m'appartient pas , comme vous croiës bien , Madame , de me mêler de parler sur des affaires de cette conséquence : mais étant aussi attachée au Roi que je le suis , je dois à votre zèle pour le bien public de vous dire tout ce qui se passe dans ces cantons. Jamais il n'y a eu tant de bled dans tous les marchés ici autour : & tout le public est persuadé que tout ne va pas à l'armée du Roi , mais aux ennemis : c'est peut-être un conte de bonne femme. On dit la même chose de la quantité de bœufs qui passent : & l'on prétend qu'il y a beaucoup d'huguenots dans tout ce côté-ci , qui enlèvent les bleds , & qu'il y a bien des gros marchands qui ont des passe-ports des ennemis : ce qu'il y a de vrai , c'est qu'il y en a quelques uns qui sont fort à leur aise , & qui étoient fort gueux. Je m'en vas faire des épreuves que l'on m'a enseignées de Basse Normandie de bouillies de sarrafin. J'en ferai aussi du pain d'avoine qu'on prétend , en le faisant moudre d'une manière différente du bled , faire de bon pain : nous au-

rons besoin de tous ces petits secours pour soulager les misérables : je n'en manque point, Madame, & vous en êtes environnée : que vous souffrés ! & que je vous plains !

## L E T T R E X V I.

DE ME. LA PRINCESSE D'HARCOURT.

8 sept.  
1709.

**J**E hazarde, Madame, de vous importuner un moment, pour vous rendre compte que les blés augmentent tous les jours en cherté & en quantité dans les marchés qui se tiennent chaque jour de la semaine, dont voici les noms : Louviers, le Ponteau de Mer, Bernai, le Bocachar, le Neufbourg, Brione, & Harcourt : ils sont si garnis de blés, que tout le monde en est surpris, & que les plus médiocres bladiers disent eux-mêmes qu'ils n'ont pas la peine de délier leurs sacs : je ne parle point du marché d'Elbeuf, parce que depuis l'affaire qui y est arrivée on n'y va plus : pour moi, Madame, je m'imagine toujours que ce qu'on enlève est pour l'armée : il y a force acquereurs assez bien vêtus qui font enlever le blé, avant même qu'il soit exposé au marché : ce qui d'un jour à un autre l'augmente. Ces gens dont

je viens de parler donnent aux blâdiers tout ce qu'ils leur demandent , & le font emporter dans des charrettes : ce qui fait que les pauvres gens qui n'ont que dequoi acheter un demi-boisseau de bled , ou un boisseau tout au plus , pour mêler avec l'orge , n'en trouvent plus : & cela les desespère : enfin , Madame , le bled nouveau continue à être à 17. & 18. le boisseau , le vieux à 14 , & l'orge à 9. Je vous demande le secret pour ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire le dernier ordinaire. Les personnes qui m'ont parlé , sont toutes prêtes de se nommer , & de donner leur mémoire , si vous le jugés à propos , Madame. Il y a des lettres des Mrs. de Bourdeaux à ceux de Rouen , qui marquent qu'ils attendent leur blâdier d'intendant pour le bien recevoir. J'agis bien contre mon inclination dans cette occasion , ne songeant certainement point à me mêler de rien : mais mon attachement pour le Roi , & ma confiance en vous , Madame , me font passer par dessus-tout : il me semble qu'on ne sauroit trop faire , pour éviter ce qui peut aigrir les peuples. Je suis dans une inquiétude , que je ne puis vous dire , du départ de Mr. de Boufflers : on croit ici que c'est pour une action : au nom de Dieu , Madame , ordonnez à Mlle. d'Aumale de m'en

mander des nouvelles , & de la citadelle de Tournai qu'on disoit ici qui étoit prise. Je finis en vous priant d'être bien persuadée , que jamais personne ne vous sera si fidèlement attachée , ni ne vous obéira plus régulièrement sur tout ce que vous trouverez bon que je fasse.

Je vous envoie , Madame , un St. François : souvenez-vous de le prier pour François de Brancas.

## LETTRE XVII.

DE ME. LA PRINCESSE D'HARCOURT.

4 *décemb.*  
1709. **I**L y a trop long tems , Madame , que vous honorés notre maison de vos bontés , pour n'être pas la première instruite du mariage qui vient d'être conclu entre M. de Brancas , & Mlle. de Moras \* M. le duc de Brancas & ma sœur m'ont prié de vous en faire part , & de vous demander votre protection auprès du Roi , pour qu'il veuille bien permettre , que M. le duc de Brancas cede sa duché en faveur de ce mariage. Nous espérons que Mlle. de Moras mettra M. de Brancas en état de

\* N. Fremyn de Moras. fille de M. de Moras , président au parlement de Metz , aujourd'hui duchesse douairière de Brancas , & dame d'honneur de Me. la dauphine.

servir dignement le Roi , & de ne pas traîner , dans l'obscurité d'un campagnard , ou dans l'inutilité d'un courtisan , un nom que vous avés failli porter , & que vous avés trouvé assez beau pour l'honorer de votre estime. Je commencerai par vous dire Madame , que sans aucune prévention , Mlle. de Moras est bien demoiselle depuis plus de deux cent ans : un de ses ayeux étoit attaché à Mrs. de Guise , dès le tems que le fils de Claude de Lorraine eut l'honneur d'épouser Antoinete de Bourbon : il y étoit sur le pied d'un homme de condition : on n'en recevoit alors que de bien nobles. Depuis , plusieurs de ses descendans sont demeurés dans le service : d'autres ont pris le parti de la robe : son grand pere étoit conseiller d'état. On lui donne présentement 200000 écus de bien réel , 100000 francs de meubles & pierreries ; & on lui assure , de plus , 400000 francs , sans l'héritage d'un de ses oncles qui peut être très considérable. Toutes ces vérités ont été examinées par M. Bignon. Elle donne une terre de quarante mille écus à mon neveu , aux portes de Paris : vous croiés bien que M. le duc de Brancas , mal dans ses affaires , a voulu ses sûretés & ses avantages. Pour ma sœur , elle a fait au-delà de ce qu'elle pouvoit , en donnant dès à présent



200000 liv. Tout s'est passé de fort bonne grace de part & d'autre. J'espère que ce mariage sera heureux. Mlle. de Moras a été bien élevée à Montmartre par Me. de Guise & par ma belle-sœur : elle est fort aimable , elle a de la pitié , de la douceur , & de l'esprit merveilleusement. Nous nous flattons que vous voudrés bien nous faire la grace de signer à ce mariage : votre nom nous portera bonheur. Nous irons demain à Versailles , pour demander au Roi son agrément. J'aurois été très affligée que vous fussiés cette affaire par d'autres que par moi , qui compte toujours sur vos anciennes bontés , & que vous vous souviendrés que Françoise de Brancas vous a autant respectée , admirée , & si je l'ose dire , aimée , que le fait & fera la princesse d'HARCOURT.

## L E T T R E X V I I I .

DE ME. LA PRINCESSE DE VAUDEMONT.

22 fév.  
1710.

**I**L falloit laisser passer les premiers jours des couches de Me. la duchesse de Bourgogne qui vous auront couté bien des inquiétudes & des fatigues , avant de vous faire souvenir , Madame , que mes respectueuses attentions suivent fidèlement tout ce

qui vous intéresse , & que je sens une vraie consolation de pouvoir louer le Seigneur avec toute la France du nouveau don qu'il fait au Roi & à la famille Royale : c'est affermir son trône , que d'en augmenter les successeurs : c'est lui donner un nouveau gage de sa protection contre ses ennemis. J'attends avec impatience le jour où ce nom fatal sera effacé par la paix. Je vis hier Madame d'Epinoi bien pénétrée de la suite des graces qu'elle vous doit. On voudroit vous supplier sans cesse de ménager vos forces & votre santé , pour perpétuer le goût que vous avés à faire plaisir , goût si rare dans votre monde. Des tems plus heureux vous indemniseront de l'amertume de ceux qui prennent tant sur votre repos : le mien est souvent troublé par des maux violens dont j'avois oui dire que les remèdes de Gendron pourroient me soulager : mais j'en suis détrompée. Je ne regrette plus que de ne pouvoir vous rendre , Madame , des devoirs aussi tendres que respectueux.

Mais dès que ma santé me laissera gouverner par mes desirs , je saisirai avec empressement ceux de faire ma cour au Roi. J'ai besoin d'être soutenue , Madame , de votre direction , pour ne pas craindre tous les travers où je pourrois donner : je suis fort neuve en cette cour , & si ancienne

dans le monde , qu'il ne m'est permis de m'y produire que pour prouver mon respectueux zèle pour la personne de Sa Majesté , & pour tout ce qui mérite des respects distingués : daignez concilier tout cela , Madame , & continuez à m'épargner les ridicules dont vous m'avez garantie jusqu'ici.

## L E T T R E X I X.

DE ME. LA DE. DE ST. SIMON.

30 nov.  
1711.

**T**ANT de marques de bonté que j'ai reçues de vous , Madame , me donnent la confiance de vous en demander une dans la plus importante occasion de ma vie , & de vous supplier avec toutes sortes de respects & d'instances d'aider de vos bons offices auprès du Roi une lettre que M. de St. Simon a pris la liberté de lui écrire , sur la charge malheureusement vacante de capitaine des gardes , dans l'exercice de laquelle j'ai perdu mon pere & mon oncle. Les bontés du Roi pour M. de St. Simon , son attachement à sa personne , & à ne songer qu'à lui plaire , des établissemens qu'il tient de ses bienfaits , & qui ne lui faissent à desirer que l'honneur d'être approché de lui , seulement pour l'honneur

de l'être , nous ont persuadés qu'il devoit ofer se présenter. Plus de trente-six ans de service , sa naissance , la fidelité de feu M. son pere dans tous les tems , & tout ce qu'il ne sied peut-être pas à une femme de dire de son mari , m'encouragent à vous conjurer , Madame , de ne vous pas refuser votre protection. Notre confiance & notre résignation sont égales à notre reconnoissance : & notre reconnoissance est infinie , quoi qu'il puisse arriver.

J'ai été reçue de S. M. avec une bonté extrême : & quoiqu'elle soit naturellement fort gracieuse , vous voulés bien , Madame , que je croie aussi vous en avoir obligation , & de toutes les amitiés que m'a faites Me. la pr. des Ursins.

Je crois , Madame , que bien des gens vous auront fait le portrait de la Reine : son visage est , à mon gré , tout des plus aimables : la taille , legere & noble : un air de tête , qui plait infiniment : le port de Me. la De. de Bourgogne : son rire , & presque le même son de voix. J'aurois cru la Reine un peu plus grande , si l'on ne m'avoit assuré que Me. la De. de Bourgogne étoit fort grandie , depuis que je n'ai eu l'honneur de la voir.

Elle se fait respecter , & je dirois , aimer passionnement , si je ne parlois d'une

aussi grande princesse : j'en ai été charmée & je vous assure , Madame , que le premier jour que j'eus l'honneur de lui être présentée , je me sentis si saisie de respect , d'admiration , & de plaisir de voir une sœur de Me. la De. de Bourgogne , qu'il me prit un tremblement & un battement de cœur qui m'empêcha de parler. Je fus plus hardie , le lendemain que j'eus l'honneur d'être à ses piés , pour parler dans les termes Espagnols. Vous me sauriés mauvais gré de finir , sans vous rien dire de M. le prince des Asturies , que j'ai trouvé dans une santé parfaite , fort grand pour son âge , & non seulement le plus aimable prince , mais le plus charmant enfant du monde : il promet déjà toute la vivacité d'esprit de la Reine à qui il ressemble fort. Il n'y a qu'à souhaiter , Madame , que Dieu donne à ce prince le bonheur qu'il mérite &c.

## L E T T R E XX.

DE ME. DE LAURILLIERE.

16 avril  
1712.

**I**L y a quatre jours , Madame , qu'un grand dessein me roule dans la tête , & que je guête le moment de vous le communiquer : ce dessein en lui-même vous paroîtra peut-être un commencement de déran-

gement de cervelle : mais pour me garantir l'en devenir tout à fait folle , j'ai cru qu'il falloit me presser de vous le communiquer comme un remède. Vous avés envie , Madame , de me voir grand'mere : & je m'ens si fort les talens que je crois n'avoir pas un moment à perdre. Je suis persuadée que Mr. le Ml. de Chateaurenaud ne seroit pas fâché de me donner son fils & de l'établir à la cour : & l'on m'a assuré qu'il n'avoit d'engagement marqué avec personne : ce seroit mon affaire , parce qu'il n'en couteroit guère d'argent à M. de Laurilliere que vous lavés , Madame , n'être point en état d'en donner : les graces du Roi feroient seules cet établissement : & pour tout faciliter , je ne vous prierois point de les demander. Nous irions nous même au Roi , & vous nous serviries auptès de lui , supposé que l'occasion fut bonne. Si vous trouvés , Madame , que ma fille soit trop jeune , j'aurai l'honneur de vous dire qu'elle a déjà dix ans , que j'ai été fiancée presque aussi jeune , & que M. de Laurilliere , qui d'abord s'est moqué de mon imagination , souhaite cette affaire autant que moi.

## L E T T R E X X I.

DE ME. LA PRINCESSE D'HARCOURT.

*Clermont*  
*8 mai.*  
*1710.*

**J**E crois, Madame, de mon devoir & de mon attachement pour le Roi de vous rendre compte d'une affaire qui arriva hier dans les fauxbourgs de cette petite ville, où il y eut plus de mal-entendu que de mauvaise volonté du côté des peuples. Une troupe de pauvres femmes assez nombreuses voulut arrêter une vingtaine de charrettes chargées d'orge pour l'armée, croiant qu'on enlevoit ces grains sans ordre au Roi, & que c'étoit le nommé Docq, qui est ici chargé de cette commission, qui faisoit ces levées pour son intérêt particulier, sans faire attention que c'étoit le moyen de les faire mourir de faim : ces levées dégarnissent les marchés & font augmenter considérablement le prix des grains, en sorte que ces femmes, pauvres comme elles sont, ne pouvoient parvenir à en avoir. Malheureusement, comme je loge au château qui est assez éloigné du fauxbourg, je ne fus avisée de ce qui se passoit qu'à une heure et demie, par une partie de ces femmes qui s'enhardissent à me venir trouver, dans la pensée que je les protégerois, parce que



eur fais donner tous les jours du potage à l'hôpital. Je commençai , Madame , par les bien gronder d'avoir eu l'insolence d'arrêter les convois ordonnés par Sa Majesté : je leur remontrai , comme la chose le méritoit , qu'il n'y avoit rien de si nécessaire & pressant. Ces pauvres gens se repentirent & demandèrent pardon de leur crédulité coupable , disant que la peur de mourir de faim les avoit troublés : je les assurai fort que l'intention du Roi n'étoit point que ses peuples souffrissent de ces levées , ni que ses marchés fussent dégarnis : & c'est sur quoi j'ose vous dire , Madame , qu'il est fort à propos qu'on fasse attention , comme je ne doute pas que l'on y pense : car il est arrivé comme ici , à Moini & ailleurs , que les pauvres gens se sont allarmés sur le même sujet.

Comme je comprenois cependant de quelle conséquence il étoit que ces chariots partissent sans délai , j'envoiai querir sur le champ le subdélégué de Mr. l'Intendant & le Maire de la ville , pour les engager à s'acquitter en cela du devoir de leur charge : ils me firent entendre qu'il ne tenoit pas à eux , mais que le nommé Docq , contre qui le peuple s'étoit aigri sans fondement , s'y opposoit : & celui-ci étant venu , il me parut un peu peiné de ce qui venoit d'arriver,

& résolu de ne faire partir , dans la crainte que les grains ne fussent exposés dans le chemin : je lui représentai que sa crainte étoit mal fondée , puisqu'il ne paroïssoit que de misérables femmes qui se repentoient de leur sottise : & que d'ailleurs il n'étoit pas de la prudence de témoigner de la crainte : que Mr. le subdélégué lui donneroit une brigade de la maréchaussée pour escorte , que je ferois renfoncer par mon écuyer & par ce que j'avois de gens. En effet. Madame , à peine le peuple a-t-il vu mon écuyer & appris que l'on ne faisoit en cela qu'exécuter les ordres du Roi , que tout s'est apaisé : tout est parti sans opposition : & l'on a vu aujourd'hui la même tranquillité , & la même soumission dans le départ d'un autre convoi. L'on a d'ailleurs pris de telles mesures , qu'il y a eu aujourd'hui beaucoup d'orge au marché , sans augmentation de prix : & tout est fort tranquille.

Je viens d'apprendre du Sr. Docq , qui paroît fort zélé pour les intérêts du Roi qu'il y avoit eu un jardinier & un marchand qui avoient part à cette aventure : j'ai dit au subdélégué qu'il falloit les faire mettre en prison pour l'exemple : ce qui s'est exécuté. Je ne me serois jamais douté Madame , que la belle dignité de gouverneur

nante de cette ville m'eut donné une petite occasion de marquer au Roi combien je suis sensible à tout ce qui peut regarder le service de Sa Majesté : je me flatte qu'il en est persuadé , & qu'il n'aura jamais de sujette qui lui soit plus fidèlement attachée que moi. Je suis bien sûre que vous n'en doutés point , Madame , & que je suis à vous avec tendresse & respect.

## LETTRE XXII.

DE ME. LA PRINCESSE DE VAUDEMONT.

**I**L y auroit eu de l'indiscrétion à vous faire souvenir , Madame , de la vivacité avec laquelle j'ai partagé tous les violens sentimens qui viennent de vous agiter : les maux sans exemple qui accablent le Roi sont si fort au dessus de toute expression , que ce n'est qu'au Seigneur qu'il est permis d'en parler , en implorant tous les différens secours dont S. M. a besoin pour soutenir sa résignation , sa constance , sa sainteté. Puisqu'il nous accorde ces graces , il faut espérer , Madame , qu'il nous fera trouver dans la conservation de la précieuse personne de S. M. toutes les différentes ressources dont la monarchie a besoin. S'il étoit permis de songer à sa propre consolation , je vous de-

*Paris ,  
21 mars ,  
1712.*

manderois , Madame , celle de l'honneur de vous voir un moment à St. Cyr , avant notre départ , qui sera après la semaine de Pâques. J'ai été accablée de tous mes maux , sans relâche , depuis que je suis à Paris , sans être tentée de m'en plaindre. J'aurois sacrifié avec empressement le reste de ma vie , pour la moindre de celles qui viennent d'être terminées , sans qu'on eût pû imaginer des coups pareils. Je regarde comme un vrai miracle que vous y aïés survécu , Madame , avec le cœur que j'ai l'honneur de vous connoître. Enfin , Madame , c'est le Seigneur qui nous frappe , & ce n'est que pour nous sauver : cette réflexion doit arrêter tout court nos regrets & relever nos espérances. J'espère que tous les saints mysteres que nous allons célébrer vous fortifieront , & que j'aurai l'honneur d'admirer qu'il ne nous fait survivre à de si affreuses peines , que pour nous combler de toutes les consolations que mon tendre & respectueux dévouement vous desire. Je fais mille vœux pour que votre santé soit aussi parfaite que votre mérite. Je haïs bien cette tyrannique bienséance , qui nous défend à nous autres grands & grandes de nous attendrir publiquement : sommes-nous d'un autre boue que le peuple ? & pourquoi ne pas pleurer comme lui ?

LE T T R E X<sup>e</sup>XIII.

DE ME. LA PRINCESSE D'HARCOURT.

**S**I j'avois suivi mon inclination , Ma-<sup>Clermont</sup>  
 dame , je n'aurois pas été si long-tems <sup>17 avril.</sup>  
 sans vous remercier de toutes les marques <sup>1713.</sup>  
 de vos anciennes bontés pour moi , quand  
 vous m'avez permis d'aller à St. Cyr : j'en  
 ai le cœur pénétré de reconnoissance , &  
 j'avois remis après les bonnes fêtes de vous  
 en rendre mille graces , & de vous deman-  
 der , Madame , des nouvelles du Roi & des  
 vôtres , me faisant un scrupule de vous dé-  
 tourner de vos saintes occupations. Je suis  
 charmée d'avoir à me rejouir avec vous ,  
 Madame , de voir notre grand monarque  
 vainqueur de ses ennemis par une paix glo-  
 rieuse , la donner non seulement à ses peup-  
 les , mais presque à toutes les puissances  
 de l'Europe , & maintenir sur le trône , par  
 sa sagesse & son travail , son petit fils roi  
 des Espagnes. Il n'y a donc plus rien à de-  
 mander à Dieu , Madame , si non qu'il  
 nous le conserve encore de longues années  
 pour notre consolation & le repos de ses  
 sujets , qu'il le rende devant lui aussi grand  
 qu'il l'est devant les hommes. Ce sont là les  
 vœux que je ferai de tout mon cœur , tou-

te indigne que je suis , le reste de mes tristes jours , qui ne le peuvent être beaucoup , si mon incommodité qui ne diminue point , & augmente au contraire , me prive de la consolation de lui faire ma cour. J'y suis si accoutumée , depuis que je me connois ! Je vous avouerai même , Madame , que les absences que mes obligations m'ont engagée à faire , m'ont beaucoup coûté , parce qu'insensiblement , cela m'a privée de certaine familiarité , où j'avois l'honneur d'être admise , & où j'ai bien éprouvé que je ne tenois peut-être que trop. J'ai souvent admiré la bonté du Roi , de m'avoir toujours fait l'honneur de me mener à Marly , quand j'ai pu me présenter pour y aller : ce séjour me plaisoit uniquement , parce que l'on voïoit le Roi très souvent : & quoique l'on ait cet honneur bien moins que par le passé , l'on est cependant à portée de lui faire bien plus agréablement sa cour qu'ailleurs. Vous comprendrés aisément , Madame , qu'avec de pareils sentimens mon cœur souffrira beaucoup , si la providence permet de plus grandes privations : car vous ne pouvez douter par bien des raisons que je ne sois attachée au Roi seul & à vous , Madame. Je sai que vous me dirés qu'il faut tout sacrifier à Dieu : vous nous avés donné l'exemple plus d'une fois : il faut pour cela un

vertu aussi héroïque que la vôtre : qui est ce qui peut en approcher ? Ce que je sais bien , c'est qu'en vérité , Madame , en quelque endroit que je sois , jamais personne ne vous sera plus respectueusement & si tendrement attachée que la princesse D'ARCOURT.

## LETTRE XXIV.

DE ME. LA PRINCESSE D'HARCOURT.

**M**ADAME , jusqu'ici je n'ai point eu l'honneur de vous écrire , ne s'étant point présenté d'occasion qui valut la peine de vous importuner d'une de mes lettres. Les affaires du Roi me paroissent aller à souhait. La récolte abondante que nous faisons va commencer à soulager son peuple , avec l'attention qu'il a la bonté d'y donner : sa santé est parfaite , & la vôtre aussi. Me. votre niece a la bonté de m'en donner régulièrement des nouvelles : elle fait que c'est mon unique affaire : elle y ajoute même que vous lui parlés quelquefois de moi avec estime : cependant je m'apperçois que ce seroit être un peu trop long tems sans vous renouveler mes profonds respects & vous rendre compte de la situation où je me trouve pour ma tranquillité.

*Harcourt*  
9 août,  
1714.



lité. Je suis dans une maison , où je me plais , & dans une famille qui ne me donne que de la satisfaction : ma santé est à l'ordinaire : & tous les mouvemens que l'on se donne à la cour , vu le malheureux état où se trouve M. le duc de Beauvilliers , ne me feront point quitter ce séjour , le Roi ne l'ayant pas désapprouvé : ce qui ne me fera faire d'autre démarche , que de vous confier & de vous déposer mon entière soumission aux volontés du Roi pour tous les services qu'il me croira capable de lui rendre : je ne crois pas que dans cette occasion particuliere il soit à propos de rien demander : nous ne savons pas nous mêmes à quoi nous sommes propres : il est bien plus respectueux & plus sage de n'avoir d'autre volonté que celle du maître.

J'espérois à mon départ que dans peu les affaires de l'Église seroient apaisées : mais par les nouvelles que j'apprends du public de la continuation de la résistance de Mr. le cardinal de Noailles , je ne puis qu'en être fort affligée pour le Roi & pour vous , Madame. Je hais toute nouveauté , & je les crains sur-tout dans l'Église , où les foibles cherchent de l'appui dans les plus mauvaises cabales , comme cela s'est toujours remarqué. La sagesse du Roi & la vôtre peuvent seules me rassurer. Au reste , Mada-

me , je vous dois un compliment sur l'élévation de M. le D. du Maine & de M. le comte de Toulouse. Vous savés mes sentimens pour eux depuis long-tems , & vous me connoissés plus sincere qu'un autre : je crois même qu'ils n'en doutent pas : malgré mon ignorance , je ne laisse pas de savoir que S. M. a suivi l'exemple du premier Roi chrétien , le fondateur de cette monarchie : Clovis ne le valoit pas : & pourtant en pareil cas il a encore plus fait.

## L E T T R E   X X V.

DE ME. LA MLE. DE ROCHEFORT.

**M**ES malheureuses affaires me pressant d'aller à Paris où l'on fait une assemblée de créanciers mercredi pour deux jours seulement , je ne veux pas partir , Madame, sans vous faire souvenir que je suis encore au monde : je ne puis m'empêcher de croire que vous avés toujours un peu d'amitié pour votre pauvre maréchale , qui a beaucoup à souffrir dans sa vieillesse : mais je vous assure , Madame , que je prends mon mal en patience : car vous avés toujours de la bonté pour moi , & c'est la seule chose qui me peut soutenir dans mes maux.

S. A. R. a voulu absolument mener à Marly le petit Tonnerre , trouvez bon , Madame , que je vous le recommande : cela est bien libre , mais vous êtes bien bonne. Je voudrois fort que le Roi se souvint de Nan-gis pour le gouvernement de Graveline , vacant par la mort du comte de Villars , vous savés , Madame , que je n'ai que vous dans le monde. Je vais à Paris pour un procès : il est bien triste à soixante-six ans de plaider ! Paris est pour moi une terre étrangere.

## L E T T R E XXVI.

DE ME. LA COMTESSE DE ST. GERAN.

*Versaille*  
24 aout  
1711.

**L'**ESPERANCE que vous aviés , Madame , sur Mr. de Boufflers n'a donc pu le sauver ! votre amitié pour lui étoit bien ancienne : vous n'êtes pas sujette au changement : je ne doute donc pas que vous ne soyés bien affligée de le perdre. Le Roi perd un serviteur zélé : & cela seul suffiroit pour exciter vos regrets. Les miens se portent , tantôt sur lui , tantôt sur moi , qui livrée à mes réflexions , poursuivie par la miséricorde de Dieu , me trouve bien honteuse de ne pas profiter de tant d'événemens qui me rappellent à lui.

Mais parlons de choses moins tristes. Vous avés , comme vous savés , toujours eu le bonheur de me divertir beaucoup : vous continués en m'écrivant par Mlle. d'Aumale : c'est me donner un plaisir d'autant plus grand , que je sai qu'il vous coute moins. Non , je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une personne au monde si aimable que vous : permettez-moi cette petite caresse : la distance de dix-huit lieuës me rend plus hardie , que si j'étois au bord de votre niche. Plus je vois de près les occupations de Me. de Ventadour , plus je conviens qu'il n'y a d'agréable dans sa place , que le dessus de ses lettres , comme vous dites fort bien. Que je m'acquitterois mal d'un tel poste : & que les enfans que je gouvernerois seroient mal servis : je crois que vous n'en doutés pas.

## L E T T R E X X V I I.

**J**E ne suis point morte , Madame , mais *Versailles*  
je suis fort discrète : quand je ne serois <sup>le 19</sup>  
plus au monde , une marque de votre ami- <sup>ach.</sup>  
tié , de votre souvenir suffiroit pour me res-  
susciter. Ainsi ne vous tenez point pour  
importunée , si je mets si vivement la main  
à la plume sur ce que vous nommés mon  
nom dans la lettre à Me. de Ventadour : si

H 5

j'étois la gouvernante d'un dauphin de France , vous entendriés souvent parler de moi : & ce seroit bien ce qui me rendroit cette place agréable : car vue de près , c'est la désolation des désolations. Je voudrois vous faire mon compliment sur la prise de Douay , & que la chose se passât en douceur : je crains un peu les batailles , & je crois que vous ne les aimés pas trop. Cependant j'espère que Dieu sera pour nous : le maréchal de Villars me mande qu'il ne dort pas infiniment : il a en effet quelques raisons d'avoir quelques insomnies. Que vous nous donnés de joie , en nous assurant de la bonne santé du Roi ! Je ne crois pas la vôtre trop mauvaise par le stile de quelques endroits de votre lettre , que notre gouvernante a bien voulu me communiquer. Si vous étiez une personne dont on pût exiger un commerce réglé , que je serois contente ! rien n'est si délicieux que vos lettres : & Mlle. d'Aumale est trop heureuse dans sa fonction de votre secretaire : avec ses dispositions naturelles , elle doit faire bien du chemin du côté de l'esprit : j'envie plus sa place que celle de Me. de Ventadour. Vous savés , Madame , qu'il s'est toujours joint au respect que j'ai pour vous un gout , qui m'a attachée à votre personne , & qui m'y a attachée bien naturellement : je le satis-

ferai , toutes les fois qu'il vous plaira : car je ne vous serai point rigoureuse : n'oubliez pas une créature qui est la vôtre, & nommez mon nom au Roi, s'il vaut la peine d'être nommé. Mes infirmités ne font que croître & enlaidir : je deviens si décrépite , que c'est une chose déplorable , & que cependant vous ne déplorerez point.

## L E T T R E   X X V I I I .

**V**OUS vous passeriez bien , Madame , 7 sept.  
de lire mes lettres : mais je ne puis me  
passer de vous les écrire. L'autre jour vous  
ne parlates point de moi à M<sup>e</sup>. de Ventadour , ce qui me déplut beaucoup : je vous prie de vous remettre en règle : vous savez combien il vous est essentiel de me plaire. L'éloignement de Fontainebleau est insupportable à qui veut à tous momens être instruite de votre santé , & de celle du Roi : la mienne qui est un petit néant auprès des vôtres , est toujours fort déplorable , & fort peu déplorée : quelquefois, de la mélancolie , & ensuite , de l'affliction , & puis des réflexions qui m'obligent à me soumettre à la volonté de Dieu. Vous amusez-vous bien , Madame , dans le lieu où vous êtes ? ou y faites-vous sans plaisir le plaisir des autres ? c'est votre personnage :

& il est plus héroïque qu'agréable. Vous avés du moins un peu dissipé les oiseaux de votre volière : ce qui rend votre appartement un peu plus silencieux : mais St. Cyr vous manque : vous aimés fort cette volière-là , & il a fallu encore y renoncer : mais vous savés mettre tout à profit.

Me. de Coulanges , qui protege & assiste, autant qu'elle peut , les filles de la Madeleine , m'a chargée d'en faire la cour en vous présentant de leur part ce petit Jesus , le plus joli enfant du monde , en vérité. Si j'avois été consultée par ces saintes filles que je ne connois pas , je ne leur aurois point conseillé d'envoyer leur sacristain chargé de cette grande boîte : car vous n'avés besoin ni de caresses , ni de sollicitations , ni de présens , pour exciter votre charité dans les lieux dont vous connoissés la misère : quoi qu'il en soit , le dit sacristain m'a laissé cette boîte & lettre de Me. de Coulanges & s'en est retourné le plus aisément , je crois qu'il n'étoit venu.

---

## L E T T R E XXIX.

**P**OINT de procédé , Madame , plus généreux que le vôtre : à mon insçu vous demandés une grace pour moi : vous l'obtenés , & vous laissés à Mr. de Pontchartrain



à me l'apprendre. En vérité , la somme dont le Roi augmente ma pension est trop considérable. Je n'aspirois qu'à une vie commode , & vous m'en procurés une agréable. Il me seroit bien difficile de vous exprimer ce qui se passe dans mon cœur sur vos bontés pour moi : il en est pénétré : & je ne puis m'empêcher de vous dire tout grossièrement , que je vous aime comme ma vie : je fais marcher mon profond respect après les sentimens les plus tendres : ce n'est point le cérémonial de la cour, mais c'est celui du cœur. Donnez vous quelquefois le tems, Madame , de faire réflexion combien vous êtes bonne , secourable , généreuse : ne craignez point d'en prendre aucun orgueil : vous ne sauriés mêler aucun défaut dans tout ce que vous devés connoître de vous. Je prends la liberté , Madame, de vous supplier de rendre ma lettre au Roi , si vous le jugés à propos. J'ai besoin de votre secours , aussi-bien pour remercier des graces que pour en demander.

Si le M<sup>r</sup>. de Villars est assez heureux pour avoir servi le Roi à son gré , il est aussi beaucoup de l'avoir bien été par vous , Madame , auprès de son maître. Vous sàvez que je hais le prince Eugène le plus chrétiennement que je puis.

Madame de Caylus devroit bien quel-

quefois me dire de vos nouvelles : il ne faut point compter sur ces gens de cour.

### L E T T R E   X X X.

**A** mon réveil , Madame , j'apprends la prise de Bouchain : avant que d'être saignée , je commence à vous en faire mon compliment : avec la fièvre & un gros rhume , on n'est point en état de se présenter sur le chemin du Roi. Ayez la bonté , Madame , de me secourir en cette occasion , vous qui ne m'avez abandonnée dans aucune. Dites lui , s'il vous plaît , tout ce que lui auroit dit ma révérence. Je vais tâcher de me bien porter , puisque la paix qu'on nous promet nous annonce de beaux jours.

### L E T T R E   X X X I.

DE ME. LA MARQUISE DE LEVI.

**J'**ETOIS allée hier à Paris , Madame , voir ma mere qui a la fièvre continue depuis huit jours , & j'ai été obligée de la quitter ce matin pour venir faire à mon ordinaire le triste personnage de suppliante. J'ai appris la mort de l'ancien major des gardes , qui laisse vacant le gouvernement de Guise. Mr. de Levy vient de le demander au Roi : & ceci n'est seulement que pour vous en informer : aux bontés dont vous

me comblés , Je suis sûre que ce mot suffit : mais j'aurois bien plus d'espérance , si le Roi étoit informé du mauvais état de nos affaires. Mr. de Levy est presque le seul des lieutenans généraux qui n'ait pas ressentis ses bienfaits. Mais Mr. Voisin n'a aucune raison de nous protéger : & j'aurois plutôt lieu de craindre que d'espérer , si son bon esprit ne me rassuroit. On m'a dit que Me. la De. de Berry lui a parlé fortement en faveur du mari d'une favorite. Quoi qu'il arrive , Madame , le coin que j'occupe dans votre cœur me dédommage de tout , & m'est une consolation dans toutes mes peines : le dévouement total du mien vous est acquis pour le reste de mes jours : c'est peu de chose : mais c'est ce que j'ai de plus cher.

Je suis en état de réjoindre la *cabale* , sans en augmenter les infirmités : un membre séparé du corps ne peut prendre de vigueur que par la réunion : jusqu'à ce que vous m'ayés rappelée , Madame , je sentirai le malheur de tous les êtres privés de leur élément. Le desir de vous revoir m'a fait recourir aux plus violens remèdes : ils n'ont servi jusqu'à présent qu'à exercer la main de l'arracheur de dents : je me flatte d'en faire à mes dépens le plus habile homme de son siècle.

Un peu de *cabale* me guériroit bientôt : quels maux peut-on ressentir en un lieu où le cœur & l'esprit sont charmés ?

## L E T T R E XXXII.

28 fev.  
1715.

J' APPRENDS, Madame, que vous avés bien passé la nuit, & je reçois des marques de votre amitié : quel réveil ! & quel secours pour soutenir les peines auxquelles mon état m'assujettit ! Il me seroit difficile de vous exprimer de quelle consolation m'a été votre lettre : elle a calmé mon esprit il me semble même qu'elle m'aide à souffrir avec plus de patience les douleurs où je suis depuis plusieurs jours. J'avois besoin de la permission que vous me donnes de vous faire souvenir de moi : la discrétion a toujours combattu mon gout, qui me porteroit, si je le suivois, à vous importuner souvent, pour me dédommager d'un éloignement dont la peine m'est très sensible. Comblée de vos bienfaits, Madame, vivement touchée des marques de votre souvenir, oserai-je vous dire que ma tendresse pour vous est un peu blessée de votre extrême politesse ? Vous me traitez en étrangère, & vous sçavez que je vous dois tout : auriez-vous oublié que j'ai l'honneur d'être de la *cabale* ; & ignorez-vous que mon attachement pour vous

est un attachement pour votre personne , & par conséquent indépendant de la place où vous êtes ? Il me semble que voilà des titres pour espérer d'être regardée comme ceux qui ont l'honneur de vous appartenir.

Que l'éloignement est cruel ! j'ai pris le parti de ne plus voir personne pour éviter les diverses nouvelles de Paris. Ma mere est la plus pernicieuse compagnie que je puisse avoir ? son attachement pour le Roi & sa vivacité , qui trouvent en moi les mêmes dispositions , nous jettent dans un trouble difficile à supporter. Cependant la bonté & la force du tempéramment du Roi nous consolent & nous soutiennent : mais l'inquietude des courtisans fait tourner la tête à ceux qui sont éloignés.

### L E T T R E   X X X I I I .

**A**CCABLE'E de ma douleur , & pénétrée de la vôtre , Madame , je n'ai encore eu ni la hardiesse ni la force de vous écrire : j'hazarde même cette lettre en tremblant : mais puis-je me refuser la seule consolation qui me reste , la consolation de gémir avec vous , & de vous témoigner que je ressens votre douleur , sans que la mienne soit diminuée ? J'admire depuis long-tems votre vertu : elle m'inspiroit le desir d'en avoir : mais l'horrible malheur qui nous accable

3 sept.  
1715.

m'en fait voir toute l'étendue, Dieu seul vous soutient : que ne puis-je être comme vous , & n'aimer que lui ! quel coup Madame ! & quel tems ! qu'il vous est aisé de souhaiter la mort ! L'horreur qu'elle fait à la nature m'empêchoit de goûter ce sentiment : & j'admirois seulement votre perfection : mais je le comprends aujourd'hui , & j'avoue , à ma honte , que c'est plutôt pour ne point voir ce que nous voyons que par la vertu qui vous l'inspire.

---

## L E T T R E XXXIV.

10 mars,  
1716.

**L**A crainte de vous importuner , Madame , retient depuis long tems en captivité le desir extrême que j'ai de vous rappeler mon respect & mon attachement. J'ai mis dix fois la main à la plume pour vous exprimer les sentimens de mon cœur : & dix fois la crainte de vous déplaire m'a arrêtée. Cependant Me. de Caylus , à qui j'ai confié ma peine sur un silence , que je ne puis soutenir que par la pensée de vous être plus agréable, ( motif qui peut tout sur moi ) m'a rassurée & charmée , en me disant que ma lettre ne vous déplaîra point , & que vous voudrés bien vous souvenir que j'ai besoin de quelque consolation. Je vous

jure , Madame , avec ma sincérité ordinaire , que je ne m'accoutume point à une aussi dure séparation , après avoir goûté les charmes d'une douce & aimable société, où le solide & l'agréable remplissoient à l'envi mon cœur & mon esprit : tems heureux , que je ne cesserai jamais de regretter ! Il est passé avec la rapidité d'un songe : il n'en reste donc plus que le souvenir ! Ne me refusez pas le vôtre , Madame , & l'espérance de vous exprimer de tems en tems moi-même les sentimens de respect, d'admiration , de tendresse que vous seule pouvés inspirer dans le degré de vivacité où je les sens. La saison adoucie , l'air de St. Cyr purifié , quelle raison pouvez-vous me donner , pour me priver du seul bien qui me reste ? Mais je m'égare & mon cœur parle malgré moi : car mon seul dessein dans cette lettre étoit d'obtenir qu'elle fut bien reçue & la permission d'écrire quelquefois : pardonnez à mon ambition : c'est en vérité la seule que j'aie à présent.

---

### LETTRE XXXV.

**V**OUS ne pouvés comprendre, Madame , combien la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire a excité en moi de mouvemens différens : les premiers,



à la vuë de votre écriture , ont été de joie & de reconnoissance : mais bientôt ils ont été suivis d'une profonde tristesse. Je suis donc privée par votre volonté , & par une volonté qui m'est sacrée , de la chose du monde à laquelle je suis la plus sensible. Non , Madame , je ne serai jamais raisonnable , lorsqu'il s'agit de vous dire un éternel adieu : c'est acheter trop cher la raison : je n'en veux point à un tel prix : & si je vous obéis , ce sera plutôt docilité que soumission : que dis-je ? mon amitié pour vous me fera un crime de mon respect pour vos ordres. Croïez-vous de bonne foi , Madame , qu'après avoir eu l'honneur de vous connoître , d'éprouver toute ma vie vos bontés , de m'être flattée d'une amitié qui fesoit tout mon bonheur , je puisse contrefaire un détachement que je ne peux comprendre ? Vous me faites admirer la vertu la plus parfaite : mais c'est la connoissance que j'en ai , qui fait que je ne peux jamais m'en détacher. Que de chaînes me lient à vous , Madame ! l'inclination me fait votre amie , & la reconnoissance , votre créature : & ma vénération augmente , à mesure que la foiblesse générale me montre mieux la grandeur de votre courage. Cependant votre repos & votre bonheur qui vous paroissent attachés à la privation que vous m'imposés me ferme

la bouche : mais je ne peux m'empêcher d'en murmurer. Comment Mes. de Caylus & de Dangeau ont-elles pû se charger d'un pareil refus ? je n'y reconnois ni votre bonté ni la leur. Nous sommes dans un tems où personne ne manque de chagrins & de peines , & où les momens de consolation sont bien rares : du moins ne m'ôtez pas l'espérance de trouver un tems plus favorable , où vous vous laisserés toucher & par mon obéissance , & par ce qu'elle me coute , & par les sentimens qui me la prescrivent , mais qui ne pourront la faire durer long-tems.

### LETTRE XXXVI.

**J'**USE avec discrétion , Madame , de 27 avril  
1716.  
la bonté que vous avés de permettre que je vous importune quelquefois : ce n'est pas sans peine : & je vous supplie de le remarquer & de m'en récompenser. Me. de Caylus m'a envoié de votre part le plus précieux présent que je puisse recevoir , puisque ce sont les ouvrages de vos mains. Mon premier mouvement a été de les conserver avec soin , comme une chose dont la mort seule pouvoit me séparer : mais me souvenant de la solidité de vos maximes qui n'estiment que ce qui est utile , je m'en servirai avec autant de plaisir , que de peine de les voir user. Je suis bien fâ-

chée des fréquens maux de tête que vous avés depuis quelque tems : que je me trouveroïs heureuse , Madame , de pouvoir vous tenir compagnie dans les momens où vos incommodités ne vous permettent pas une occupation sérieuse ! J'attends avec une grande impatience la permission de vous aller voir , c'est le seul plaisir que je puisse avoir à présent. Je suis fort séparée du monde ; souvent dans une petite maison que j'ai louée , loin de la cour , presque hors de la ville , entre vos carmélites & les invalides. Là , je pense souvent avec amertume au passé , avec tristesse au présent , avec inquiétude à l'avenir. Je ne vois que ma famille & un petit nombre d'amis : point de princesse , hormis Me. la duchesse d'Orléans , que ses soucis & ses maux séparent de tout : elle se livre à ses chagrins , & ne se nourrit que de larmes : ce qui ne met ordre à rien. Tout ce que nous voïons tout ce que nous regrettons nous devroit bien détacher du monde : vous seule , Madame , en faites un digne & respectable usage : il y a si long-tems que vous êtes uniquement attachée à Dieu , que le malheur vous a trouvé prête. Je vois que je ne puis compter sur rien d'agréable : j'espérois d'avoir l'honneur de vous voir ; j'avois ma permission , & je vivois de l'idée d'en profiter bientôt : je comptois les momens :

attendois l'exprès qui devoit m'apprendre  
 instant où j'aurois le plaisir de vous entre-  
 nir à mon aise : & quoique la peine de  
 séparation suive de près le plaisir de  
 vous voir , & que je comorisse que je la  
 sentirois vivement , je ne songeois qu'à la  
 voie de me retrouver auprès de vous : &  
 voilà une malheureuse petite vérole , qui  
 empêche encore un si aimable projet. Le de-  
 ssein que j'en ai me fait croire que j'aurois le  
 courage d'affronter le péril du mauvais  
 temps : je ne le crois guère meilleur à Paris.  
 Je soupe ce soir avec un monde qui me  
 fait fort , parce qu'il fait vous chérir &  
 vous admirer : c'est avec Me. la duchesse  
 de Noailles , Me. de Caylus , Mr. de Fré-  
 déric , chez Me. de Castre. Je connois le res-  
 pect des deux derniers : & je me mets au  
 rang des nieces , Madame , comptant faire  
 honneur à la vraie , de comparer mes sen-  
 timens aux siens , puisque mon ambition va  
 jusqu'à égaler le respect , la tendresse , &  
 l'attachement de la fausse. Hélas ! ces pau-  
 vres dames , qui vous furent jadis si che-  
 res , & qui ne sont plus que malheureuses ,  
 prouvent donc par votre rigueur le sort le  
 plus triste : & c'est vous qui frappez le der-  
 nier coup qui devoit les accabler : si pour  
 vous plaire il faut vous oublier , j'aurai le  
 malheur de vous déplaire , tant qu'il me  
 restera un souffle de vie.



# LETTRES

DE M. LE MARECHAL

## DE VILLEROI

---

A ME. DE MAINTENON.

---

### LETTRE I.

*Bibl.*  
23 mai  
1707.

**M**ADAME, j'espère que vous apprendrés avec joie l'heureux succès d'une entreprise dont les difficultés étoient assurément considérables : mais, Madame, l'en vie de plaire au Roi, & de lui faire voir qu'il n'a pas de sujet plus fidèlement dévoué à sa gloire & à son service, me fera tous jours espérer de réussir. Je me suis souvenu Madame, des paroles que S. M. voulut bien vous dire sur mon sujet, qui me firent demeurer un moment à votre porte par la joie de les entendre : rien n'est si propre à élever le courage.

---

### LETTRE. II.

*Villeroi*  
le 22 sept.  
1710.

**J'**AI senti une bien véritable joie en ap prenant le départ du duc de Noailles pour

pour l'Espagne : le Roi saura par lui fort en détail la véritable situation de toutes les affaires de ce péis-là : ce qui est absolument nécessaire pour prendre une dernière résolution : ceux qui ont été envoiés avant lui ne voulant jamais connoître ni approfondir les affaires , & les voïant toujours comme ils les souhaitent & non pas comme elles sont.

Il me semble , Madame , que les événemens justifient souvent la plupart des choses que j'ai l'honneur de vous mander. Votre silence m'apprend qu'il faut que je m'abstienne de vous parler des affaires générales , à quoi je vous assure , Madame , que je n'aurai nulle peine , quoique la malheureuse situation où nous nous trouvons excite toujours un homme de bien , attaché au Roi & à l'état , de dire des vérités dont l'on pourroit faire de bons usages. Il y a long-tems que j'ai satisfait à tout ce que je dois à cet égard : ainsi je puis me taire , sans avoir rien à me reprocher. Je conserverai seulement , Madame , la liberté que vous m'avez donnée depuis bien des années , de vous faire souvenir , mais très rarement , que je suis encore au monde.

## L E T T R E   I I I .

à Villeroi  
le 17 nov.  
1710.

**J**E prends la liberté , madame , de vous envoïer la seule lettre que j'ai reçu de Made. la princesse des Ursins , depuis celle que vous m'ordonnates de lui écrire dans le mois de mars dernier : vous y verrez la répétition des mêmes choses dont vous a instruit M. le duc de Noailles le plus particulièrement , sur quoi je ne m'aviserai pas de raisonner : mais , Madame , je ne dois jamais demeurer dans le silence avec vous sur ce qui peut regarder les intérêts de Madame la princesse des Ursins : elle a plus besoin que jamais d'être soutenue par vos conseils : & comme vous sâvez par Mr. le duc de Noailles , & par vous même , Madame , quelle a toujours été , & quelle est sa conduite , soutenez la dans de fâcheuses conjonctures par la continuation de votre amitié & de votre confiance. Car l'on ne cessera de donner de fausses interprétations à ses sentimens & à sa conduite : mais tout deviendra inutile contre elle quand vous continuerez de lui rendre justice. En me renvoïant sa lettre , prenez la peine de me mander si vous desirés que je lui en donne de nouvelles assurances : il seroit très inutile que je lui parlasse sur les



affaires générales : je n'en suis point instruit , & c'est par le duc de Noailles que tout cela doit passer , ce que je regarde comme une grande fortune pour elle. Dieu veuille que tout réussisse à la satisfaction du Roi !

## L E T T R E I V.

**J**E ne puis différer un moment , Madame , de vous témoigner l'extrême joie que je ressens de la prise de Gironne : le projet , l'exécution , tout en est glorieux pour Mr. le duc de Noailles : & je vous assure , Madame , que personne ne sent si vivement que moi la satisfaction & la vôtre. Je vis hier au soir le duc d'Albé : il a des lettres du 19 de l'autre mois du roi , & de la reine d'Espagne. L. M. C. étoient en marche pour se rendre à Calaora : le prince des Asturies avoit été incommodé & se portoit bien : Made. des Ursins étoit un peu indisposée , mais ce n'étoit rien : comme les ordinaires sont arrivés , aparemment Madame , vous aurés reçu les lettres : voilà les affaires d'Espagne dans une situation bien favorable , grace au duc de Noailles & à vous : il faut espérer qu'elles contribueront à rendre les nôtres meilleures. Que ne puis je vous affranchir de l'électeur de Cologne !

*à Paris ,  
ce 15 fév.  
1711.*

## L E T T R E V.

à Fontai-  
nebleau ,  
ce 23 août  
à minuit.  
1711.

**J**E vous obéis , Madame : je pars de-  
main pour retourner chez moi : il faut  
laisser passer l'orage de Bouchain : que n'ai-  
je point entendu depuis que je suis ici ,  
& qu'il y auroit encore de choses à ajou-  
ter à tout ce qu'on dit ! Quand Bouchain  
sera pris , je reviendrai me montrer devant  
le Roi , avec les mêmes sentimens que  
j'ai toujours & que j'aurai jusqu'à la mort.

Je vous fais mes complimens , Mada-  
me, sur la mort de Mr. le M. de Boufflers :  
c'est une grande perte pour le Roi: il étoit né  
avec des sentimens bien vertueux qu'il a  
conservés jusqu'au dernier moment de sa  
vie: le duc de Villeroy a pris la liberté de fai-  
re ressouvenir le Roi du Ml. de Tallard. si S.  
M. songe à disposer de la charge de capi-  
taine des gardes. Vous connoissés , Mada-  
me, son mérite, ses services, ses talens ,  
& la durée de ses malheurs , raisons qui  
doivent lui rendre de bons offices auprès  
du Roi : je suis assuré , Madame , que vous  
ne lui serés pas contraire : je n'ai osé par-  
ler au Roi , la malheureuse situation où je  
suis doit me donner de la retenue sur tout.  
Monsieur d'Aubigny me mande en généra  
qu'il y a toujours bien de l'éloignement

dans les esprits en Espagne sans me rien expliquer en détail : si vous avés quelque chose à m'ordonner , le duc de Villeroi m'envoïera sur le champ ce que vous lui en-voïerés pour moi.

## L E T T R E VI.

**V**OTRE douleur est trop juste , Madame, pour la combattre ; la perte de cette adorable princesse ( *Me la De. de Bourgogne* ) est irréparable , & jamais vous ne devés vous en consoler : mais comme vous vous devés plus au Roi qu'à vous-même , songez , Madame , qu'il ne peut avoir de soulagement dans ses peines que par vous : cachez lui votre extrême douleur pour ne pas réveiller la sienne , & tâchez de le détourner de penser à un malheur sans remède : représentés lui que de sa conservation dépend le salut de l'état que Dieu lui a confié. Que des vérités j'aurois à vous dire pour vous en convaincre ! que ne puis je être sans cesse auprès du Roi pour le distraire quelques momens , s'il m'étoit possible , du cruel événement ! j'ose vous assurer, Madame , que de tous ceux qui auront l'honneur de l'environner , il n'y en a point qui sente si vivement que moi la perte que nous venons de faire , qui inté-

à Versailles , ce  
12 fév.  
1712.

ressera infailliblement la santé du maître, s'il s'abandonne à son affliction : je recevrai tous les jours des nouvelles de Marly, mais je ne serai rassuré de long-tems sur l'inquietude que j'ai pour sa personne, & sur la crainte où je suis, Madame, que vous ne puissiez résister à l'affliction où vous êtes & à l'effort que vous ferez sur vous-même pour la cacher.

## L E T T R E V I I.

à Marly,  
le 24 fév.  
1712.

**I**L ne faut pas vous laisser ignorer un moment, Madame, que le peuple de Paris crie publiquement qu'il faut prier Dieu pour votre conservation, comme nécessaire pour celle du Roi : voilà la récompense du vrai & solide mérite : elle tarde, mais elle vient. Le Roi me traite avec une bonté qui me rappelle à la vie : je commence à voir les cieux ouverts : il m'a accordé une audience : j'ai bien de l'impatience de lui renouveler tous les sentimens que j'ai dans le cœur : je vous prendrai, Madame, à témoin sur tout.

Je meurs d'impatience de vous entretenir : la situation des affaires générales est cruelle, mais il y a des remèdes à tout, autant qu'il est possible à l'humanité d'y en apporter, tant que nous aurons le bonheur

de conserver le Roi : il ne doit rien ignorer , mais il ne faut pas l'accabler de cent mille mémoires , & de représentations de peines & d'inconvéniens , sans rien résoudre : c'est un plan général à quoi il faut penser , qui ne peut être formé que par les plus habiles gens du royaume , bien instruits des loix , & qui en rappelant les exemples passés , formeront un plan sur lequel le Roi décidera ensuite avec une pleine & entière connoissance : la droiture du Roi , ses bonnes intentions , & ce qu'il doit à son état , parviendront à tout ce qui sera possible , pourvu qu'il se donne le loisir d'être instruit , c'est là le grand point : l'affection , & si je l'ose dire une véritable amitié , élèvent le cœur & l'esprit : je ne puis me refuser l'opinion de croire que personne ne pense comme moi sur la gloire du Roi , sur le bonheur de l'état.

## L E T T R E V I I I.

**V**ous verrez , Madame , si j'explique assez nettement ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire , & si j'ajoute ou diminue quelque chose aux sentimens où vous êtes : ce que je fais bien , c'est que je ne trouve point d'expression qui réponde aux rares & admirables qualités qui sont en

à Villeroi  
le 18 Octo.  
1711.

vous. Dieu vous conserve , Madame , pour la consolation d'une infinité de malheureux, à qui vous rendés des services , sans qu'ils le sachent ! Non , Madame , il n'y a rien à faire qu'à prendre patience : il faut attendre des éclaircissemens de part & d'autre , & demeurer dans un profond silence. Au nom de Dieu , Madame , ne confiez à personne ce que la lettre vous a appris : je dis personne sans exception. J'irai recevoir vos ordres à Fontainebleau. V.

## L E T T R E IX.

*au camp  
de Noielle  
ce 21 juin*

**J**E prends la liberté , Madame , de vous faire mon très respectueux compliment sur la joie que vous devés avoir du grand denoûment que nous apprend la déclaration de la reine d'Angleterre : je ne doute pas que Sa Majesté ne l'ait déjà reçue : mais comme le hazard peut faire arriver quelque retardement aux couriers , j'ai l'honneur de renvoyer à S. M. celle qui m'a été rendue du consentement de Mr. le duc d'Ormond , lequel me paroît attendre avec impatience que S. M. m'honore de ses ordres pour une suspension d'armes. Quel calme pour vous , Madame , après tant & de si cruelles agitations ! vous , Madame , dont les mauvais succès troubloient si sou-

vent la santé : ne devons-nous pas espérer qu'elle sera bien établie par le repos que vous allés voir au Roi ? Vos bontés pour moi , Madame , me font prendre la liberté de vous demander l'honneur de votre protection pour la charge de général des galères , vacante par la mort de Mr. le duc de Vendôme : & si Sa Majesté en avoit déjà disposé , elle m'a fait l'honneur de me dire plus d'une fois qu'elle me destinoit un gouvernement plus considérable que celui de Metz : je prendrai la liberté de lui demander celui de Provence : j'en espérerai un heureux succès , si vous avés la bonté de m'être favorable.

## L E T T R E. X.

**L**E Roi m'apprit hier au soir les nouvelles d'Espagne : j'eus l'honneur de lui dire que quand l'on avoit des bonnes raisons , & qu'on savoit s'exprimer avec force & politesse , l'on persuadoit plus aisément qu'en se servant toujours d'autorité & de menace : on fait souvent parler le Roi bien différemment de ce qu'il pense & de ce qu'il veut : & il est quelquefois représenté par des gens qui ne l'ont jamais vû. Je suis ravi que Me. des U. justifie par sa conduite tout ce que j'ai avancé au Roi de ses senti-



mens : il faut la servir avec vivacité : le Roi y est engagé , & le peut faire présentement sans se commettre. Conservez-vous , Madame : quand vous serez en état de parler , j'aurai bien des choses à vous dire sur ce que vous m'avez envoié : il faudroit un mot du Roi ou un ordre de dire quelque chose de sa part.

## L E T T R E X I.

*Versail.  
ce 11 mars  
1713.*

**J**E crois , Madame , que vous êtes assez contente de ma négociation , de vous avoir délivrée de l'électeur de Cologne : pour sortir d'affaire noblement avec lui , il faudroit que vous lui permissiez que son envoié vous fit son compliment quand vous irés à la Messe , ou quand vous en reviendrés , sans vous arrêter un moment : si vous voies l'électeur son frere , il sera bien piqué de la préférence. Vous me ferés un grand honneur , & un grand plaisir de me donner quelques momens d'audience pour m'affliger avec vous sur bien des choses , mais pour me réjouir excessivement de la bonne santé du Roi.

## L E T T R E X I I.

**V**OUS me donnés tous les jours , Madame , de nouveaux sujets d'admiration par la droiture de vos sentimens : je vois combien vous compatissés au malheur des autres : la peine prématurée que vous ressentés sur la malheureuse situation où Me. la princesse des Ursins peut être réduite , est digne de votre générosité & de votre justice : personne dans le monde n'est pétri de raison & d'équité comme vous. Que de choses j'aurois à vous dire , Madame , si j'avois l'honneur de relire avec vous la lettre qu'elle vous écrit ! elle est incomparable dans sa maniere de penser & de s'exprimer : vous ne cessés point de me rendre de méchans offices auprès d'elle. Il n'y a fausses couleurs dont vous ne me peignies pour lui donner une idée de moi fort différente de la vérité : je suis sérieux , solitaire , campagnard : en vérité , Madame , vous êtes bien injuste , mais cependant je prie Dieu du meilleur de mon cœur qu'il vous conserve , malgré tous les maux que vous me pourrés faire.

Je crois savoir tout ce que vous voulés me faire entendre sur les ducs : il faudroit vous expliquer ce qui seroit trop long à

à Versailles , ce 19 décembre 1714-

vous écrire : il me semble que je ne vois rien qui puisse faire de la peine au Roi présentement. J'espère, Madame, que vous ne serez plus agitée de la délicatesse d'un sentiment que vous ressentés vivement avec beaucoup de raison : il sera bien plus glorieux.

## L E T T R E X I I I.

à Lyon,  
le 5 sept.  
1714.

**E**NFIN, Madame, voilà le sujet de votre silence développé : vous saviés les bontés du Roi à mon égard : vous ne deviés point m'en instruire : & vous n'avez pas la force de me les cacher : voilà ce que j'ajoute de plus à ma bonne fortune, & de penser, Madame, que vous y avez contribué. Je suis si troublé & si agité de tout ce que je dois au Roi, que je ne puis rien dire qui réponde à ce que j'ai dans le cœur : s'il vous montre ma lettre, vous jugerés bien, Madame, du trouble où je suis. Je vous prie de me renvoïer celle que j'écris à Me. des Ursins, parce que je les garde toutes.

## L E T T R E X I V.

29 octob.  
1714.

**M**R. de Meaux sort de ma chambre, Madame, il m'a montré le fragment de lettre que vous lui avez donné, qu'il est

très nécessaire de faire voir pour éclaircir des verités qu'on veut laisser ignorer par un principe de générosité mal entendue. Souvenés-vous, Madame, de ce que j'ai eu l'honneur de vous dire sur cela à Fontainebleau : l'on ne veut pas instruire le public des mêmes choses qu'on vous dit.

## L E T T R E X V.

**C**ERTAINEMENT, Madame, je suis un favori : il faut l'être bien déclaré pour recevoir tant de graces à la fois & si distinguées : il n'a pas tenu à moi que vous n'aïés vû les premiers mouvemens de ma joie : c'est à vous, Madame, que je dois tout : je meurs d'impatience d'être à Rambouillet, pour avoir l'honneur de vous voir : quelles graces n'ai je point à vous rendre ! & que n'ai-je point à vous dire !

## L E T T R E X V I.

**J**E vois, Madame, que je suis bien éloigné de flatter votre vanité, quand je vous demande une audience : il n'en est pas de même, lorsque les anciens ministres vous honorent de leur souvenir. Cependant, Madame, je fais plus de cas de la manière dont vous me faites l'honneur de

me parler & de me recevoir, que de la préférence apparente que vous avez pour eux : Dieu vous donne, Madame, une heureuse année, & une santé proportionnée à vos besoins ! une contrainte continuelle est un état de souffrance insupportable.

Je vous envoie la lettre de Me. des Ursins : tout ce qu'elle écrit est digne de réflexion : je la crois très capable de prendre le parti d'une retraite très honorable, dès qu'elle se croira hors d'état de soutenir le poste où elle est : je serois bien surpris, si elle prenoit un parti de foiblesse, & si elle s'exposoit à l'importunité des faux généraux.

## L E T T R E   X V I I .

*mercredi,  
à dix heures.*

**L'**ÉTAT où est le Roi, Madame, me perce le cœur de douleur : il me paroît plus affligé, qu'il ne l'a été de tous les malheurs passés : enfin il est à la veille de perdre tout ce qui lui reste, ce cher & précieux enfant qui ne tient qu'à un filer. Jamais fatalité a-t-elle été égale ? Qu'est-ce que tout cela ne rappelle point ? Peut-on vivre, sans être dans une crainte continuelle ? La présence de ce cardinal irrite encore la douleur que l'on ressent ; mais, Madame, l'on ne sauroit parler que du :

malheur qu'on envisage : je sors de chez Mr. de Berry : il me paroît moins mal , mais je ne saurois me rassurer : je vous supplie de croire que je vous plains autant que vous êtes à plaindre..

## LETTRE XVIII.

**V**OUS êtes auprès du Roi , Madame , vous le voïes & vous savés tout : je n'ai rien à vous apprendre , ni à vous représenter qu'une chose : voulez - vous que l'opinion seule de M. Fagon décide de la vie du Roi ? Le dernier bourgeois , quand sa famille le croit en danger , assemble ce qu'il y a de plus habiles médecins pour faire une consultation : le Roi sera-t'il le seul dans son roïaume , privé d'un tel secours ? M. Fagon peut-il vouloir décider seul d'une chose si importante ? En vérité , Madame , cela me fait trembler ! tout le monde pense comme moi & n'ose le dire. Le Roi est vieux , il souffre depuis long tems , il s'affoiblit tous les jours : il n'y a pas un moment à perdre pour le soulager , si l'on veut encore trouver quelques restes de vie dans son bon tempérament. Mes allarmes n'ont toujours été que trop bien fondées. Il faut connoître le mal du Roi pour le guérir. Comme M. Fagon est plus habile que

les autres , son opinion prévaudra : & au moins l'on aura la consolation de savoir que tout se fait par l'avis unanime de ce qu'il y a de plus habiles gens dans le roïaume. Dieu veuille , Madame , que vous en- triés dans mes sentimens , ou , pour mieux dire , dans celui de tous ceux qui sont véritablement attachés au Roi ! Il ne faut point se flatter , Madame : le Roi est dans un état à tout faire craindre , s'il ne change totalement de manière de vivre. Il ne faut point balancer de lui déplaire pour lui dire des vérités dures pour son salut & pour le nôtre : c'est sur quoi , Madame , je vous supplie que je puisse vous parler : tout le reste n'est rien en comparaison.

## LETTRE XIX.

*mardi.*

**L**E sujet de mes allarmes & de mes inquietudes , Madame , depuis un mois , c'est la maigreur , le dégoût & l'altération où est le Roi. Je ne suis que trop justifié présentement auprès de vous , Madame , après avoir connu le mal aussi grand qu'il l'est : il faut aussi convenir des vérités qui peuvent donner de la consolation : le Roi est tout entier & n'a aucune partie attaquée. S'il veut suivre le régime dont tous les médecins sont convenus , sans le déran-



ger, il y a encore des ressources dans son bon tempérament. De la manière dont cela se conduit, le Roi ne sera point importuné, ni M. Fagon contredit : le Roi étoit encore mieux ce soir en se couchant qu'hier : il a beaucoup sué. Boudin y passe la nuit, dont je suis ravi pour le soulagement du premier médecin, qu'il faut conserver bien précieusement. Je meurs d'impatience de voir les progrès des premiers remèdes : je vois avec consolation que le Roi prendra le parti de se donner plus de repos. Dès que l'on sera un peu plus tranquille sur son état, j'aurai l'honneur de vous rendre compte de bien des choses chimériques qui se débitent dans le monde, & surtout du raisonnement qu'on fait faire au parlement sur le dépôt du testament : mais, Madame, on ne peut être encore occupé que de la conservation du Roi.

## L E T T R E X X.

J'ARRIVE de Paris, Madame, bien consterné : je l'étois dès le matin n'é- *jeudi, vendredi à midi.*  
tant parti qu'après la consultation des médecins. Que faut-il penser ? Ne peut-on pas tout espérer du bon tempérament & du courage du Roi, pourvu qu'il observe régulièrement le régime qu'on lui a réglé

avec tant de connoissance & de sagesse : Je chercherai demain l'occasion de vous voir pour m'affliger ou me consoler , Madame , suivant l'état où vous serés , qui me dira celui où est le Roi.

## L E T T R E X X I.

*Dimanche , à 11 heures du soir.*

**L**E Roi a mangé raisonnablement à souper : mais il n'a pû avaler de viande : il m'a paru ce soir plus tranquille & l'air moins abattu. Il a remué les jambes & les a mises alternativement sur ses genoux , sans sentir de douleur. M. Fagon ne passera pas la nuit auprès de lui. Il seroit fort à désirer qu'un médecin en passât deux de suite pour bien connoître son véritable état. La continuation d'altération donne de justes craintes , quoiqu'il ne se manifeste rien au dehors. Dieu veuille , Madame , qu'une bonne nuit ranime encore nos espérances !

Le Roi a bu un verre d'eau , après avoir été au lit : il a des gélées de viande & de pomme pour lui rafraichir le gosier & la bouche pendant la nuit.

## L E T T R E   X X I I .

**I**L y a près de huit jours que le Roi ne s'est couché si tranquille & si peu altéré : il m'a fait l'honneur de me dire , *je me sens plus libre.* M. Fagon doit être cru : mais plus il sera soulagé & excité par les lumières des autres , plus les siennes seront supérieures. Si je pense mal, Madame, vous devez me le pardonner , en faveur de mon zèle & de mes bonnes intentions.

*lundi à 11 h. du soir.*

## L E T T R E   X X I I I .

**J**E sors du diné : le Roi n'a pas mangé : il est dans un accablement à faire mourir de douleur : ne perdez pas l'occasion , Madame , de parler du dauphin : la conscience & notre reconnoissance nous y engagent également.

*25 août à 3 heures 1715.*

## L E T T R E   X X I V .

A MADemoisELLE D'AUMALE.

**T**OUT sera prêt à deux heures précises : aïez soin , Mademoiselle , que les laquais de ces dames qui sont sur le degré de la salle qui entre dans le salon se re-

*25 août à 3 heures 1715.*

tirent , afin qu'ils ne voient pas entrer ma chaise. Je serai à une heure trois quarts chez Me. de Maintenon.

## L E T T R E X X V.

A M<sup>E</sup>. DE M A I N T E N O N.

*samedi ,  
à 2 h.*

**I**L faut louer Dieu d'une si bonne nuit si cela continue & que le poulx se fortifie , nos affreuses idées seront suspendues. L'on peut se taire : mais comment ne pas penser à ce qui désespère ?

Il est vrai , Madame , que le Roi me parut hier moins animé à la musique : il est à désirer qu'il puisse se lever & demeurer au moins un moment en robe de chambre : naturellement il aime à dormir. Je suis ravi qu'il ait été plus sensible en baignant sa jambe : l'on craint tout jusqu'à le voir trop dormir : il me semble que je suis plus propre à le ranimer que tout ce qui est autour de lui.

J'ai envoié la lettre anonyme à M. Desmarets : & il n'y a d'usage à en faire que ce que vous me faites l'honneur de me mander. Je fais l'état où vous êtes , Madame , en apprenant celui où est le Roi.

## L E T T R E X X V I.

**L**E Roi a pris un bouillon à huit heures, & ensuite il a mangé un biscuit trempé dans du vin, qu'il a trouvé bon : il a plus de vie qu'il n'en avoit hier. Vous serez avertie bien réglément de tout ce qui arrivera dans la cruelle situation où nous nous trouvons. Comptez toujours sur moi comme sur vous-même. Je vous ferai savoir s'il a nommé votre nom. à 8 h.

## L E T T R E X X V I I.

A M A D E M O I S E L L E D'A U M A L E.

**L**Es forces du Roi ne peuvent finir : il est sans suite de connoissance, & respire encore : d'un moment à l'autre il peut finir. Quelle douleur de le voir encore en vie, & de ne pouvoir rien espérer ! Au bas de mon billet, mandez moi des nouvelles de Madame : si vous démêlés qu'elle ait quelque curiosité sur ce qui regarde M. le dauphin & sur l'état, je vous instruirai de tout, plus empressé de lui marquer mon respect & mon attachement que jamais. samedi ;  
à 4 h.

## L E T T R E   X X V I I I .

*Dimanche après  
midi.*

**I**L faut se desespérer & pleurer jusqu'à la mort , Mademoiselle : nous en avons plus de raison que jamais. Le jeune Roi pleure comme nous , & sent déjà son malheur : je ne puis recevoir de consolation, que dans les momens que je pourrai voir Me. de Maintenon , comme une occasion de m'affliger encore davantage , s'il est possible.

## L E T T R E   X X I X .

A M E. DE M A I N T E N O N .

*à 9 h. du  
soir.*

**J**E vous envoie le premier avis qui m'est arrivé de la délibération du Parlement : tout paroît contraire à la volonté du Roi. Voilà la première scène : apparemment le dernier acte sera tragique. Quel malheur de survivre à la perte que nous venons de faire!

Voici un nouvel incident , qui va faire bien du bruit : le Roi est un peu enrhumé : cela fait prendre le parti sage à Mr. le duc d'Orléans de ne le point mener à Paris : quel trouble dans Paris , & par-tout ! Mandez moi , Madame , si je puis aller ce soir à St. Cyr. Le plus heureux état que nous

ouvons envisager ne peut être qu'une inquiétude & un tourment continuel. Je languis bien de pleurer avec vous sur le passé, & sur l'avenir. Vous avés à essuier bien de aux empressements. On dit qu'il va paroître bien des nouveautés, & que n'avoir pas été aimé du feu Roi sera un titre pour plaire à Mr. le duc d'Orléans. Rien ne me surprendra, rien n'augmentera ma douleur.

### L E T T R E   X X X.

**V**OUS devés savoir tout ce qui se passa au Parlement. C'est le comble de l'attribution, pour tous ceux qui s'y sont trouvés. Je voudrois bien être déterminé par vous, Madame, au parti que je dois suivre : par ma volonté, je voudrois tout abandonner : je ne puis vivre avec tant de gens, qui ont trahi le Roi avant sa mort.

Je suis plus en peine de votre état, que du mien : la fin de votre vie vous rendra éternellement heureuse : mais si nous avons le malheur de vous perdre, que nous restera-t'il ? Tant que nous respirerons, nous serons occupés du soin de mériter votre estime & vos bontés, que je mets bien au-dessus de tous les avantages de la fortune.

L'on vient de me dire que vous eutes hier une longue visite.



Voilà , Madame , tout ce que le Roi m'a fait l'honneur de me dire : c'est un surcroît de douleur , que de rappeler toutes les merveilles de sa mort.

## L E T T R E   X X X I .

A M<sup>lle</sup>. D'AUMALE.

à Vincennes , ce  
13 sept.  
1715.

**L**A journée d'hier , Mademoiselle , fort bien fatigante , & pas moins douloureuse , que celles que nous passons , depuis la cruelle perte que nous avons faite tout nous la rappelle. Il est inutile de vous en faire le détail : votre indignation augmenteroit , s'il est possible , contre tous ceux qui manquent de fidélité & de reconnaissance , pour celui que nous pleurons & pleurerons jusqu'à la mort. Le Roi se portoit parfaitement bien : il marque déjà la grandeur & la dignité du feu Roi. Dieu veuille lui en donner les grandes qualités ! Mr. votre frere m'a parlé : je l'ai présenté à M<sup>le</sup> duc du Maine : il faut avoir un peu de patience avant de me mettre en œuvre. Je prévois de grands changemens : j'essayerai de rassembler ce que vous desirés ; il y a de nombreuses questions que je n'oserai faire.

Je vous supplie de dire à M<sup>re</sup>. de M. que je me tiens offensé qu'elle puisse croire que

que j'aie besoin d'être sollicité sur tout ce qui peut avoir rapport aux choses , où son nom pourra être nommé. Je regarde comme un des devoirs le plus essentiel de ma vie de lui marquer une reconnoissance éternelle. Je suis bien affligée de n'avoir pu aller encore prier Dieu à St. Denis. Je vis dans une tristesse , & dans une contrainte qui me tue : que vous êtes heureuse à St. Cyr , en comparaison de la vie que je mene ! Donnez-moi toujours des nouvelles de Madame , je vous en supplie , & conservez-moi toujours votre amitié.

On ne changera rien aux anciens états. J'ai déjà envoié la lettre de Me. de Maintenon à Me. des Ursins. Elle est allée à Chambery , au lieu d'Avignon , pour être entièrement hors de France , où elle attendra la réponse de M. de Torcy , pour savoir s'il y a un endroit sur la terre où elle puisse rester. Si M. le duc d'Orléans ne lui accorde pas sa protection à Rome , comme le feu Roi l'avoit fait ; il ne sera pas possible qu'elle y puisse rester. L'Allemagne , l'Espagne , & l'Italie , qui maintenant est tout Espagnole , la détestent également. Il s'en faut bien qu'on écrive tout ce qu'on voudroit dire.

## L E T T R E   X X X I I .

à Paris ,  
22 sept.  
1715.

**J**É vous envoie , Mademoiselle , la liste des conseils : voilà la forme du gouvernement bien changée : matière de discourir , mais qui ne se peut pas traiter par lettres. Je crois que Madame regrettera Mr. Desmarets : pour moi , je le plains infiniment. Je vous prie d'assurer , Madame , que je ne changerai jamais de sentiment , & que je suivrai les volontés du Roi , comme je faisois ses ordres pendant sa vie. Je souhaite que la petite promenade n'ait point fait de mal à Madame , & que Dieu lui donne la force de souffrir long-tems. Si la visite de M. le duc du Maine l'a dérangée , je vous supplie de lui dire qu'elle doit s'attendre que lorsque j'aurai l'honneur de la voir , je la rendrai encore plus malade. Vous avés beau souhaiter de demeurer dans l'ignorance , comme un bien : vous en savés trop pour ne pas soupçonner , que nous aurons tous les jours de nouveaux sujets d'affliction : & vous voudrés tout savoir. Nous sommes dans un état à n'avoir rien à ménager sur notre douleur.

Au premier avis qu'on eut à Rome de la mort du Roi , le Pape assembla une congrégation , où il témoigna beaucoup de dou-

leur : il fit l'éloge de la protection qu'il avoit accordée à l'Église pendant tout son regne. Mais que dites-vous de Me. la princesse des Urfins , qui dans le monde entier n'a pas un chevet à mettre sa tête ?

## LETTRE XXXIII.

A ME. DE MAINTENON.

**L**A seule crainte de vous déplaire , Madame , m'a empêché d'avoir l'honneur de vous écrire. Je reçois la permission que vous m'en donnés , comme une des plus grandes marques de votre bonté , à laquelle je suis plus sensible que jamais. Mais , Madame , ne me refusez point la grace que je vous demande encore avec plus d'instance , d'avoir l'honneur de vous voir. Je ne puis rien mettre dans mes lettres , qui réponde à mes sentimens. Vous ne sauriés craindre de nouveaux sujets d'affliction. En me voiant , votre douleur ne peut jamais cesser ni diminuer. L'honneur que j'aurai de vous entretenir ne changera point votre état : je ne ferai que vous confirmer dans la sainte & sage résolution que vous avés prise de vous séparer du monde pour jamais : exceptez de cette résolution l'homme du monde , qui vous est le plus fidèlement

attaché : donnez-moi la consolation de conformer mes sentimens aux vôtres : les dispositions de mon cœur & de mon esprit m'y portent : vous avés contribué au bonheur de ma vie , s'il étoit possible , qu'on pût être heureux dans ce monde : ne me refusez point , Madame , des conseils aussi sages & aussi éclairés que les vôtres , pour m'aider à soutenir la situation où je me trouve , qui a tant de peines , malgré tant d'éclat. Il est inutile de vous assurer , Madame , de la continuation de mon respect , & de mon attachement.

## L E T T R E   X X X I V .

22 Octobr.  
1715.

**Q**U'ON se sent soulagé , Madame, quand on a eu la consolation de s'affliger , & de nourrir sa douleur avec vous ! Les derniers momens , que j'ai eu l'honneur de passer avec vous , me repassent incessamment dans l'esprit : & je sens que les mêmes choses , que je vous ai dites , je vous les répéteroïs encore , avec le même empressement. J'en aurai de nouvelles à y ajouter : car chaque jour fournit quelque nouveau sujet d'affliction. Mr. le Grand , qui vient d'être jugé par le conseil de régence , a perdu le procès qu'il avoit contre Mr. le Premier : le Roi ne l'auroit pas condamné :

l'on n'a pas jugé qu'il pût être maintenu dans tous les droits & avantages de grand écuyer de France , comme l'avoit été Mr. de Bellegarde. Dieu nous assiste ! Mr. le duc de Noailles m'a fort demandé de vos nouvelles , & si vous m'aviés parlé de lui : il auroit fallu trop de tems pour lui rendre compte de la conversation que j'eus le bonheur d'avoir avec vous , qui ne sçauroit jamais recommencer assez tôt , selon mes souhaits. Dieu vous conserve , Madame , & vous délivre des douleurs corporelles ! pour celles du cœur , & de l'esprit , elles ne finiront jamais. Ne craignez plus les éclaircissemens de ma part , ni que je vous fasse des reproches. Je vois bien , Madame , qu'il ne faut vous dire que les vérités qui peuvent vous plaire , & vous taire toutes celles qui vous affligent , c'est-à-dire , Madame , bannir du commerce , dont vous voulés bien m'honorer une confiance abandonnée , qui seroit la seule consolation qui me reste. Les affaires m'attristent , & m'inspirent un éloignement continuel pour les choses que je suis forcé de faire : le seul attachement à la personne du Roi est à quoi je voudrois être assujetti. Tout est dans un grand mouvement en Angleterre : & vous devés savoir que Mr. le chevalier de St. Georges est présentement exposé aux plus

grandes aventures : Dieu veuille protéger ses justes entreprises ! Mr. le C. de Rohan aura l'honneur de vous voir aujourd'hui : je crains bien que l'entretien qu'il aura avec vous ne vous cause de nouvelles peines.

## L E T T R E   X X X V .

à Vincen-  
nes , ce  
16 nov.  
1715.

**J**E ne reçois que dans ce moment , Madame , la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : c'est un long retardement. Un peu de douleur à la main droite m'oblige de me servir de celle d'un autre : ce qui m'empêche de répondre plus particulièrement à ce que vous demandés : vous attendez-vous que je confie au papier ou à la poste tout ce que je voudrois avoir l'honneur de vous dire ? Je ne doute guère que vous ne soies bien attentive aux événemens qui se passent en Angleterre , non seulement par rapport au chevalier de St. Georges , mais par l'intérêt , & si sensible & si raisonnable , que vous prenés à cette sainte Reine. Voici , Madame , ce que je sai du chevalier de St. Georges. Vous le devés savoir parti mystérieusement de Commerci , en chaise roulante , vêtu de violet , en ecclésiastique , avec un petit coler , malgré la vigilance des espions , sans qu'ils aient pû avoir ni vent ni nou-



velles de son départ , que deux ou trois jours après sa sortie de Commerci. L'on prétend qu'il a passé la Seine auprès de Rouen. L'on a arrêté un Anglois qui avoit le passe-port de mylord Stairs auprès de Rouen même : on le soupçonne d'être un des espions , qui guètent le chevalier de St. Georges : l'on a même des soupçons , qu'il avoit de bien mauvaises intentions. Dès qu'on apprit que le chevalier de St. Georges étoit en mouvement, mylord Stairs vint en donner part à S. A. R. & lui dit qu'il prenoit sa route par Château-Thierry : sur le champ Mr. le duc d'Orleans envoya Contade à Château-Thierry , & lui ordonna d'aller encore plus loin pour s'informer de la marche du prétendant , & de l'arrêter , s'il le rencontroit : sa recherche n'a eu aucune suite. Suivant toutes les apparences , le prétendant doit être embarqué : mais je ne crois pas qu'on en ait encore des avis certains.

Quand aux nouvelles d'Angleterre , elles paroissent aussi favorables qu'on le peut desirer : tout le nord d'Ecosse est en armes : le milord Man , qui est à la tête , mande , qu'il y a vingt mille hommes sous les armes séparés en régimens , bien armés & péiés , qui attendent le Prétendant avec grande impatience.

## L E T T R E   X X X V I.

à Paris ce  
7 déc.  
1715.

**L** Es nouvelles d'Angleterre ne sont pas bonnes : l'on y a donné un combat , où il paroît que le duc d'Argille a eu de l'avantage sur les Ecoſſois. L'on a certitude que le Prétendant s'eſt embarqué le 27. du mois paſſé : & l'on croit que le duc d'Ormond l'avoit précédé de quelques jours. Je ne ſache point qu'on ait d'autres nouvelles certaines du Prétendant. Le ſecours que les Hollandois envoient au roi d'Angleterre eſt arrivé dans la Tamife. Il eſt bien à craindre que le parti du Prétendant ne ſoit bientôt diſſipé , le roi Georges aiant de grands moiens , & des forces étrangères : & le Prétendant n'a de protection , que ſon droit naturel , & l'affection d'une nation auſſi changeante qu'intéreſſée à ne pas changer dans les circonſtances préſentes. Il n'y a que Dieu qui puiſſe le ſoutenir : les cauſes ſecondes ne peuvent ſe mettre en œuvre.

Je vous envoie , Madame , l'oraiſon funèbre du feu Roi , prononcée par Mr. l'évêque d'Alep : tout vous y rappellera la religion , la grandeur d'ame , & la bonté du Roi : vous y trouverez St. Cyr , placé dignement : enfin tout vous maintiendra dans la juſte affliction où vous êtes.

## L E T T R E   X X X V I I.

**J**E ne saurois douter, Madame, que <sup>à Paris,</sup>  
vous n'aïés appris avec quelque peine la <sup>ce 28 dec.</sup>  
cruelle situation où je suis depuis huit jours. <sup>1714.</sup>  
Mon petit-fils a été à l'extrémité jusques à  
hier au soir par une petite vérole d'une si  
mauvaise qualité, qu'il y avoit tout à crain-  
dre, même sans qu'il survint d'accident.  
Deux jours après qu'elle eût paru, ma fille  
du Calvaire fut attaquée du même mal :  
elle commence aussi à se mieux porter. Mes  
petites-filles sont dans le même couvent.  
Jugez, Madame, de l'inquietude d'un  
grand-pere attaché à sa famille, ce qu'il  
souffre de voir quasi tous ses enfans atta-  
qués du même mal en même tems. Mon  
petit-fils qui entre dans son neuf dès ce soir  
commence à me donner des espérances, ma  
fille de même, quoiqu'elle ne soit que dans  
le cinq : tout cela est bien triste, Madame :  
la seule consolation qu'on puisse avoir,  
c'est de se soumettre à la volonté de Dieu.  
Après les malheurs que nous avons vu arri-  
ver, peut-on se plaindre de la destinée ?  
Comme je n'ai point l'honneur d'être en-  
core auprès du Roi, je me suis établi dans  
une maison auprès de la mienne, pour sou-  
lager à tous momens ou augmenter mon

inquiétude. Je ne vas point à Vincennes , quoique je n'approche pas de chez moi : on ne sauroit pousser la précaution trop loin pour la conservation du Roi.

Apparemment le reine d'Angleterre vous tiendra la parole qu'elle vous a donnée : car elle doit être informée que le chevalier de St. Georges s'est embarqué le 23. par un vent favorable : Dieu veuille qu'il dure , tout le tems qu'il est nécessaire pour le faire arriver à bon port. Les nouvelles d'Ecosse & d'Angleterre confirment la continuation de la révolte , & que le général Charpenter a été battu , & contraint de se retirer. J'oubliois d'avoir l'honneur de vous dire , Madame , que le duc d'Ormond s'est embarqué avec le chevalier de St. Georges.

J'ai rappelé à M. le duc de Richelieu l'affaire de Me. de St. Remi des Landes : je souhaite qu'il remplisse ses devoirs par rapport à vous & par rapport à lui. Vous sâvez le mariage que nous allons faire , M. d'Harcourt & moi : mais qui peut répondre aujourd'hui qu'un mariage soit heureux ?

## LET TRE XXXVIII.

à Paris ,  
ce 30 déc.  
1711.

**M**A fille vient de mourir , Madame : j'en suis inconsolable : je l'aimois tendrement : & elle me donnoit tous les jours

de nouveaux sujets de l'aimer : c'est une suite du premier malheur d'avoir perdu le Roi pour l'intérêt de ma famille. La conservation de mon petit-fils , qui est en train de guérison , est plus importante ! mais je suis plus touché par le cœur de la perte que je viens de faire, que de tout ce qui pouvoit m'arriver : je ne vis plus que pour souffrir. La continuation de mon malheur attaque si fort mon humeur & la disposition de mon esprit , que je n'agis plus que par effort de raison , & totalement contre ma volonté & mon inclination. De telles dispositions sont bien convenables pour aller profiter de la liberté que vous me donnés d'aller à St. Cyr. Comme M. le Chancelier y a été , je ne crains plus de concurrent.

### LE T T R E   X X X I X.

**J**E ne puis rien ajouter à la longue lettre dont je vous ai envoié copie ; si vous avés envie d'être informée de ma triste & affligeante situation , donnez-vous la peine de la relire : vous y trouverez les faits purement & simplement contés : & ce point d'honneur que vous dites n'entendre pas , ne consiste , Madame , que dans la préférence que M. de Rohan a donnée à ses petites filles sur ses filles , qu'il a deshéri-

à Paris  
ce 20 fev.  
1716.

tées entièrement : disposition la plus injurieuse qu'il pût jamais faire par rapport à ses filles , & pour celui qui devoit épouser l'ainée. Je m'en rapporte , Madame , à tout ce qui vous en sera dit & mandé par des gens desintéressés : & pour la dernière fois , j'aurai l'honneur de vous dire que je suis bien à plaindre d'avoir été forcé par honneur de prendre un parti , qui me rend le plus malheureux homme du monde. Je suis né pour vous dire des choses desagréables & affligeantes. Le Roi se porte bien , malgré l'allarme que nous avons eue : il faut s'attendre à vivre dans des agitations continuelles : voilà ce que c'est d'être chargé d'un enfant si cher & si nécessaire au repos du monde. J'eus le plaisir de voir hier long-tems Me. d'Havrincourt : vous jugés bien que je ne lui parlai que de vous. On vous en a trop dit sur ma maison , & pas assez du respect du maître.

---

## LETTRE XL.

à Paris ,  
20 juillet  
1716.

**J**E vous envoie , Madame , l'écrit que vous desirés de moi. Je vous prie de me faire l'honneur de me le renvoyer quand vous l'aurez lu. Je crois que vous y trouverez bien des choses qu'il auroit fallu supprimer : tout cela ne sert qu'à aigrir les esprits,

& point du tout à les concilier. Je fais chercher les deux livres que vous souhaitez , qui vous amuseront dans l'heureuse situation d'esprit où vous êtes de n'être occupée que du bien général. Mon Dieu ! Madame , que ne méritez-vous point à qui connoit toutes les qualités si admirables & si respectables de votre cœur , & votre manière de penser ! Je vis hier la reine d'Angleterre : combien de fois votre nom fut-il nommé ! & avec quelle tendresse ! Dimanche , j'aurai l'honneur de m'aller *jetter à vos pieds*. J'ai aussi quelques nouvelles sur la constitution qui peuvent donner quelque espérance d'un accommodement : mais cela est trop peu avancé pour y prendre encore une entière confiance. C'est beaucoup , de voir un train différent de celui où l'on s'est trouvé : Dieu veuille qu'il inspire aux deux partis un esprit de paix ! j'aurai soin de vous en informer. L'ouvrage de M. le cardinal de Rohan & de ces évêques a été , ou doit être remis aujourd'hui à M. le régent. Les gens les plus capables sont persuadés que le parti des deux cardinaux se préférera , autant qu'il lui sera possible , pour parvenir à un accommodement : mais l'on doute fort , malgré bien des assurances réitérées , que M. le cardinal de Noailles apporte de sa part les facilités qu'on espé-



re. Par l'ancienne connoissance que vous avés de ces affaires-là , Madame , vous en jugerés mieux que personne.

Il y a un mois que je suis éloigné des affaires , sans entendre parler de rien. Depuis que je suis ici , il me revient que les choses se disposent favorablement , pour faire des alliances, qui est ce que nous pouvons désirer de mieux. La santé du Roi est parfaite , mais l'air est empesté à Paris. Je suis entièrement de votre avis sur les affaires de l'église : l'on parlera beaucoup de part & d'autre : le parti de nos deux cardinaux sera facile en tout : mais jamais celui du cardinal de Noailles ne se joindra au leur. Depuis la mort du Roi , Mr. le régent a été amusé : je crois que cela ne changera pas : c'est un grand malheur. Je vous envoie Madame une lettre que je viens de recevoir de Me. la princesse des Ursins : elle est bien heureuse d'être à Genes : il me paroît qu'elle est dans une situation tranquille : saura-t'elle faire un bon usage de son esprit ?

## LETTRE XLI.

à Paris ,  
ce 22 nov.  
1716.

**J**E vous envoie , Madame , le troisième rolle de ceux qui ont été taxés : il se monte à près de 26 millions : je crois que

vous ne doutés pas que cela ne cause une grande agitation dans le public.

Je m'en vais demain par l'ordre du régent à St. Germain pour parler à la reine d'Anglererre : quoique je n'aïe pas des choses agréables à lui dire , je suis assuré que je lui trouverai autant de raison que de douleur. Elle doit se louer des honnêtetés & de l'attention de Mr. le régent. Plut à Dieu que vous pussiés vous trouver entiers , dans la conversation que je dois avoir avec cette incomparable Reine ! que vous y seriés utile , Madame , pour consoler & pour donner de la confiance sur tout ce qu'on peut raisonnablement prétendre !

Ne perdez point de vuë l'idée que vous vous faites d'aller à St. Germain. L'endroit qu'habire la reine d'Angleterre est le sanctuaire de la sainteté & de la vertu : qui peut mieux figurer que vous , Madame , dans un tel lieu , si vos forces vous permettent d'y aller !

## LETTRE XLII.

**V**OUS avés vû , Me. de Ventadour , à Paris , Madame. Elle vous a conté les mer- ce 19 fev.  
veilles de notre jeune Roi. Je ne sai rien 1717.  
de si admirable dans un prince , que d'y  
trouver des sentimens d'amitié : il en don-

ne tous les jours de nouvelles marques à Me. de Ventadour : cela produit dans la suite de méchantes humeurs : mais il faut lui tout pardonner en faveur du sentiment. Je suis comblé d'honneurs, Madame, mais, en vérité, accablé du poids que j'ai à supporter. J'irai vous confier toutes mes peines, le plutôt qu'il me sera possible. L'on croit que la constitution va fort mal : vous n'aurez pas de peine à vous le persuader. Je prends la liberté de vous envoyer une lettre que je viens de recevoir de Me. la princesse des Ursins. Il me paroît qu'elle se trouve dans une situation assez douce. Si elle est capable d'envisager son état de sens froid, elle se doit trouver bien heureuse. Que dites-vous, Madame, de ce que la fortune rassemble ! Ce cardinal del Giudicé, cet ennemi implacable de Me. des Ursins, qui a contribué à sa perte, & qui depuis l'a toujours insultée dans son malheur, est parti d'Espagne, disgracié, sans avoir vu le Roi, ni la Reine, ni le prince des Asturies : il doit arriver incessamment à Gènes où il trouvera Me. des Ursins. Mon Dieu ! Madame, qu'il y a de la folie de désirer de remplir de grandes places, qui ne sont considérées & estimées que par ceux qui ne les possèdent point, & qui ne sont rien en effet, que par l'attachement vérita-

ble qu'on a dans le cœur pour le maître qui les a confiées ! mais dès qu'on n'est plus soutenu de la présence de celui à qui l'on doit tout , la séparation du monde & le repos est préférable à tout. Que je suis éloigné de jouir d'un pareil bonheur !

## L E T T R E X L I I I.

**V** OUS entendrés parler , Madame , *à Paris ;*  
d'une requête qui a été présentée au *ce 26 fev.*  
Roi par Mrs. les ducs. Je ne vous en fe- *1717.*  
rai point le détail : suivant mon opinion ,  
elle a été donnée trop précipitamment : car  
il n'est point question présentement des choses  
sur lesquelles ils font des représentations :  
Ce n'est que par rapport au rang intermédiaire.  
Tant que l'édit & la déclaration de 1714 & 1715  
subsisteront , la requête est inutile , & par  
consequent prématurée. Mais dans ces choses-là ,  
le grand nombre l'emporte , & l'on ne sauroit  
se séparer du corps. Les affaires grossissent  
tous les jours. Il sera question demain de la  
dernière décision sur l'affaire de la constitution.  
Peu de gens croient qu'elle finisse heureusement.  
Vous serez bientôt instruit , Madame , du tour  
que cette affaire pren-

dra & vous le pourriés être déjà si Mr le duc de Noailles le vouloit : car vous croyés bien qu'il fait la dernière résolution de M. son oncle. Mr. le regent y fait de son mieux : & l'on ne peut y apporter plus d'autorité & de desir de finir une si importante affaire. Le Roi est le plus aimable enfant que j'aie jamais vu : les charmes de sa personne augmentent encore les vœux qu'on fait pour sa conservation. Il se desaccoutume un peu de Madame de Ventadour, sans que son amitié diminue pour elle. Voilà Madame une peinture que je vous supplie, de ne pas croire exagérée.

Le roi d'Angleterre a passé les Alpes. Le roi des deux Siciles lui a envoyé des officiers & des équipages pour le servir & le défrayer, tant qu'il sera dans ses états : l'on croit qu'il séjournera quelques jours à Turin. M. le chancelier, le premier président, le procureur-général, les deux avocats généraux, le M<sup>r</sup>. d'Huxelles, le marquis d'Effiat, Pelletier de Souzy, & Amelot conseiller d'état : voilà les grands acteurs qui décident de la religion. Plut à Dieu, Madame que nous fussions à trente ou quarante lieues de Paris, dans, un beau château, à n'être occupées que du soin d'élever & d'instruire le précieux reste de nos maîtres !

## L E T T R E X L I V.

**J**E m'acquitte : Madame , d'une promesse que je vous ai faite il y a long-tems, *à Paris , ce 13 fev. 1717.*  
de vous envoyer l'instruction de l'aumône générale de Lyon , & la direction & économie du grand Hôtel-Dieu de la ville de Lyon. Vous verrez , Madame , des établissemens dignes d'admiration : vous y remarquerez la magnificence & la pitié des citoyens de Lyon. Ces deux livres méritent d'être lus. Enfin , Madame , me voilà au moment d'entrer auprès du Roi ! mon cœur , mon affection & ma reconnaissance me font desirer ce que je sens bien qui fera le sujet d'une agitation continuelle , & d'une inquiétude sans fin. Mais j'y suis livré , & je m'y abandonne totalement : ce sera lundi à midi qu'il me sera remis. Que de larmes répandra M<sup>e</sup>. de Ventadour ! mais en même tems , quelle consolation ne doit-elle pas avoir d'avoir élevé le Roi , jusqu'à sept ans accomplis , bien fait , en bonne santé , & les commencemens de toutes les bonnes qualités , qu'on peut desirer ! Qu'elle est heureuse , Madame ! & que ceux qui sont chargés de fournir une carrière de huit ou dix années pour veiller à la sûreté & à l'éducation , sont à plaindre !

## L E T T R E    X L V.

à Paris ,  
13 mai ,  
1717.

**I**L ne faut pas différer un moment , Madame , de vous faire de nouveaux complimens sur le noble & digne mariage de Mlle. votre petite-niece. Les nôtres furent célébrées hier très magnifiquement chez Mr. le cardinal & Mr. le duc de Noailles. Tout s'y passa avec grandeur & magnificence & la présence de S. A. R. mit la dernière perfection à la fête. Voilà , Madame , un narré simple de ce qui vous sera mandé plus en détail.

Je ne puis vous exprimer la dignité , les graces , la gentillesse avec lesquelles le Roi a rendu & reçu la visite du Czar. Mais je dois vous dire en même tems que ce prince prétendu barbare , ne l'est point du tout. Il nous a fait connoître des sentimens de grandeur , de générosité & de politesse auxquels nous ne nous attendions point. Je ne suis jamais content de ce que j'ai l'honneur de vous écrire. Je ne saurois écrire avec autant de confiance & d'abandon , que lorsque vous me faites la grace de me souffrir auprès de vous.

Je n'aurai plus l'honneur de vous parler des affaires de l'église. Je vous envoie une lettre qui vous fera quelque plaisir , par la-



quelle vous connoîtrés que l'opinion des évêques les plus déclarés contre la constitution , & par conséquent les plus éloignés du Pape , n'est pas suivie dans leur diocèse : autre matière , Madame , qu'il faut remettre à une entrevue.

Je crois que le jugement de l'affaire des princes est différé : le Roi jouit d'une parfaite santé , & , sans complaisance , devient tous les jours plus aimable.

## L E T T R E X L V I.

J' A I voulu laisser le plaisir à Made. de Dangeau & à Made. de Caylus , Madame , de vous apprendre le rétablissement de Mr. le Ml. de Tallard , dans les bonnes grâces de Mr. le régent. Quand j'aurai l'honneur de vous voir , je vous en dirai les particularités : le premier endroit par où j'ai été sensible à son rétablissement , c'est de voir la volonté du feu Roi accomplie : d'ailleurs , Madame , vous sçavés que je suis son serviteur & son ami.

à Paris ;  
le 3 août,  
1717.

Les nouvelles de Hongrie du 12 , devant Belgrade , ne parlent point encore de l'approche des Turcs : la tranchée n'étoit pas ouverte : on n'est point encore éclairci de l'entreprise des Espagnols sur l'Italie ou sur les côtes d'Afrique : après ce que vous

avés vu de la foiblesse de cette monarchie , il est assez singulier que nous lui voïions une flotte à la mer, la France n'étant pas en état d'y avoir deux vaisseaux.

Le Roi est toujours dans la plus parfaite santé qu'on puisse souhaiter : quelque récit avantageux qu'on vous en puisse faire , croiés qu'on n'exagère rien.

Je ne sai rien de particulier sur ce qui regarde la reine d'Angleterre , & le Roi son fils : il est toujours en Italie , & je ne prévois pas qu'il en sorte sitôt ; par la situation où se trouvent les affaires d'Angleterre Il faut vivre en repos jusqu'à la fin de ses jours : ce qu'elle a éprouvé du monde dans les dernières années , doit lui donner une grande joie d'en être séparée.

## LET TRE XLVII.

à Paris ,  
le 7 avril  
1717

**J**'OSE vous assurer , Madame , que je ne suis à mon aise , & en pleine liberté , que lorsque vous me faites l'honneur de me souffrir auprès de vous : vous êtes instruite de tout : mais qu'il y auroit de mots à ajouter à tout ce que vous pouvés savoir ! & qu'on est éloigné de vous faire des peintures vives & naturelles ! Je m'échapperai au premier jour pour aller à St. Cyr : il n'y a que ce lieu-là où je puisse ouvrir mon

cœur sans aucun ménagement. Le Roi est  
 l'enfant le plus charmant, le plus aimable,  
 & dont les dispositions naturelles sont telles  
 qu'on le peut souhaiter : il a déjà des con-  
 noissances au-delà de son âge : porté au bien &  
 la douceur : de la droiture dans ses premiers  
 mouvemens : juste, & ne connoissant jamais  
 le mal sans vouloir qu'il soit réprimé : toute  
 la gaieté & l'enjouement de l'enfance, & l'on  
 ne ramène facilement à des choses sérieuses,  
 & à faire des réflexions : une docilité natu-  
 relle : jamais de répugnance à faire les  
 choses qu'on lui inspire : quand on lui fait  
 connoître une faute dans laquelle il est tom-  
 bé, il en convient, & la première parole  
 qu'il répond, c'est, *je ne le ferai plus*. Mr.  
 de Fréjus est très content de ses études : il  
 mêle la douceur, & un peu de sévérité  
 pour lui donner des momens d'attention,  
 mais sans le gêner : & cela est si vrai, que  
 le Roi ne lui a pas encore témoigné d'impa-  
 tience de sortir de l'étude, quand il y est :  
 ne craignez point, Madame, qu'on le  
 charge de trop de choses : tout se fait avec  
 douceur : on ne lui impose de petits assujet-  
 tissemens, que pour lui donner plus d'en-  
 vie de se divertir : il lit fort couramment,  
 écrit assez bien, a bon air à la danse, & a  
 sans toute sa personne une grace & une  
 majesté, qui préviennent tout le monde

en sa faveur. Ne croïez point, Madame qu'il y ait de la prévention dans ce que j'ai l'honneur de vous mander : c'est un portrait sincere de tout ce que je remarque dans ce cher & précieux enfant. Je ne le quitte ni jour ni nuit : & en le voïant, renouvelle sans cesse une douleur, que je sens plus vivement que jamais : je retrouve dans ce cher enfant des ressemblances qui me font espérer qu'il imitera un jour celui que nous pleurons, & que nous aurons tous les jours plus de sujet de regretter. Je m'adresse à Mlle. d'Aumale de vous lire ma lettre pour vous en épargner la peine : je suis sûr qu'en quelque état que vous puissiez être vous sentirez un mouvement de joie, en entendant un récit fidèle de ce que j'ai remarqué dans un Roi qui vous est si cher.

M. du Maine sort de ma chambre : je ne vous ferai point le récit de notre conversation, son état est à plaindre de bien des façons différentes : il me semble que le départ de Mr. son fils est encore bien incertain par plusieurs incidens trop longs à vous mander : après mûres réflexions, je ne suis sûr s'il fait bien de l'envoïer en Hongrie : vos bontés pour moi, Madame, me font prendre la liberté de vous mander que j'y envoie le marquis d'Alincourt : ce n'est point sans peine intérieure, mais il faut aimer

ses enfans pour eux-mêmes : d'ailleurs la vie des jeunes gens à Paris est si déreglée, qu'il faut un peu les dépéïser.

La reine d'Angleterre reçoit tous les soulagemens qu'elle peut raisonablement espérer dans la douloureuse & triste situation de son état.

## LETTRE XLVIII.

**L**A lettre de Me. des Ursins vous amu- *à Paris,*  
sera un moment : je vous supplie de *le 20 avril*  
me la renvoïer : son cœur, son esprit, & *1718.*  
sa manière de penser ne changent point :  
quand on voudra bien juger d'elle sans  
prévention, on conviendra que c'est une  
personne aimable, qui s'est attirée de la  
distinction dans tout le cours de sa vie : mais  
le monde est bien éloigné de vouloir rendre  
justice : l'on s'attache aux plus petits défauts  
pour décider de la réputation, en oubliant  
toutes les qualités les plus estimables. En-  
fin, Madame, le courrier de Vienne est  
arrivé, qui a apporté la nouvelle que l'Em-  
pereur acceptoit les conditions du traité que  
la France & l'Angleterre lui ont proposées :  
il est question présentement de le mettre à  
exécution : c'est ce qui se reglera pendant  
le cours de l'été.

Le Roi se porte dans la perfection, il de-

vient aimable & raisonnable tous les jours : il y a lieu d'espérer que vos affaires de St. Cyr seront conduites toujours à votre satisfaction : je ne saurois croire que des vôtres particulières, il n'en soit pas de même.

*P. S.* Le bruit, qui a couru que le chevalier de St. Georges étoit parti d'Urbain, ne se trouve pas véritable : ce qu'il y a de certain, c'est qu'on songe à le marier, & que c'est le parti le plus sage pour lui, & le plus utile pour la France.

## L E T T R E X L I X.

à Paris,  
11 mai.  
1718.

**J**E suis assuré, Madame, que vous êtes bien affligée de la mort de la reine d'Angleterre, sans que vous envisagiez la fin de sa vie comme un malheur pour elle. On ne sauroit douter de son bonheur : & dans quel état de souffrance, cette infortunée princesse n'a-t'elle pas été depuis trente ans qu'elle est de retour en France ? enfin la mort finit tout & la sépare de nous : il faut donc par raison même, sans le secours de la foi, n'avoir d'objet que pour un bien qui ne finit jamais. Les foibles secours qui dépendent de moi seront offerts, & employés pour le soulagement d'un nombre infini d'Anglois, qui ne vivoient que des charités de la Reine. Le détail de cela vous

fera compassion , quand vous le saurez : c'est un article que je remets à notre première entrevue. Vous apprendrés avec quelle surprise que Me. des Ursins est rentrée en grace auprès du roi d'Espagne : S. M. C. l'a fait assurer de son amitié , & de sa protection par le comte St.....

## L E T T R E L.

**J**E vous envoie une piece curieuse , j'ose <sup>à Paris ,</sup> dire , pour vous & pour moi , dont j'ai <sup>le 28 mai</sup> souligné quelques endroits : il faut avouer <sup>1718.</sup> que la personne qui m'écrit est incomparable : elle a dans le cœur & dans l'esprit les mêmes mouvemens qu'à vingt-cinq ans : & je ne sai si l'envie de faire figure & de dominer n'est point encore plus forte en elle qu'elle n'a été , malgré le souvenir des catastrophes qui lui sont arrivées : je ne répondrais pas que l'idée d'aller chercher la niece du Czar ne passât dans sa tête bien réellement : je vous avoue , Madame que je fus transporté de joie en apprenant la vivacité & la gentillesse de votre imagination , de savoir peindre le caractère des personnes en deux mots , & de rappeler en même tems tous les incidens qui sont arrivés dans leur vie. Comment ne voulez-vous point qu'on regrette toujours l'honneur &



le plaisir de vous entretenir ? malgré les faiblesses qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître dans Me. des Ursins , elle mérite de l'estime & de la considération : mais gardons-nous bien , Madame , de préférer jamais de telles paroles : l'on ne peut se les permettre qu'auprès de votre loge : & ce n'est qu'avec vous , Madame , que le cœur peut s'épancher sans réserve. La santé du Roi nous soutient dans toutes nos peines : il croît , il se fortifie , & nous donne toute sorte d'espérances pour l'avenir : Dieu le conserve & lui puisse inspirer des sentimens dignes de sa naissance , & capable de rendre heureux le peuple dont il sera chargé !

Les affaires de l'Eglise sont en mouvement : je ne sais quand , ni comment elles finiront : les Bulles sont accordées : vous le sçavez , Madame : on a eu aujourd'hui la confirmation , qu'elles ont été préconisées dans le dernier consistoire : ainsi voilà un petit incident fini : mais l'affaire de la constitution ne l'est pas : le régent a écrit au cardinal de Rohan pour le presser de revenir. Enfin , je suis venu à bout de faire prier une année de la pension de Me. de Caylus ; vous sçavez , Madame , que toutes les affaires de ces pauvres Anglois ont été remises au duc de Noailles , qui

s'en débarrassera bientôt, s'il peut : il aura raison. il me paroît que les affaires d'Espagne s'embrouillent par rapport au projet du traité proposé par l'Angleterre.

Le Roi est toujours le plus aimable enfant du monde. Je n'aime que lui dans ce pëis : & il me semble que tout le monde pense assez comme moi. Il m'est bien doux de former un maître à ma patrie : mais je suis trop vieux pour espérer de voir jamais les merveilles de son regne : & les malheurs de sa minorité me feront quitter la vie sans regret.





# LETTRES DES MINISTRES ET DES MAGISTRATS,

---

A M<sup>E</sup>. DE MAINTENON.

---

## LETTRE I.

DE M. VOYSIN.

*Versail.*  
*3 juin,*  
*1709.*

---

**L'**EXPEDIENT si avantageux que l'on vou-  
loit proposer , Madame , pour abolir  
tous les billets de monnoïe , & pour don-  
ner vingt millions au Roi , étoit de con-  
vertir les billets de monnoïe en billets d'une  
banque roïale , & en faire une plus grande  
quantité. C'est à peu près ce qui avoit été  
projeté , il y a quatre mois. Alors ce pro-  
jet fut combattu par de bonnes raisons : on  
prévit que cela ne réussiroit point , & que  
les nouveaux billets mettroient le public  
dans un plus grand embarras , en sorte que  
l'argent seroit encore plus resserré. Ainsi la

proposition ne m'a pas paru mériter d'être portée à M. Desmaretz , qui n'a pour objet présentement que d'abolir les billets de monnoie par la fabrication de nouvelles espèces.

## L E T T R E II.

DE M. DE PONTCHARTRAIN.

**J**E reçois , Madame , dans ce moment 10 nov.  
la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire , avec celle de Me. de la Roche-Jacquelin. J'en avois déjà reçu une d'elle sur le même sujet. Je lui ai répondu , que la Saintonge étant du département de M. de Torcy , c'étoit à lui qu'il falloit s'adresser. Je suis très fâché par les bontés , dont je fais que vous l'honorés , de n'être à portée de lui rendre service : mais je n'aime pas à empiéter sur le département d'autrui. M. de Torcy à le même empressement pour ce qui peut vous plaire : & je ne doute pas , Madame , que vous ne réussissiez auprès de lui , si vous le voulés. Cependant, je ne puis vous dissimuler , que je voudrois que vous ne le voulussiez pas. C'est une lettre de cachet , que Me. de Roche-Jacquelin demande. Cette lettre me paroît d'une nature fort extraordinaire & fort difficile à

obtenir : le Roi n'entre pas volontiers dans les affaires particulières : & vous savés combien votre répugnance est fondée. Je crois donc que tout ce qu'on pourroit faire de plus favorable pour elle , encore seroit-ce beaucoup , ce seroit de charger l'Evêque & l'Intendant d'examiner , & de vérifier les faits que Me. de la Roche-Jacquelin allégué de la mauvaise conduite du prétendu mari, de leur marquer aussi d'entendre la famille des deux côtés sur ce mariage , de tâcher de les concilier , & de donner sur tout cela leur avis au Roi. Voilà , Madame , tout ce que mes foibles lumières peuvent me suggerer.

## L E T T R E III.

DE M. VOYSIN.

*jeudi ,  
1710.*

**V**OUS me fîtes l'honneur , Madame , de m'envoier hier un homme , qui commença par me donner les plus grandes idées , & les plus belles espérances. Il sait que l'argent est ce qui nous manque , & il ne me promettoit pas moins que de fournir autant d'or , que la riviere de Seine peut fournir d'eau. L'expression me parut magnifique : & je me serois contenté à moins. Il a voulu me prouver la possibilité par plu-

seurs histoires : & j'aïdois son récit d'une grande envie qu'elles fussent véritables. Cet agreable songe n'a duré qu'un quart d'heure. J'ai dit que M. Desmaretz , qui n'a pas encore trouvé ce secret , & qui en est assez curieux , seroit fort aise qu'on le lui indiquât. L'homme m'a confessé qu'il l'en avoit entretenu , & que M. Desmaretz l'avoit renvoïé au sieur de Launay , bon connoisseur en or. Ce dernier n'a pû être persuadé par tout ce qu'on lui a dit , & ne connoît d'or que celui qu'on tire des entrailles de la terre. Après un tel préjugé , je crois que vous ne me conseillerez pas , Madame , de m'engager à chercher cette pierre philosophale. Sans l'avoir trouvée , on n'a pas laissé d'envoier hier trois cens mille livres à l'armée de Flandres : & je fais cas de cette réalité..

## L E T T R E . I V .

DE M. D'ARGENSON.

**L**A cérémonie de la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire , Madame , ne met dans la dernière confusion , & m'impose l'obligation d'obéir à vos premiers ordres , dont j'avois cru que mon respect ne me permettoit pas de suivre la loi..

L 5

1 déc.  
1711.

J'espère que la jeune Me. de D. se laissera enfin gagner aux bons exemples de sa sœur, & que vous serez dans la suite également contente de l'une & de l'autre : j'ose vous assurer que les affaires où vous voulés bien me donner occasion de concourir à votre charité, me seront toujours très cheres & & très précieuses : je souhaiterois même qu'elles pussent être plus fréquentes : & quoique les malheurs publics exigent de moi un redoublement de soins & d'attentions, il me restera toujours assez de tems l'exécution de vos ordres.

Vos intentions ont été suivies dans les vues charitables que l'état malheureux des Carmélites du fauxbourg St. Germain vous a inspiré. Leur lotterie s'ouvrira demain, & j'emploierai tous mes soins pour en augmenter le succès. J'espère que les Benedictines de Bissy auront bientôt leur tour. Leur supérieure paroît mériter toute l'estime & toute la protection dont vous honorés cette maison, ouvrage de votre piété & de ces bontés généreuses que vous ne vous lassés point de répandre sur la noblesse, dont sans vous, l'éducation ne seroit pas meilleure, que la fortune.



## L E T T R E V.

DE M. VOYSIN.

**I**L vint hier au soir un courrier de l'armée de Flandres. Les ennemis font un retranchement depuis l'Escault , où ils sont , jusqu'à Marchienne sur la Scarpe , pour assurer le passage de leurs convois : cela marque le dessein , qu'ils ont de demeurer dans le champ qu'ils occupent : on prétend qu'ils font aussi venir de l'artillerie. M. le maréchal de Villars a sa communication assurée avec Bouchain. On ne peut encore décider si les ennemis seront en état d'en former le siège.

1711.

## L E T T R E VI.

DE M. VOYSIN.

**M**. le duc de Mazarin m'a adressé cette lettre pour vous , Madame. Je crois que vous ne la lirez pas , sans rire de l'épreuve qu'il veut faire faire , pendant trois mois dans un couvent , à la demoiselle qu'il veut épouser , pour savoir si elle a vocation pour le mariage. Ce que l'on peut conclurre de cette lettre , c'est que le mariage n'est pas encore fait , comme on l'avoit dit , & que

24 août,  
1711.

M. de Mazarin est bien ce qu'on prétend qu'il est. Il se plaint sans cesse d'injustices qui ne sont connues que de lui.

## L E T T R E V I I.

DE M. V O Y S I N.

1715.

**V**OUS ne devés avoir nulle inquiétude, Madame, s'il s'étoit passé quelque chose, le courrier en seroit arrivé dès hier au soir, ou cette nuit au plus tard : & je crois que M. de Villars n'aura pas trouvé le moïen d'exécuter ce qu'il avoit projeté : c'est peut être parce que les ennemis auront changé la disposition du petit camp qu'il vouloit faire attaquer. Si vous n'aviés pas été en lieu inaccessible, j'aurois eu l'honneur de vous rendre compte d'une visite que j'ai reçue hier de M. le C. de Noailles. J'estime toujours que rien n'est meilleur que de finir cette affaire le plutôt que l'on pourra : & M. l'Archevêque de Bordeaux croit que cela se peut. M. le M<sup>l</sup>. de Boufflers est bien à plaindre, Madame, dans la perte qu'il vient de faire de M. son fils aîné, qui avoit un régiment & la survivance du gouvernement de Flandres ! Ces graces avoient été accordées à la personne de M. de Boufflers : il a encore un fils ; le Roi ne se-

roit-il pas une action , digne de sa bonté , de prévenir les désirs & les demandes de ce pere malheureux ? Peu de sujets ont mieux mérité de lui : ce seroit peut-être un soulagement dans sa douleur.

## L E T T R E V I I I.

DE M E. V O Y S I N.

**I**L vient d'arriver un courrier de M. le M<sup>l</sup>. de Villars , Madame. Vous avés assez *mercredi,*  
*septembre*  
*1711.* entendu parler de notre communication avec Bouchain , que l'on croïoit pouvoir maintenir long-tems. Les ennemis l'ont emporté sans résistance , & il n'est plus question de communication : on ne peut comprendre ce qui se fait en ce pëis-là. Je crois que cette nouvelle touchera fort le Roi. J'avoue que j'en suis également surpris & affligé : & les ennemis font comme si le Roi n'avoit point d'armée.

## L E T T R E I X.

DE M. V O Y S I N.

**J**Ai reçu la réponse des deux Evêques de Luçon , & de la Rochelle , Madame , *17-sept.*  
*1711.* ils me prient d'assurer le Roi & M. le Dauphin de leur soumission & de leur re-

connoissance : ils exécuteront de point en point tout ce qui a été réglé , & ils attendent le mémoire qui doit leur être envoyé pour réformer leur mandement. On peut espérer que cette affaire finira bientôt.

## LETTRE. X.

DE M. D'ARGENSON.

2<sup>e</sup> déc.  
1712.

**M**ADAME, la police immédiate des prisons ordinaires appartient à Mrs. du Parlement : & je n'y puis rien. Il est vrai que les géoliers s'y font péier le plus cher qu'ils peuvent toutes les commodités qu'ils fournissent à leurs prisonniers , & que ceux qui ne sont pas en état de les acheter sont fort misérables. Je crois même qu'il seroit digne de la justice & de la charité du Roi de remettre à ces géoliers une redevance annuelle de deux mille tant de livres , qui ne se péie que depuis quelques années , & dont ils se font un prétexte pour traiter leurs prisonniers avec plus de sécheresse & d'austérité.

A l'égard de ceux qui sont à la Bastille , à Vincennes , à Charenton , à St. Lazare , par ordre de S. M. , je puis & je dois vous assurer , qu'ils n'ont rien à souhaiter pour la nourriture & le vêtement. J'ajoute-

rai que les commandans de Vincennes & de la Bastille ont pour les leurs des attentions charitables qui vont fort au-delà de ce qu'on pourroit leur proposer ou leur prescrire. Je fais même , par les fréquentes visites que j'y fais , qu'à la moindre maladie , on leur donne tous les secours spirituels & corporels qui conviennent à leur état : mais la privation de la liberté les rend insensibles à tout autre bien , & semble autoriser les plaintes injustes & les reproches injurieux dont ils remplissent ordinairement leurs placets & leurs mémoires , dès qu'ils se trouvent à portée d'en donner. Si celui , dont vous avés bien voulu me faire le renvoi , contenoit des faits plus précis , j'aurois pû m'en servir aussi plus utilement : mais qui peuvent être ces prêtres & ces religieux , privés de l'usage des sacremens , dont l'auteur de cet écrit se plaint si amèrement , puisque dans les prisons ordinaires & dans les deux châteaux destinés aux prisonniers d'état , il y a des confesseurs très exacts & très éclairés qui permettent la participation aux sacremens à tous ceux qu'ils en jugent dignes ?

Il sera facile de donner plus d'étendue à la bonne œuvre de Mlle. de Bois-prunier , si le succès répond aux espérances que j'en ai , depuis que je travaille sous

vos ordres. Deux ou trois dames du caractère de Me. de Villefort n'y contribueroient pas peu. Mais les talens & les vertus sont rares à Paris, & encore plus en province. Cependant les communautés libres ne peuvent acquérir de réputation & de stabilité que par le mérite de celles qui y sont admises. Je suis pour toute ma vie avec le plus profond, &c.

## L E T T R E   X I.

D E M. D E S M A R E T Z.

*Paris,*  
*25 avril,*  
*1713.*

**J**E n'ai pû demeurer dans le silence, Madame, après avoir appris la nouvelle du traité de paix, signé à Utrecht. J'ai pris la liberté de féliciter le Roi sur la conclusion de ce grand ouvrage si désiré & si nécessaire pour ses peuples. J'ai été tant de fois témoin de vos sentimens & de vos souhaits, que je ne puis douter de la joie que vous en ressentés. Permettez-moi, Madame, de vous en faire mon très humble compliment. Je suis obligé de dire qu'il étoit tems de finir la guerre, qu'il n'est pas possible de réparer promptement les maux qu'elle a causés, & que les finances sont dans un état déplorable, & que ce ne sera qu'avec le secours du tems, avec une

volonté constante & bien suivie , & avec une application continuelle à contribuer au soulagement des peuples , qu'on parviendra à une situation plus heureuse. Quelque besoin que le Roi ait d'argent , ce n'est pas en levant beaucoup sur ses sujets , qu'il en tirera beaucoup. C'est une vérité dont je suis plus convaincu que jamais : & S. M. ne péiera jamais ses dettes , si elle ne laisse respirer tous les ordres de l'état. Il s'agit à présent de faire jouir une nation , si soumise & si fidèle , de la gloire , de la consolation , & de l'abondance de la paix. Soiez tranquille , Madame , sur mes sentimens à cet égard : les plans que j'ai à proposer au Roi ne feront murmurer personne : & je me trouve fort heureux de trouver , dans la modération que je me suis prescrite , la gloire du Roi , mes sentimens de François , mes devoirs de ministre , & le plaisir d'entrer dans vos sentimens , & de vous prouver par - là le respect extrême , &c.

## L E T T R E X I I.

DE M. DE TORCY.

**J**E viens d'envoïer , Madame , à St. Ger- 12 janv.  
main un fort honnête homme , appelé 1714.



le chevalier de Laie, qui va recevoir les ordres de la reine d'Angleterre pour le péier, dans le moment qu'elle le voudra 154000 liv. valant 8000. livres sterlings pour le premier péiement de son douaire.

Comme il est assuré que les autres péimens suivront régulièrement, il doit offrir à la Reine de lui donner à présent 300000 livres. Il péiera, si elle le veut six mois du douaire qui font 481250 livres. Enfin, si la Reine le souhaite, il fournira dès à présent toute la somme due pour neuf mois du douaire, expirées le 25 de décembre dernier.

Je voudrois bien, Madame, avoir l'honneur de vous mander d'aussi bonnes nouvelles de la négociation de la paix que de celle du douaire: mais il ne paroît encore aucun courrier, & les deux dernières lettres, venuës par l'ordinaire, n'ont rien appris.

## LETTRE XIII.

DE M. DE BONREPAUS.

Fontainebleau,  
8 octob.  
1714.

**M**ADAME, l'abdication de M. de Pontchartrain me met en état de vous demander une nouvelle marque de vos bontés. J'ai crû, tandis qu'il a été en place, qu'il étoit de mon respect pour

Roi de ne pas demander celle , où un ministre qui lui étoit agréable ne m'auroit pas vû avec plaisir. Je parle , Madame , de la place de conseiller d'état. M. Voisin son successeur pense différemment : il croit non-seulement qu'il est de la gloire du Roi de récompenser les anciens serviteurs : mais comme il est sans animosité contre moi , il me met au nombre de ceux qui ont mérité quelque chose. Il trouve d'ailleurs qu'il ne me manque rien pour occuper cette place , que j'ai la naissance , les services de toute espece , & la connoissance générale des affaires qu'il faut avoir pour la remplir dignement. Si dans les bonnes dispositions où il m'a dit qu'il étoit lui-même à cet égard , il savoit par un mot de votre bouche ou de votre main , que vous ne croiés pas indigne de votre protection un homme qui est absolument votre ouvrage , je serois plus hardi à demander au Roi une grace où les ministres ne me seroient pas contraires , & où vous me seriez favorable. Son estime pour moi se renouvelleroit en cette occasion : & je me verrois par cet effet de sa bonté en état de finir mes jours avec la distinction qui convient à mes longs services. Mes affaires périclissent toujours en languissant : manque d'activité , ou de bonne volonté de la part de ceux que le Roi en

charge , ses bonnes dispositions à mon égard me sont devenuës plus d'une fois inutiles. J'oublierai tous mes malheurs , & cette affaire peut réussir : je préfère l'honneur à tout : & celui-ci , me venant de votre main , aura un nouveau prix à mes yeux.

## L E T T R E X I V.

DE M. DE BAVILE.

Montpel-  
lier ,  
31 octobr.  
1714.

**V** O U S avés eu , Madame , la bonté de me permettre de recourir à vous dans les affaires les plus importantes qui pouvoient me regarder. Dans cette confiance , je vous prie de m'accorder votre protection. Je demande au Roi de donner à mon fils une place de conseiller d'état en remettant celle que je remplis. J'ai considéré qu'étant hors d'état de servir S. M. dans ses conseils , à cause de ma surdité j'étois devenu un serviteur inutile : & n'aïant qu'un fils , j'avoue que l'objet de mes vœux seroit de lui voir cet établissement. Quant à l'emploi ( d'intendant ) que j'occupe depuis trente ans , j'ai cru devoir représenter à S. M. qu'étant souvent incommodé de la goutte , je craignois de ne le pouvoir remplir à l'avenir avec la même activité ; mais en même tems j'ai eu l'hon-

eur de lui écrire que si elle me trouve encore en état de la servir, je n'aurai jamais d'autre desir que d'exécuter ses volontés & de mériter toutes les graces qu'elle m'a faites depuis que je suis au monde. En effet, n'ayant rien qui ne vienne de sa libéralité, en serois bien indigne, si tous mes jours n'étoient pas consacrés à la servir autant qu'elle m'en jugera capable, & que mes forces le pourront permettre. Souffrez, Madame, que je vous demande en cette occasion des marques de vos anciennes bontés pour un vieillard sourd, goutteux, connoissant, & revenu de toute ambition, mais non des sentimens paternels.

## L E T T R E X V.

D E M. V O Y S I N.

U I V A N T ce que j'apprends de la *jeudi,*  
santé du Roi, il ne paroît plus ce ma- *1714.*  
l, que hier il ait été indisposé. La ré-  
ponse de deux pages de sa main, qu'il fit  
soir à M. l'archev. de Narbonne, fera  
merveilleux effet à Paris pour rassurer  
contre les faux bruits, s'il s'en répandoit.  
vient d'arriver un courrier de M. le Ml.  
Villars, qui apporte le projet attendu.  
compte que le Roi en sera content. Com-  
me il ne m'envoie pas de copie, je n'en

puis rien dire de plus. Nous approchons , ce me semble , de la fin de cette tragédie & le denouement sera heureux. Je souhaite que les évêques de l'assemblée donnent le bon exemple qu'ils doivent aux puissances de la terre , & que la paix entre eux précède celle que le Roi fait avec l'empire !

## L E T T R E X V I.

DE M. DESMARETZ.

25 fev.  
1715.

**V**OUS avés , Madame , pris tant de part aux intérêts de M. de Bonrepaux , que je crois qu'il doit apprendre par vous la grace que le Roi lui a accordée sur une affaire qu'il a recherchée , & dont le recouvrement avoit été abandonné. Il a demandé cent mille livres : & S. M. veut bien qu'il soit pèié de cette somme sur le produit de l'affaire & à concurrence de ce qui en pourra revenir au trésor roïal. Il n'y a personne qui ne soit touché de recevoir des graces du Roi & du plaisir de les publier : mais je crois que pour éviter bien des importunités que ces graces réveillent il est bon qu'il ne paroisse pas au public que dans une situation , telle qu'est celle des affaires présentes , S. M. fait d'aussi gros présens dont on ne fait pas les motifs.

Car tout le monde n'est pas instruit des services de M. de Bonrepaux , & tout le monde est instruit de l'état de nos finances : l'envie & la jalousie ne mourront de long-tems.

Si j'étois assez heureux , Madame , pour pouvoir vous parler une fois en quinze jours des heures , qui vous fussent commodés , quelques conversations ne seroient pas inutiles dans les conjonctures présentes. Vous m'avez l'état : vous en connoissés les forces : vous sçavés ce qu'il y a à craindre. Permettez-moi donc d'emprunter vos lumières.

## LETTRE XVII.

DE M. VOYSIN.

AI reçu ce matin une lettre de M. le cardinal de Noailles. Il demande trois semaines ou un mois pour faire son instruction pastorale : & il nomme quelques docteurs , à qui il veut bien la communiquer. Elle sera voir aussi à M. le cardinal d'Étampes , & à M. le cardinal de Polignac. Le délai paroitra long au Roi : & la communication de cette instruction demandera encore du tems : mais je crois , puisque nous sommes parvenus à avoir un terme fixe , qu'il convient d'attendre , & de ne rien

8 avril ,  
1715.

faire jusqu'à ce que l'on voie l'exécution de la promesse , & quelle sera cette instruction pastorale.

Me. Voysin a bien passé la dernière nuit si elle continuoit à être mieux , l'espérance renaitroit.

## LETTRE XVIII.

DE M. VOYSIN.

8 juin ,  
1715.

**L**E courrier qui est venu pour M. le C de Byssy , Madame , a apporté des lettres de M. Amelot : elles ne contiennent rien de décisif : & le Pape a pris du temps pour se déterminer , marquant toujours une extrême répugnance pour tout ce qui lui est proposé en dernier lieu. Il nous viendra apparemment dans peu de jours un autre courrier. L'affaire de M. de Meaux est heureusement finie : il a été bien servi , & votre nom n'a pas été inutile.

## LETTRE XLV.

DE M. VOYSIN.

mardi ,  
août ,  
1715.

**V**OILA , Madame , une réponse de M. le cardinal de Noailles : elle est telle que nous l'avions prévue. Si le Roi n'y pense



penſe plus , je crois aſſez inutile de lui faire voir cette réponſe , parce qu'elle rappellera l'idée d'un entêtement dont S. M. peut être encore bleſſée , quoiqu'il ſoit accompagné de tous les ſentimens de reconnoiſſance , d'attachement , & de reſpect. Vous en ferés uſage , ſuivant votre prudence. Je ne crois pas à mon égard avoir autre choſe à faire. La fermeté du Roi eſt miſe à une longue épreuve : la votre n'y eſt pas moins : c'eſt votre courage qui vous ſoutient.

## L E T T R E X X.

DE M. VOYSIN.

J' A i vû , ce matin , M. le C. de Ro- *Vendredi*  
han : & cet après midi , j'ai vu les deux *1715.*  
cardinaux , qui ſe ſont trouvés enſemble  
chez moi. Le projet d'acceptation a été bien  
diſcuté & examiné. J'ai fait un mémoire  
des changemens , que je crois raiſonnables , & même néceſſaires : & des deux  
côtés , on en paroît aſſez également content. M. le cardinal de Polignac va agir  
pour les faire agréer à M. le C. de Noailles. Il eſpère y réuſſir. M. le C. de Rohan  
doit auſſi en conférer avec M. l'évêque de Meaux , & avec les autres prélats de la  
commission. Il croit qu'ils pourront en être

contents. Ce n'est pas encore le dernier pas : mais on est en chemin de se rapprocher ? & j'en espère assez bien. Les réponses qui viendront seront précises : & la négociation sera fort abrégée. J'en souhaite fort ardemment le succès pour le bien de la religion & pour le repos du Roi & le vôtre.

## L E T T R E X X I.

DE M. DESMARETZ.

*jeudi ,  
22 août ,  
1715.*

**P** U I S Q U E je ne peux avoir l'honneur de vous voir & de vous parler , Madame , pardonnez au zèle d'un serviteur fidèle , inquiet de l'état de son maître , la confiance avec laquelle je vous explique les réflexions que j'entends faire sur la santé du Roi. On est persuadé qu'il n'est pas sans fièvre : les médecins qui n'osent prononcer ce mot le laissent entendre. On sait qu'ils ont proposé un régime & des remèdes , & que dans la consultation , ils ont été d'un avis unanime. Sur cela , on dit qu'il faudroit écrire ce qui a été proposé par les médecins , le lire au Roi , s'attacher à suivre le régime proposé , & ne le changer que pour de bonnes raisons. On ajoute toutes les parties nécessaires à la vie son

entieres : mais il y a un déperissement , qui depuis près de six semaines augmente : c'est le mal auquel il faut remédier , & l'on peut encore espérer. Tout le monde a confiance en vous , Madame , & vous avés confiance en Dieu.

## L E T T R E X X I I.

DE M. VOYSIN.

**V** O U S serés sans doute étonnée , Madame , de voir que cette lettre que j'ai l'honneur de vous écrire soit pour vous envoyer quelques feuilles imprimées du journal des savans : mais j'ai cru que vous aurés quelque satisfaction de lire la traduction & l'explication d'un mausolée que l'Empereur a érigé à Vienne à l'honneur du feu Roi. Rien ne marque mieux à quel point sa mémoire est en vénération chez les nations étrangères , & combien ses rares vertus & ses éminentes qualités sont respectées par les puissances mêmes qui étoient le plus jalouses de sa gloire , pendant qu'il vivoit. La seule chose qui me peine dans ce témoignage glorieux est de voir & sentir que la nation Allemande ait en cela quelque avantage sur la nôtre : je crois que vous en jugerés comme moi.

Paris  
23. fev.

Le Roi a été un peu incommodé ce matin d'une colique qui lui a causé une espèce de foiblesse ou évanouissement : mais le mal n'a eu aucune suite : & une heure après il n'y paroissoit plus. J'avois dessein , Madame , de vous demander la permission d'aller à St. Cyr , la première semaine du carême : j'apprends qu'il y a encore bien véritablement la petite vérole : & la nécessité où je suis d'aller souvent aux Thuilleries m'arrête. J'attendrai que le mauvais air soit passé ou diminué.





# LETTRES

DE DIVERS SEIGNEURS

---

A ME. DE MAINTENON.

---

## LETTRE I.

DE M. LE MARECHAL DE VILLARS.

J' A U R A I l'honneur de vous dire ,  
Madame , que l'armée du Roi est  
campée à Stutgard. Le péis de Virtemberg  
a traité à deux millions deux cens mille li-  
vres pour les contributions : & tous les  
péis qui sont entre celui de Virtemberg &  
le Rhin traitent sur ce pié-là. J'ai envoié  
un détachement pour soumettre tout ce  
qui est en deça & au-delà du haut Danu-  
be : un autre marche en Franconie : & je  
marche avec le gros de l'armée , pour faire  
les honneurs de l'Empire à celle de l'Em-  
pereur qui s'approche de Nortinguen. Il  
y a aujourd'hui dix-sept jours que je suis  
parti de Strasbourg.

## L E T T R E I I.

DE M. LE MARECHAL DE VILLARS.

au camp  
de Selix,  
4 mai  
1706.

**M** A D A M E , je ne perdrai jamais une occasion favorable de vous écrire : & aujourd'hui c'est pour vous dire que nous venons de chasser les ennemis du troisième camp que l'on croïoit imprenable : les trois noms vous en sont connus : celui d'Haguenau , celui de Drusenheim , & le fameux retranchement de Luttenbourg. Voilà , Madame , les frontieres du Roi un peu étendues. Trop heureux , si mon zèle , mon ardeur , & mon application au bien de service peuvent m'obtenir la continuation de vos bontés. Nous avons beau faire de bonnes & grandes choses : il faut que les Dames les fassent valoir auprès du maître.

## L E T T R E I I I.

DE M. LE MARECHAL DE VILLARS.

au camp  
de Brucsal  
juill.  
07.

**M** A D A M E , j'ai pris la liberté , en partant , de vous supplier d'être favorable à une sœur que j'ai religieuse à Vienne , depuis plus de trente ans : elle est ,

à une année près , de mon âge : j'espère que M. le cardinal de Noailles & le Pere de la Chaise auront informé S. M. des témoignages qui leur avoient été rendus de sa conduite par M. l'Archevêque de Vienne. J'oserai ajouter , Madame , qu'elle a été élevée auprès d'une de mes tantes dans une abbéie , qui est depuis près de deux siècles dans notre famille. Cette abbéie est composée uniquement de filles de condition , & peut servir d'exemple à toutes les maisons religieuses , dont aucune ne peut avoir une plus haute réputation de piété & de vertu. Je regarderai comme un très sensible bonheur pour moi de voir cette sœur , que j'aime fort , abbesse de Chelles. \*

Le Roi récompense le gain des batailles : ne pourroit-il pas récompenser le succès des prières ? Personne n'a plus d'envie de vaincre que moi , & personne ne prie avec plus de zèle que ma sœur pour le bonheur des armes de S. M.

## LETTRE IV.

DE M. LE DUC MAZARIN.

**M**ADAME , je m'attends à recevoir *à la meilleure* du secours de votre grandissime cré- *lerayé,*  
21 juin.

\* Me. de Villars obtint cette abbéie , & la céda ensuite à Mlle. d'Orléans.



dit , vu la grandissime foiblesse du mien , l'ordre de Dieu voulant , comme vous le savés mieux que moi , que le fort supplée au foible. Mon fils , enflé de la tracasserie qu'il avoit eu dessein de faire , s'oppose à la paix que le Roi veut rétablir dans ma famille , puisqu'il me fait une guerre sans quartier , me traitant avec tant de mépris qu'il ne daigne pas répondre à mes lettres , qu'il reçoit de beaux présens de moi sans m'en remercier , qu'il croit que tout lui est dû , parce qu'il s'imagine , & très fausement , que je lui dois de grosses sommes qu'il prétend toujours compenser , bien que je n'aie pas touché une pistole de ce qu'il me redemande. Mais l'on ne peut , Madame , porter la chimere plus loin , quand il se persuade qu'il a droit de me déposséder de mon titre & de ma fonction d'héritier puiné & légataire universel de feu son éminence de Mazarin , dont il a plu au Roi me revêtir sur les instantes supplices de ce favori au superlatif. A quoi j'ose répondre qu'il faudroit que j'eusse autant d'aveuglement , que ce mauvais fils a de présomption , si je prenois le parti de répondre à une suite de longues discussions. Je m'adresse donc à la cour de Rome qui interviendra sans doute auprès du Roi pour que dans celle de France l'on ne fasse pas

un tel préjudice à la mémoire de Monseigneur le cardinal, & à tous les droits dont je jouis ou ai droit de jouir. Il faut que ce fils reçoive sa part de moi selon l'ordre de Dieu, & le droit naturel, au lieu de vouloir me la donner. Car, Madame, il est plein de défauts & dénué de talens : & je ne me persuaderai jamais un avilissement pareil au sien, à moins que vous ne fassiez pancher la balance de son côté, ce que je redoute au dernier point. Mais observez qu'il est assez disgracieux d'avoir été deshonoré par sa femme, sans être encore deshonoré par son fils. Secourez donc, Madame, un anéanti, l'objet de la persécution des puissans. Comment peut-on vouloir que je paie des dettes contractées dans une terre étrangère par une fugitive, & malgré le divorce ? O grand Dieu ! le terrible exemple pour les mauvais mariages !

Vous n'êtes pas encore au bout. Je suis poursuivi par les Minimes qui veulent que je leur donne les corps de mes beaux-frères, que les Jesuites de Pontoise ne veulent pas me rendre, sous prétexte de dire des messes pour leurs ames, mais réellement pour avoir huit mille trois cent livres que je leur avois promis, pour une messe par an, qu'assurément c'étoit trop prier. Ils me poursuivent donc au Parlement, où le beau

nom que je porte me rend de si mauvais offices , que si quelqu'un vouloit me dépouiller de l'habit que j'ai sur le corps , il l'obtiendrait d'eux par arrêt , & rien ne le prouve mieux que les injustices que m'ont faites ces Juges parlementaires sur les dettes de mon épouse. Je voudrois une évocation au grand conseil. Je n'ai que le nécessaire : & ces moines me l'ôtent pour en augmenter le superflu d'un monastere que mes prédécesseurs ont fondé : voilà ce que c'est que de faire du bien aux gens d'Église ! Avis au lecteur , Madame.

J'ai encore quelque chose à dire. Un banquier a gaspillé tous mes revenus. Il me reste un bois de cent arpens : & M. des Marêts en fait exploiter la moitié par les officiers de S. M. Je donne l'autre moitié au Roi. Car de me laisser dépouiller par un fat qui feroit la cour , c'est ce qui ne convient point à celui qui pendant quarante-trois ans a été auprès du Roi. Voilà bien des embarras pour un homme , qui songe à se marier , & qui certainement ne cherche noise à personne.

## L E T T R E V.

DE ME. LA MARECHALE DE VILLARS.

**L** Es douleurs que cauſoit le leton à la <sup>20 sept.</sup> plaie de M. de Villars, & qu'il ne <sup>1709.</sup> pouvoit plus ſupporter, ont été cauſe, Madame, qu'il a fallu l'ôter : il ne s'en eſt point trouvé mal : & plût à Dieu que je n'euffe que cette inquietude ! J'en reſſens une ſi vive, Madame, par la nouvelle découverte que l'on vient de faire à ſa bleſſure, qu'à peine ai-je la force de vous écrire. Pardonnez-moi, Madame, de vous remettre à M. Maréchal pour vous inſtruire de ce nouvel accident : j'ai le cœur trop ſerré pour en pouvoir faire le détail. Il me paroît, Madame, que M. Maréchal nous eſt plus néceſſaire que jamais : & M. de Villars a grande envie auſſi d'être à portée de lui. Son état ſeroit trop heureux, ſi vous l'honoriez de votre attention uniquement pour lui-même : vous l'aimés pour la France : c'eſt dire en un mot tout ce qu'il y a de plus glorieux. Nous nous flattons que notre voiage ſera heureux : il ne peut manquer de l'être, puisſque nous le ſeſons pour nous approcher de vous.

Tous les devoirs qu'on peut vous ren-

dre sont si fort au-dessous de ceux qui vous sont dûs, que pour satisfaire au mien, je ne puis trop vous marquer quelle est ma fidélité, ma reconnoissance, mon respect, mon attachement.

P. S. Je viens de lire à M. de Villars une lettre du Roi sur sa blessure. Il en a été si touché, que je l'ai empêché d'y faire une réponse, qu'il n'auroit pu faire sans trop d'émotion. Me. de Dangeau est dans un état bien triste. Mais rien n'est plus tendre, ni plus chrétien, que sa douleur & sa résignation. M. de Villars est fort inquiet des fatigues de M. le maréchal de Boufflers, & vous prie de lui ordonner d'être plus attentif à lui. M. de Boufflers est respecté dans cette armée comme il doit l'être, il en fit hier la revue, & l'accompagna des discours les plus touchans pour les troupes qui se sont distinguées dans la dernière action.

---

## L E T T R E   V I.

DE M. LE DUC D'ANTIN.

8 août.

**M**ADAME, j'ai l'honneur de vous rendre compte que j'ai demandé ce matin au Roi la permission de faire juger mon procès d'Epernon, arrêté depuis si long-

ems par une lettre de cachet. J'ai représenté  
 S M. que j'étois le seul de ses sujets à l'é-  
 gard duquel il se servit de son autorité. J'ai  
 ajouté que si je pouvois espérer qu'il voulut  
 bien me donner de nouvelles lettres, je  
 renoncerois de bon cœur à mes prétentions.  
 Malgré l'ancienneté du duché d'Epernon,  
 je préfère une grace de sa main à tous les  
 avantages du monde. Je vous dois tout,  
 Madame: c'est par vous que je suis le plus  
 heureux homme de France: achevez votre  
 ouvrage, en faisant la fortune de ma mai-  
 son: il ne me reste plus que cela à désirer:  
 & dans ce p<sup>e</sup>is-ci, vous ne trouveriez pas  
 beaucoup de gens qui vous tinssent quitte  
 à si bon marché.

## L E T T R E V I I.

DE M. LE DUC DE LA FEUILLADE.

**M**ADAME, pardonnez-moi la liberté  
 de vous importuner encore d'un mor-  
 ceau de lettre. Je ne puis me refuser la satisfac-  
 tion de vous assurer de la reconnoissance  
 infinie, que j'ai de toutes vos bontés. Je ne  
 présenterai point mon mémoire au Roi:  
 mes amis pourront m'accuser d'une négligence  
 inexcusable: mais j'espère que vous  
 travaillerez à ma justification: & l'on peut,

sans rougir , souffrir quelque tems un pareil deshonneur. Enfin , Madame , je comprends qu'il faudroit que j'eusse bien envie de m'égarer , pour ne me pas laisser conduire par un guide comme vous , puisque je suis assez heureux pour que vous vouliez bien être touchée de mes malheurs au point de vous intéresser. Je ne serai point impatient , & ma conduite ne mettra point d'obstacle à la volonté que vous avés de me servir. Trouvez bon seulement , que je soupire après le séjour de Marly : tous ceux qui y vont ne sont pas des élus : mais du moins il n'y va point de réprouvés : & dans ma situation , j'envisage cet état comme un état de perfection. Si j'osois , Madame , je vous attendrois à votre porte, le premier jour que vous irés à St. Cyr pour me jeter à vos pieds , & vous remercier de ce que vous avés entrepris de me rendre la vie.

## LETTRE. VIII.

DE M. LE MARÉCHAL DE BOUFFLERS.

*Versail.*  
*21 juin ,*  
*1710.*

**M**. le Maréchal de Joyeuse est à l'extrémité : & on dit qu'il ne peut en revenir. Sa mort laissera le gouvernement de Metz vacant. M. le maréchal d'Harcourt l'a demandé au Roi dès cet hiver sur les



bruits qui s'étoient répandus que M. le maréchal de Joyeuse étoit mort d'apoplexie en province. Je ne vous dis rien, Madame, du mérite distingué de M. le Ml. d'Harcourt: il vous est connu: mais peut-être ses besoins ne vous le font pas. Je puis vous assurer qu'ils sont très grands & très pressans: & comme il n'est pas ici pour les représenter lui-même au Roi, j'ose vous supplier de lui donner cette nouvelle marque de votre estime & de vos bontés, en parlant en sa faveur à S. M., pour qu'elle ait la bonté de lui accorder ce gouvernement, au cas qu'il vienne à vaquer.

## L E T T R E I X.

DE M. LE MARECHAL DE BOUFFLERS.

**J**E n'ai pu encore, Madame, avoir l'honneur de vous marquer ma vive reconnaissance de la lettre pleine de bonté & de consolation, dont vous m'avez honoré, sur la perte affreuse & douloureuse que je viens de faire. Vous la nommés, Madame, avec raison, un coup de foudre: c'en est un des plus terribles, des plus accablants, & qui fait le plus sentir la main de Dieu. Vous me marqués en même tems, qu'après avoir frappé le pere & la mere d'un côté, il les soutiendra de l'autre. Nous n'avons

26 mars  
1711.

pas été long-tems , Madame , sans ressentir les effets de cette sainte confiance , par les nouvelles marques que je reçus hier de la bonté infinie du Roi pour moi & pour ma famille , en-voulant bien continuer au seul fils qui me reste , âgé de cinq ans , les mêmes graces , & le gouvernement général de Flandres , dont le fils que je viens de perdre étoit revêtu. J'ai eu l'honneur d'écrire au Roi pour lui marquer à quel point je suis pénétré de ce nouveau & magnifique bienfait. Mais comme je ne puis jamais lui donner qu'une foible idée de ma reconnoissance , & de tout ce que je voudrois faire pour la lui prouver dans toute son étendue, j'ose vous en supplier , Madame , par toutes les bontés dont vous m'honorés depuis si long-tems , vous qui connoissés mieux que personne au monde le fond de mon cœur & mes sentimens pour le Roi , ajoutez tout ce que je n'ai pu dire : mes actions & ma conduite répondront complètement à tout ce que vous avancerez pour moi.

Après vous avoir fait connoître , Madame , que mon cœur ne demeure en reste sur rien de tout ce que je vous dois , vous êtes adorable de songer à de pauvres affligés plongés dans leur douleur. Rien ne peut adoucir nos peines , que votre souvenir. Nous ne pouvons profiter des consolations

du monde. Il faut que celles de Dieu agissent les premières.

## L E T T R E X.

DE M. LE DUC DE RICHELIEU.

J'É suis venu exprès , Madame , à Luciennes , pour supplier M. de Cavoye de vous faire connoître la peine où je suis sur la santé du Roi , dans un tems si cruel & dans un tel sujet d'affliction. Je vous demande encore , Madame , un moment d'audience pour lui : il vous expliquera le parti que je prends sur la conduite outrée d'un fils , qui ne peut être corrigé que par la sagesse & l'autorité d'un maître qui peut venir à bout de tout ce qui lui plaît.

juillet  
1711.

P. S. Je reçois , Madame , avec toute la reconnoissance possible la lettre dont vous honorés mon fils , qui n'est pas digne de vivre , s'il n'aime la vertu , après la manière forte & touchante dont vous la lui inspirés. Cependant , M. de Bernaville *(gouverneur de la bastide)* est un excellent prédicateur.

## L E T T R E X I.

DE M. LE MARECHAL DE BOUFFLERS.

*Boufflers*  
 13 juill.  
 1711.

J'E n'ai reçu qu'hier la lettre que vous m'avés fait l'honneur de m'écrire le 3. de ce mois. Vous me soutenés, Madame, & vous me redonnés la vie par ces bontés infinies, & ces attentions pleines de charmes, dont vous me comblés. Vous seule, Madame, pouvés me ranimer & me donner des forces pour soutenir mon triste état & pour l'adoucir. Tout mon regret est de n'avoir ni paroles, ni moïens, pour vous bien marquer ma reconnoissance. Recevez, je vous supplie, ma sensibilité sans égale, toute la vérité qui est en moi, & ma fidélité. Tous les maux dont je suis attaqué sont toujours les mêmes : mes douleurs de poitrine m'avoient donné quelque relâche depuis mon arrivée ici : j'en ai eu des ressentimens très vifs depuis deux jours.

L'état de M. le comte de Toulouse fait assurément bien connoître, ainsi que vous me le marqués, l'impossibilité d'être heureux dans ce monde : car il a tout ce qu'il faut pour l'être parfaitement : & il ne l'est point : sa mauvaise santé lui rend tous ses grands avantages & tous ses grands biens inutiles : il ne peut être occupé que de ses

douleurs. Il seroit bienheureux , si cette humeur, qui le fait si cruellement souffrir , pouvoit se tourner en goutte , & le garantir de ses autres maux.

Je viens de recevoir une lettre de M. le duc de Noailles, datée de Sarragosse du 28. juin. Il me marque qu'il n'ose entrer avec moi dans aucun détail de l'état des affaires de ce pëis là , par le peu de sûreté des courriers , dont quelques-uns ont été tués , ou pris en chemin. Mais sans me rien dire , je comprends aisément par sa circonspection , que les choses n'y sont pas comme il le desireroit : & je suis si prévenu en sa faveur , & si convaincu de sa sagesse , de la raison qu'il cherche en toutes choses , & de la droiture de ses intentions , entièrement dépouillées de prévention & de tout intérêt particulier , que je suis bien sûr qu'il n'y a point de sa faute au dérangement.

J'ai eu l'honneur de vous écrire en partant de Paris au sujet de Me. la Duchesse d'Albe : elle est bien digne de compassion : elle met toute sa confiance en vous , la mere des malheureux. Qui l'a mieux éprouvé que moi ?

## L E T T R E X I I .

DE M. LE MARECHAL DE BOUFFLERS.

*Boufflers,*  
*17 juill.*  
*1711.*

J'Ai appris ici, Madame, avec bien du plaisir dans ma solitude l'événement heureux de Flandres. Ils sont depuis quelque tems si rares, que je crois que vous ne trouverez pas mauvais, que j'aie l'honneur de me rejouir avec vous de celui-ci. Par tout ce qui m'est revenu de cette affaire, il me paroît qu'elle a été très bien pensée & ordonnée par M. le maréchal de Villars, & fort bien exécutée par M. de Gassion & par les autres officiers généraux qui étoient avec lui : enfin c'est un avantage, non seulement très agréable, mais très utile, qui en imposera aux ennemis, & les rendra fort circonspects dans leurs manœuvres pendant le reste de la campagne.

Je me flatte que le Roi est bien persuadé de ma vivacité sur tout ce qui peut être du bien de son service, & de la gloire de ses armes. Oserois-je, Madame, vous supplier de lui marquer combien je suis sensible à cet heureux succès ? Vos bontés, Madame, me soutiennent & me redonnent la vie. Je suis charmé que vous aïés quelques momens de joie, & que ce soit à M. de Villars que vous les deviez.

## L E T T R E X I I I.

DE M. LE MARECHAL DE MONTESQUIOU.

**M** A D A M E , permettez moi de vous <sup>Devant</sup> assurer de mes respects , & que mon <sup>Mar-</sup> neveu ait l'honneur de vous rendre celle <sup>chienne</sup> ci , qui vous apprendra la réduction de <sup>30 juill.</sup> Marchienne , plus considérable par le dé- <sup>17<sup>11</sup>.</sup> pôt qu'elle renferme & la valeur de plus de sept bataillons , que par elle-même. J'espère , Madame , que vous serez contente de mes manières avec M. le maréchal de Villars depuis le commencement de la campagne. Je serai bien récompensé , si S. M. en est satisfaite aussi bien que des petits services que j'ai pû lui rendre. Rien ne me sera plus sensible que votre approbation , étant d'un très profond respect , &c.

---

---

## L E T T R E X I V.

DE ME. LA MARECHALE DE VILLARS.

**L** Es bontés , Madame , dont vous avés toujours honoré M. de Villars , me font prendre la liberté de m'adresser à vous avec confiance pour vous dire , que je l'ai vû desirer avec passion de s'approcher de la personne du Roi. Les malheureuses con-



jonctures feront qu'il n'osera peut-être se mettre sur les rangs , pour avoir la charge de capitaine des gardes. J'ose vous supplier Madame, de vouloir bien l'aider dans cette occasion. Je tremble que s'il a le malheur d'être oublié par le Roi , cela n'acheve de l'accabler. Les plus grands hommes ne font rien , si vous ne-les faites valoir. Je mande à M. de Villars que j'ai l'honneur de vous écrire : voilà le seul pas que je ferai.

## L E T T R E X V.

DE M. LE DUC D'AUMONT.

Paris,  
15 déc.  
1712.

**M**ADAME, je me suis présenté plusieurs fois à votre porte pour vous assurer de ma parfaite reconnoissance. Je fais tout ce que je vous dois : & j'oserois vous dire que j'en suis digne , au moins par les respectueux sentimens qui m'attachent à vous pour toute ma vie. J'espérois , Madame , en prenant congé de vous , recevoir de vos mains l'onction nécessaire pour l'exécution des ordres dont le Roi m'a chargé. Vous sçavez , Madame , que je dois à la bonté que vous avez eu d'entier dans mon mariage , de longues & de précieuses satisfactions d'esprit : c'est vous qui l'avez béni. Je regarde aussi la part que je suis persuadé que vous avez à ma mission

comme un prêtage favorable du succès du ministère qui m'est confié, que je réponds au Roi d'exercer avec courage & de soutenir avec dignité. J'emploierois bien volontiers tout ce que j'ai au monde : ce seroit une dépense dont S. M. a fait les avances depuis long-tems, tant par les graces particulieres dont elle m'a comblé, que par les titres qu'elle a mis dans ma maison. Tout ce qui me reste à desirer, Madame, est qu'il vous plaise de placer quelquefois un mot sur mon attachement à la personne & sur mon zèle ardent pour son service. Je connois depuis long-tems tous les sentimens de S. M. : voilà mes premieres instructions : c'est sur quoi je reglerai ma conduite, aussi-bien que sur le desir que j'ai de mériter la protection particuliere dont vous m'honorés.

---

## LETTRE XVI.

DE M<sup>E</sup>. LE MARECHAL DE VILLARS.

J'ESPERE, Madame, que vous serés *au camp de Spire,*  
contente de notre debut de campagne. *5 juin,*  
Il n'y a pas eu d'action : mais c'est un *1713.*  
événement assez heureux, malgré tous  
les obstacles que l'armée impériale pou-  
voit y apporter, de mettre celle du Roi  
au milieu des états des trois Electeurs

---

qui sont les plus opposés à ses intérêts. Nous prendrons Landau, que nous empêcherons d'être secouru. M. de Dillo prendra Keyserlautern : & je compte fort sur Albergotti. Je puis avoir l'honneur de vous assurer, que présentement il y a au moins une grande partie de l'Empire qui est très mal satisfaite de l'Empereur. Je n'oublierai rien pour indigner toute l'Allemagne contre lui.

## LETTRE XVII.

DE M. LE MARECHAL DE VILLARS.

*devant  
Landau  
20 août,  
1713.*

**N**OUS avons pris Landau, & c'est quelque chose. Le prince de Wîtemberg est prisonnier avec sa garnison. M. le duc de Bourbon & M. le prince de Conti ont acquis de la gloire : le prince de Talmont a eu une contusion à Biron, le bras gauche cassé. Pour moi j'ai, grâces à Dieu, ménagé assez heureusement la gloire du Roi & celle de ses armes. J'espère que les ouvertures que M. l'électeur palatin a faites pour la paix ne seront pas rallenties par cette aventure. Que le Roi soit content, Madame, que vous approuviés ma conduite, que votre santé soit parfaite, que vous ne

pr-

protégés toujours , je serai toujours le général le plus heureux.

---

LE T T R E X V I I I.

DE M. LE MARECHAL D'HUXELLES.

J'APPRENDS en ce moment , Ma- <sup>II samedi</sup>  
dame , la mort de M. de Mazarin. 

---

  
Permettez que j'aie l'honneur de vous faire  
ressouvenir des bontés que vous m'avez  
témoignées. Je ne demanderai à S. M. le  
gouvernement d'Alsace , que demain à  
son lever , croiant qu'un courtisan qui  
ne se montre jamais le soir , marqueroit  
un empressement inutile , pour une gra-  
ce que je n'espère que de la bonté du  
Roi.

---

LE T T R E X I X.

DE M. LE DUC DE RICHELIEU.

P A R le compte que Mr. d'Oremieulx <sup>Versaill.</sup>  
vous rendra , Madame , du bon état <sup>8 avril,</sup>  
où sont mes affaires par les soins de M. <sup>1714.</sup>  
Rouillé & par les siens , vous pouvez ju-  
ger de l'extrême reconnoissance dont je  
suis pénétré de vos bontés , puisque je  
vous dois le soin qu'ils ont pris de dé-  
mêler un cahos aussi affreux que celui

---

où elles étoient. Comme mon expérience m'apprend , Madame , que cette même bonté à mon égard est sans bornes , & vous fait entrer dans tout ce qui me regarde , trouvez bon que je vous expose la seule chose qui m'occupe à présent pour finir mes jours tranquillement. C'est l'établissement de ma fille. Outre la tendresse paternelle , ma conscience m'y sollicite. Il faut prévenir par un mariage toutes les discussions d'intérêts entre Mlle. de Richelieu & M. de Fronzac , & couper court à des procès éternels. J'ai jetté les yeux sur un sujet dont la naissance ne me laisse rien à souhaiter : sur le fils de M. & de Me. du Châtelet : garçon de vingt-cinq ans , âge assorti à celui de ma fille qui en a vingt-six : des mœurs , de la réputation parmi les braves , & des amis parmi les sages. Le séjour , que mon fils a fait à la bastille , me l'a fait connoître & estimer. Cette idée n'a pas été plutôt formée , que j'en ai parlé moi-même à Me. du Châtelet , qui a reçu ma proposition avec toute la politesse que je pouvois attendre , & qui avec une bonne foi , si digne d'une femme de son caractère , m'a répondu qu'elle craignoit que le peu de bien qu'auroit son fils ne me fit changer un projet qu'elle regardoit comme le bonheur de sa vie

La mienne , Madame , ne peut être longue : c'est donc ici la dernière grace que je vous demande : & c'est ma dernière importunité. Il s'agit de demander au Roi la survivance du gouvernement de Vincennes pour le fils de M. du Châtelet : ce sera une bonne œuvre , une œuvre digne de vous : vous me lierés avec une famille pleine de pieté , dans le sein de laquelle je finirai paisiblement le peu de jours qui me restent : vous connoissés assez la mienne pour savoir que je ne puis en attendre que des chagrins. Un homme infirme , & presque desh abitué de parler & d'entendre , ne peut aller directement au Roi l'entretenir de ses affaires. Je me console de cette difficulté , si vous voulés dire , en deux mots de conversation , ce qu'un apoplectique , tel que moi , ne diroit pas en deux heures de tems. Souvenez-vous , je vous supplie , de tout le respect , & si je l'ose dire , de toute l'amitié que je vous ai vouée , depuis que je vous connois. N'en oubliez point la datte. Vous savés , que votre élévation n'a pu ajouter ni à ma vénération , ni à mon attachement. Pardon , madame : ces expressions trop familières m'échappent malgré moi : mais en vous rapellant une époque assez ancienne , je ne crois pas vous en rapeller une désagréable. Je ne puis ou-

blier ce que j'ai toujours admiré en vous. J'ai admiré que vous aïés toujours été plus touchée des sentimens , que du respect que vous avés inspiré à ceux qui ont eu le bonheur d'être dans votre commerce. Voici une occasion , Madame , de mettre le comble à tout ce que vous avés jamais fait pour moi , en rendant ma fille la plus heureuse créature du monde. Elle a assez de mérite , pour que vous ne puissies vous repentir de lui obtenir un tel bienfait. Comme elle a été élevée dans un couvent , elle a une piété solide. Vous la metties dans une famille à couvert de toutes les dissipations du monde. Et Dieu qui est votre motif en tout seroit votre récompense. Je vous demande cette grace avec une confiance qui fait toute la joie dont je puis être capable : j'en mourrai de plaisir. J'ai déjà un pié dans la fosse : je voudrois y descendre avec cette dernière marque des bontés du Roi. Le desir de mon fils n'est pas moins vif que le mien pour cette alliance. Vous avés commencé votre vie dans la société d'un homme dont l'admiration n'a jamais été altérée : faites que je finisse la mienne avec ce gage de votre amitié constante. Il est vrai , que mon respect pour vous étoit imité par tous ceux qui étoient admis dans cette société , dont vous fesiés les délices , Mais il



a été gravé dans mon cœur en caractères plus distingués , que dans tout autre : & sans prévoir la grandeur que la providence vous destinoit , je vous considérois , comme si je l'avois prévue. Je repasse avec plaisir ces heureuses années , passées avec vous : elles font la consolation de celles que j'ai à passer encore. Vous m'auriez accordé alors ce que je vous demande aujourd'hui : & vous me l'accorderés , Madame : car votre cœur n'est point changé. Je retrouve dans le mien toute la vivacité de mes desirs , malgré la pesanteur de mon corps : & je suis ranimé par l'espérance.

Vous avés donné un régiment à mon fils , vous lui avés donné des mœurs en entrant dans mes vues de douceur & de sévérité , vous l'avés bien mis dans l'esprit du Roi : il vous doit tout : sans vous , il eut été , bien des années , capitaine & libertin. Ne ferez-vous rien pour ma fille ?

## L E T T R E X X.

DE M. LE DUC DE RICHELIEU.

**V**OTRE lettre , Madame , est pleine de sensibilité. J'ai versé des larmes de joie : & comment résister aux charmes dont

*à Paris*  
19 avril,  
1714.

vous accompagnés les graces que vous faites mon bonheur : & quand je suis hon-  
teux de vous importuner , vous m'invités  
à vous importuner encore : mes vœux sont  
remplis , & vos bontés pour moi ne sont  
pas encore épuisées. Je sens vivement un  
procédé si généreux. Que n'ai je de la san-  
té ? je volerois où vous êtes , pour vous dire  
tous les sentimens d'un cœur , qui est la  
seule partie saine de moi-même.

## L E T T R E X X I.

DE ME. LA DUCHESSE DE RICHELIEU.

Paris ,  
23 août,  
1714.

**M**ADAME , j'ai eu l'honneur de vous  
écrire cet hiver : vous m'avez fait la  
grâce de me répondre que vous me plai-  
gniés , & que vous n'aviés aucune part à  
ce qui s'étoit passé , que celle que vous  
preniés à ce qui regardoit Mr. le duc de  
Richelieu que vous honoriés de votre amitié  
depuis long-tems. Permettez-moi , Mada-  
me , de vous rendre compte de l'état actuel  
des choses. Avant sa dernière apoplexie , il  
est venu deux fois chez moi , dans le tems  
que je l'espérois le moins : il me parut fort  
touché de l'injustice qu'on m'avoit faite , &  
de tous les discours qui ont été répandus ,  
sans qu'il y ait donné lieu , quoiqu'ils aient  
été dit en son nom. Il ne pouvoit assez me

répéter qu'il avoit été trompé : & depuis que sa santé est revenue , il est dans les mêmes sentimens. Il paroît fort occupé de son salut : il approche souvent des sacremens avec un esprit de pénitence & de recueillement : il m'a déjà dit plusieurs fois qu'il étoit dans le dessein de venir loger dans ma maison au fauxbourg St. Germain. Oserois-je vous supplier , Madame , de me faire savoir ce que je dois faire ?

Il vous demande par ma bouche votre protection pour le couvent de la Présentation , dont Me. de Richelieu sa fille est prieure. Vous avés eu la bonté , Madame , de lui accorder une loterie. Mais elle n'a pas suffi : les bâtimens menacent ruine. Il se trouve un fonds de lots non réclamés. Me. la princesse les a demandés au Roi pour les Enfans-trouvés. Mais la maison de la Présentation est dans un plus grand besoin. C'est une bonne œuvre que je vous propose , à vous , Madame , qui ne vivés que de cela.

## L E T T R E   X X I I.

DE M. LE MARECHAL DE VILLARS.

**L** Es bontés dont vous m'honorés , me 1714.  
permettent d'espérer , Madame , que

vous ne desapprouverés pas la liberté que je prends de vous demander l'honneur de votre protection dans l'extrémité où l'on dit M. de Beauvilliers. Vous avés bien voulu me dire , que je devois me trouver le plus heureux de tous les hommes , par les services que j'ai rendus au Roi & dans la guerre & pour la paix : & cela , après m'avoir mis en état de les rendre , en me servant auprès de lui. C'est par ces services , & par ces emplois que l'on peut espérer l'honneur d'entrer dans le conseil de nos Rois : & j'oserois me flatter de la place de M. de Beauvilliers , si vous aviés la bonté de penser qu'outre ces services de guerre , la dernière négociation , dont le succès a été assez heureux , est la troisième dont le Roi m'a fait l'honneur de me charger.

## LETTRE XXIII.

DE M. DE MONTMORENCI-TINGRI.

*Valen-  
ienne ,  
7<sup>e</sup> Oct<sup>bre</sup> 1714.* **M**ADAME , votre piété seule peut excuser la liberté que je prends de vous importuner. Si vous saviés l'état où est réduit le chapitre des dames chanoinesses de Denain , vous leur accorderiés votre protection : car y a-t'il un bien que vous aïés pu faire & que vous n'aïés pas fait ?

Des dames de cette naissance , recomman-  
dables par leur pieté & par leur bonne con-  
duite , exposées à la milere , hors d'état de  
continuer le service divin suivant la fonda-  
tion d'une princesse de France , m'ont paru  
dignes de vos bontés , d'autant plus que ce  
n'est pas leur mauvaise conduite qui les a  
réduites où elles sont , mais les malheurs  
de la guerre. Je les ai vues de près , & j'ose  
vous assurer, Madame , que sans les graces  
du Roi & sans votre puissante protection ,  
cet illustre chapitre ne se pourra jamais re-  
mettre. Nous espérons, que vous en ferez la  
restauratrice : ce qui est bien digne de vous.  
S. M. a eu la bonté de considérer les pertes  
que les dames chanoinesses de Maubeuge  
ont faites , & de les honorer de ses bien-  
faits. Celles-ci n'en sont pas moins dignes.  
Ce sont les deux seuls chapitres en ce pëis-ci  
dans les terres de la domination du Roi :  
& ce sont des établissemens si beaux , si uti-  
les pour les gens de condition , que toute la  
noblesse de la province ose espérer que S. M.  
voudra répandre ses graces pour soutenir  
ces dames. Mais c'est sur vous , Madame ,  
que l'on fonde l'espoir principal de cette  
action , qui ne sera point indigne d'avoir  
place dans toutes les graces que vous avez  
faites pour le bien du royaume , & en  
particulier pour la noblesse , dont le sou-

venir & la reconnoissance dureront à jamais.

## L E T T R E X X I V .

DE M. LE MARECHAL DE TALLARD.

21 NOV.  
1714.

**M** A D A M E , j'ai attendu que votre santé fut rétablie , avant que de vous répondre.

Vous ne sauriés douter de ma sensibilité & plutôt-à-Dieu que vous puissiés connoître jusqu'où va ma reconnoissance !

Je demeurerai dans un silence entier , puisque vous le jugés à propos : je souhaite qu'il ait le même succès que celui de M. le prince de Rohan

Mais , Madame , s'il s'est tû , Madame d'Epinoi , en pressant pour elle , pressoit pour lui.

J'avoue que je croïois être dans la même conséquence , après ce que le Roi m'avoit fait l'honneur de me dire.

Je me suis trompé : & je le serai encore , si je réussis en ne disant mot , à moins que votre protection ne détermine le Roi , & que vous y aïés une attention suivie.

Achevez votre ouvrage , Madame : je vous dois la dignité que j'ai : & le fleuron essentiel qui y manque , ne peut y être mis que par vous.

C'est véritablement que je pense cela : & si vous m'abandonnés , la suite ne fera que trop voir que j'ai raison.

## L E T T R E   X X V .

DE M. LE MARECHAL DE TALLARD.

**L'**HIVER, Madame , m'interdit la porte des églises pour ne vous y pas arrêter. 1<sup>er</sup> janvier, 1715.

Le suisse me refuse impitoyablement celle de votre antichambre.

Je suis donc forcé de recourir à la plume. Mais de quelle expression me servir pour vous dire toute l'étendue de ma reconnaissance ?

Vous dire que je préfère la marque de bonté que vous me donnés à toutes les dignités du monde ne répond point à mon gré à tout ce que je sens.

Je me tais donc , & vous laisse à juger de ce que pense un homme sensible , quand il reçoit une preuve de la protection , & , si j'ose le dire , de la bienveillance d'une personne comme vous.

Les restes de ma vie seront consacrés à vous honorer.



## L E T T R E   X X V I .

DE M. LE DUC DE RICHELIEU.

*Paris ,  
6 janvier ,*

**J**'AUROIS bien souhaité, Madame, de ne vous point fatiguer d'un sujet de peine & d'inquietude que j'ai eu avant ma seconde apoplexie. J'eus l'honneur de vous écrire que j'avois été trompé, & que je me tirerois mieux de ces deux attaques que du tort que M... avoit fait à ma bourse & à mes affaires. Il faut présentement, Madame, vous expliquer ce tort. Il m'a fait signer plusieurs actes & dispositions de mort, qu'il m'apporta tout dressés, par un desquels il s'est fait donner vingt mille francs. J'avois peine à signer un pareil acte, ne le pouvant faire en l'état de mes affaires : mais M.... qui étoit présent me dit de signer, & me recommanda fort le secret, & s'est rendu le dépositaire de tous ces actes qui me parurent très suspects. Après y avoir réfléchi, j'ai écrit à M. Rouillé conseiller d'état, pour le prier de les redemander à M.... Il l'a fait, & lui a montré ma lettre : mais il l'a refusé, & lui a dit que c'étoit un dépôt qui ne paroîtroit qu'après ma mort. J'ai écrit à M..... & lui ai redemandé mon dépôt, le priant de me faire justice lui-même, si non, que je serois obligé de

la demander : & je lui ai envoïé copie de ce que je lui ferois signifier. Il répondit que le lendemain il me feroit réponse : ce qu'il n'a pas fait. Je lui ai tenu parole : & je vous demande , Madame , la grace d'en rendre compte au Roi. Les courtisans sont suspects pour dire la vérité , & surtout d'un absent qui prêt à paroître devant Dieu est un homme que l'on ne compte plus pour rien. Ma santé , est aussi bonne que je puis l'espérer ; je ne desirer la vie , Madame , que pour l'employer chrétiennement , & pour vous respecter plus long-tems. J'ai le cœur pénétré de reconnaissance de vos infinies bontés : & je vous suis dévoué jusqu'au dernier soupir.

P. S. Je vous prie de seconder les intentions droites que j'ai de prier mes créanciers : sans vous , je ne puis rien ; avec vous je puis tout.

---

## LETTRE XXVII.

DE ME. LA DUCHESSE DE RICHELIEU.

**M**ADAME, le triste état, où je me trouve, dans la séparation de tout ce qui m'est cher, me fait croire que vous ne desapprouverés pas que je vous ouvre mon cœur. J'ai souffert sans murmure tout ce

15 janvier

1714.

qu'on a dit contre moi , quoiqu'il me fût aisé d'y opposer des preuves sans réplique. Me. Cavoye a prononcé votre nom : il est trop respectable , & je vous suis trop dévouée , pour ne m'être pas soumise dans le moment. Serois-je assez malheureuse , pour que mon innocence ne vous fût jamais connue ? Je serai donc privée d'avoir l'honneur de me présenter à votre porte ! & le nom que vous avés agréé que j'eusse & que vous honorés de votre protection m'ôtera-t'il celle que vous accordés à toutes celles qui font leur possible pour s'en rendre dignes ? Ma fille a les mêmes sentimens , Madame : elle & moi conserverons toute notre vie le profond respect , &c.

## LETTRE XXVIII.

DE M. LE DUC DE FRONSAC.

**L**A douleur dont je suis pénétré , Madame , me met au désespoir. Je suis exposé par mon âge à faire des fautes : je n'ai ni pere , ni mere , ni parent en état de les réparer : & si vous n'avés la bonté de m'en servir , & d'avoir pitié de moi , je me trouve absolument abandonné. Je n'avois que M. de Cavoye qui s'intéressât pour moi : & il ne veut plus en entendre parler. J'ai une

crainte mortelle d'avoir déplu au Roi : ce qui seroit pour moi le comble des malheurs. Je suis prêt à réparer tous mes torts de toutes les manières les plus sévères : mais je vous supplie, Madame, que je ne sois point perdu dans le public, & que M. de Cavoye veuille bien continuer à m'assister de ses conseils. Je suis si vivement touché de l'état où je suis, & je me conduirai si bien, qu'il n'aura jamais aucun sujet de plainte. Au nom de Dieu, Madame, soies encore pour cette dernière fois ma caution : & daignez rappeler vos anciennes bontés pour mon père & pour moi dans la situation cruelle & malheureuse où je suis. Croïez, Madame, qu'il faut que je sois bien sûr de moi-même pour donner une parole authentique de ma sagesse avenir à une personne comme vous. Je ne puis vivre heureux, si je n'ai les bonnes grâces du Roi & les vôtres, si vous saviés l'état où je suis, je vous ferois pitié.

## L E T T R E X X I X.

DE M. LE DUC DE RICHELIEU.

**L**A lettre que je viens d'avoir l'honneur à Vincennes, ce  
de recevoir de vous, Madame, m'a  
fait plus d'impression que vous ne sauriez  
imaginer. Le respectueux attachement que  
13. sept.  
1715.

j'ai pour vous , la reconnoissance que je dois à tant de bontés , toutes sortes de raisons m'engagent à changer de conduite. Je vous proteste que je viens de me défaire de ma petite maison , & que je n'en aurai jamais. Et pour vous prouver , Madame , que je veux m'éloigner aussi de Paris , je vais m'établir avec ma femme à Ruel pendant que le Roi sera à Marli. Pardonnez-moi , Madame , l'extrême liberté que je prends d'oser vous envoyer la lettre que j'écris au Roi , par où je le prie à genoux qu'il me permette de lui aller faire de Ruel quelquefois ma cour , car j'aime autant mourir que d'être deux mois sans le voir. Je ne me laisserai jamais , Madame , de vous remercier des extrêmes bontés que vous avés pour moi : je me croirois deshonoré si je ne profitois des bons conseils que vous me donnés. Je vous demande , au nom de mon pere , de m'obtenir la grace que je demande au Roi : n'être pas bien dans son esprit est ce qui me touche le plus. Monsieur de Cavoye vous rendra compte exactement de ma conduite : il ne me fera certainement pas de quartier , quand il la croira mauvaise. Il y a eu dans mes fautes plus d'étourderie que de malice. Je n'ai que dix-neuf ans : & il est aisé de voir que l'âge corrigera bien des défauts. Je vous supplie de songer

aussi que je suis un pauvre orphelin , qui n'ai plus d'autre azile que la cour , d'autre soutien que vos bontés.

## L E T T R E   X X X.

DE M. LE MARQUIS DE CAVOYE.

**M**. le duc de Fronzac , que vous savés si bien aimer & si bien punir , continue à bien faire depuis les paroles qu'il vous a donnés : il a un si grand regret d'avoir déplu au Roi & à vous , Madame , que la vive douleur lui tient lieu de pénitence. Je vous conjure donc de ne le point abandonner , & d'employer toutes vos bontés pour le faire aller à Marly : ce sera pour lui une grande consolation. Trouvez bon , Madame , que je finisse par vous faire ressouvenir de M. de la Feuillade qui me fait une grande pitié. Vous avés toujours le cœur si compatissant , qu'on ne peut s'empêcher de recourir à vous. Vous me fites espérer la dernière conversation que j'eus avec vous , que vous ne cesseriez de lui rendre vos bons offices auprès de S. M. Nous n'oublierons jamais , ma femme & moi , que vous m'offrites d'engager Maintenon pour me faire grand maréchal des logis.

Nous nous rappellons avec un charme infini des bontés qui nous sont si glorieuses.

*Versaill.*  
28 avril,  
1715.

## L E T T R E   X X X I.

DE M. LE MARECHAL DE TALLARD.

**M**ADAME , recevez , s'il vous plait , ici mes très humbles remercîmens du mot que vous me fîtes l'honneur de me dire hier. Rien n'égale vos bontés : rien n'égale ma reconnoissance.

J'attendrai le succès de ma priere avec tranquillité : je n'ajouterai aucune nouvelle démarche à celle que j'ai faite , que quand vous m'ordonnerés de le faire , sans que je vous importune sur le tems. Vous m'avés accordé votre protection pour me faire chevalier de l'ordre. J'en ai ressenti les effets quand j'ai été duc. Vous acheverés , Madame , quand il vous plaira de me mettre au rang de tous mes camarades. Pour moi , je ne songerai toute ma vie qu'à marquer au Roi & à vous la reconnoissance de ce que je vous dois à l'un & à l'autre : trop heureux , Madame , si vous êtes aussi persuadée de mes sentimens là-dessus , que je le mérite.



## LETTRE. XXXII.

DE M. LE MARECHAL DE TALLARD.

COMME il n'y a personne ici, Madame, de tous les concurrens & de tous les obſervateurs, j'ai profité dès aujourd'hui de la liberté que vous m'avez rendue. J'ai eu l'honneur de parler au Roi, quand il eſt revenu de chez vous. J'ai expliqué mes raiſons le mieux que j'ai pu. Ses réponſes ont été les mêmes qu'il me fit il y a deux ans : & hors de m'accorder ſur le champ, il ne pouvoit rien ajouter à ce qu'il eut la bonté de me dire au mariage de mon fils. Tout eſt entre vos mains, Madame : j'en attends tout. L'anxiété où je ſuis, égale ma ſoumiſſion : c'eſt tout dire.

Mille & mille pardons, Madame, de tant d'importunités. Je reçois tant de marques de vos bontés, que je n'en parle plus, parce que je ne ſaurois trouver de terme qui me ſatisfaſſe.

En apportant cette lettre, Me. Cholet m'a remis celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je ne crois rien de fait : mais quand tout manqueroit, Madame, je ne me croirois pas engagé à moins de reſſeintement. Vos bontés valent plus que des dignités.

## L E T T R E   X X X I I I .

DE M. LE MARECHAL DE TALLARD.

**R**EGARDEZ , s'il vous plaît , Madame , ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire comme un compte que j'ai cru devoir vous rendre , & non comme la suite d'une prétention. Il faudroit , Madame , que je fusse devenu fou pour en avoir de nouvelles , je ne dis pas en cette occasion , mais de ma vie. Comblé des graces du Roi , au-delà de toutes mes espérances , je ne dois plus avoir d'autre objet que de lui marquer l'étendue de ma reconnoissance : & , en vérité , Madame , ce sont des sentimens gravés dans le fond de mon cœur. Il faudroit un volume pour vous mettre au fait de ce qui s'est passé. En gros , ce que j'ai eu l'honneur de dire au Roi n'a point été une demande : ç'a été la simple exposition , de l'avis de M. le Procureur-général , sans insister , répétant à tout moment que je ne demandois rien , & que j'étois comblé. Cela est bien éloigné , Madame , de ce qu'il me paroît que vous avés pensé. L'envie d'abrégé , Madame , fait que je supprime tous les détails qui justifieroient ce que j'ai l'honneur de vous dire. Le Roi en sera éclairci

lui-même par la diligence que je vais faire pour hâter l'expédition des lettres patentes au nom de mon fils.

*P. S.* Quelques ménageres que soient les dames de St. Louis , elles doivent avoir présentement besoin d'épingles d'Angleterre & je ne veux point laisser prescrire le droit que vous m'avez donné de les fournir.

## L E T T R E   X X X V.

DE M. LE MARECHAL DE TALLARD.

**C** E T T E peur de vous importuner , Madame , qui ne m'abandonne jamais , m'a empêché de vous rendre compte d'une conversation que j'eus hier avec le Roi. Mais le remords dont je suis tourmenté , depuis ce tems-là , de vous laisser ignorer quelque chose de ce qui regarde votre ouvrage , l'emporte sur ma retenue. J'ai cherché , dans tous les registres de Paris , quelque exemple qui put donner lieu à la bonté qu'avoit S. M. d'agréer que la pairie , dont il vient de m'honorer , passât sur ma tête , avant que de retourner à mon fils. Je n'en ai trouvé aucun : & j'eus l'honneur de dire au Roi en lui en rendant compte , que je ne demandois plus rien là-dessus par rapport à moi : mais qu'en cas qu'il y trouvât plus

de convenance pour lui , d'avoir un homme de quelque expérience dans le Parlement , au lieu d'un jeune homme qui , avec toute la bonne volonté du monde , n'en pouvoit avoir encore : j'étois en état de lui fournir un expédient que m'avoit donné M. le procureur-général. Il m'ordonna de le faire : c'en est le précis , Madame , que je joins ici , pour que vous soïés instruite de ce qui s'est passé. Je ne veux me conduire que d'après vos sages conseils. Oserois-je avouer , Madame , que si quelque chose me console d'abuser de votre loisir , c'est la joie que je ressens d'avoir une nouvelle occasion de vous assurer d'une reconnoissance , que je ne saurois pourtant bien exprimer ?

## M E M O I R E.

**M**R. le procureur-général dit que le Roi veut faire passer la pairie sur ma tête , pour n'aller à mon fils qu'après ma mort , il n'y a qu'un expédient solide , savoir , de créer une terre , que j'ai dans le voisinage du duché d'Hostun , en duché & pairie , parce qu'il n'y a point de pairie sans duché : qu'il soit dit dans les lettres-patentes de création , que c'est condition qu'après ma mort elle sera réunie à ladite duché d'Hostun , & que le

deux ne feront qu'une seule duché indivisible. Par-là , ces deux duchés , qui subsistent à la vérité pendant ma vie , ne font qu'une après moi , parce que le même pouvoir qui les érige , en éteignant une dans les propres lettres d'érection , elles ne peuvent par conséquent être regardées que comme un moyen de faire passer la pairie à moi. Il ajoute qu'il n'y a point de multiplication de rang , attendu que je suis déjà duc , & que la chose est sans conséquence , parce que c'est un cas singulier , & qui n'arrivera peut-être jamais.

## L E T T R E X X X I. \*

DE M. LE MARQUIS DE PUISIEUX.

**J'** O S E vous supplier très humblement de vouloir bien faire attention aux raisons contenues dans le mémoire que je joins ici. Je crains qu'il ne soit un peu long : mais il ne m'a pas été possible de m'exprimer en moins de mots. Vous avez toujours honoré , Madame , l'évêque de Soissons de votre protection : mais j'ose vous protester que je ne parle pour lui en cette occasion , qu'en vue du bien de l'église. Mon frere , permettez-moi de vous

\* On a joint ici ces lettres , parce qu'on ne savoit à quel recueil les rapporter.

en dire ici un peu de bien , Madame , mon frere est un homme de bon entendement , d'un caractère d'esprit très sensé : il l'a même orné de toutes les belles connoissances : & son savoir est très étendu : il a une grande expérience de tout ce qui s'appelle gouvernement de diocèse. Personne n'est plus capable que de lui réprimer tout ce qui s'appelle nouveauté dans la doctrine. Je ne vous parle point de sa vertu. Elle est telle , Madame , que sa vie , dès sa plus tendre enfance , a toujours été irréprochable. Sa charité envers les pauvres a toujours été très grande , jusqu'à se dépouiller pour leur soulagement de tout ce qu'il a. Enfin , Madame , il me paroît que Dieu & l'église seroient utilement servis , si mon frere , du poste où il est , passoit à celui de Rheims. Il ne fait assurément rien de tout ce que j'ai l'honneur de vous écrire. Je suis même très persuadé qu'il ne m'avoueroit pas. Il est actuellement à Senlis , tenant l'assemblée provinciale de la métropole de Rheims : il ignore tout ce qui se fait ici.

## L E T T R E   X X X V I .

DE M. DE VALINCOUR.

**C'**EST à vous , Madame , que je dois l'honneur qu'il a plu au Roi de me faire en me nommant pour succéder à M  
Racine

Racine : & j'espère que vous aurés la bonté de me continuer l'honneur de votre protection , dans la situation où je me trouve par la mort de M. Despreaux. Je prends la liberté de vous envoyer un mémoire , où je rends compte au Roi du peu de travail qui s'est fait , & de ce qui seroit nécessaire pour le faire avancer plus qu'il n'a fait jusqu'à présent.

Monseigneur le comte de Toulouse m'a ordonné , Madame , d'avoir l'honneur de vous dire , qu'il a cru devoir vous épargner la peine de parler au Roi la première d'une affaire qui est bien petite par rapport à toutes celles dont vous êtes accablée , mais qu'il espère que vous voudrés bien le seconder dans la demande qu'il a eu la bonté de faire.

Il me semble que vous me négligés fort , & qu'il y a long tems que vous ne m'avez demandé de graces. Est-ce que vous commencés à vous apercevoir que vous avés quelque crédit à la cour ? & croiez-vous vous y pouvoir soutenir sans moi ? Quoiqu'il en soit , il y auroit beaucoup d'ingratitude à vous , Madame , d'oublier les services importans que je vous ai rendus , & que je puis vous rendre encore , quand ce ne seroit qu'aux états de Brétagne , pour Mrs. des missions étrangères. Cependant



je fais mille vœux par votre précieuse santé , & pour le retour d'un tems aussi tranquille , que celui où l'on disoit que vous aviez de l'esprit.

J'ai l'honneur de vous envoyer un essai de ce que vous m'avez fait l'honneur de me proposer. Je tâcherai de faire mieux : mais je ne réussirai jamais , tant qu'on me croira janséniste. Je me souviens que Lully ayant un procès, qui lui tenoit fort au cœur, fit dire au Roi par M. Colbert , qui le pressoit pour un opera , qu'il ne pourroit faire une note , que son procès ne fut jugé & gagné.

---

## LETTRE XXXVII.

DE M. DE VALINCOUR.

*Versailles,*  
*13 juin.*

**I**L y a , Madame , fort long tems que vous n'avez eu recours à ma protection, ni à mon crédit. Comme ni l'un ni l'autre ne vous ont jamais manqué dans les occasions , je suppose que vous n'en avez plus besoin , & que vous êtes assez bien à la cour pour que je puisse à mon tour avoir recours à vous. Souffrez donc , s'il vous plaît , Madame , que je vous supplie très humblement d'avoir la bonté de me marquer ce que je dois faire dans une occasion

où je voudrois bien ne point faire de faute. Voici de quoi il s'agit.

Un Irlandois , à qui j'ai autrefois procuré quelques secours , m'a amené plusieurs officiers de sa nation : gens de condition & de service , qui croient tous être en état de faire soulever l'Irlande avec un peu d'assistance. Il y en a même un, qui promet de faire livrer au Roi Londondery & le fort de Killemor , moyennant quatre mille pistoles péiâbles après l'exécution.

Comme je n'ai ni le caractère ni l'habileté qu'il convient pour me mêler de ces sortes d'affaires , & qu'il me semble même que c'est une espece de faute que d'en entendre parler sans ordre , permettez-moi, s'il vous plaît , Madame , de vous demander , si c'est à M. Chamillart ou à M. de Pontchartrain que je dois remettre les mémoires que m'ont donné les Irlandois. Ils prétendent , que pour garder le secret qui est très important , il seroit nécessaire qu'on ne les vit point traiter avec aucun secretaire d'état : mais celui qui aura soin de cette affaire pourra aisément prévenir cet inconvénient. Ils demandent aussi avec grande instance , que l'on n'en donne aucune part à Milord Midleton , qui leur est très suspect. Je ne fais s'ils ont raison ou tort.

Vous voïés , Madame , avec quelle hu-

milité je renonce à la politique. Je ne dirois peut-être pas la même chose de la philosophie : & il y a des momens où je serois tenté de porter envie à la capacité & aux lumieres de M. de Meffange , à quelque chose près. Mais du moins ne puis-je m'empêcher de lui envier l'honneur qu'il a de vous voir & de vous entendre , en des momens où vous n'êtes point enveloppée dans cette grande coëffe noire , qui vous dérobe aux regards du genre humain. Pour moi, Madame , qui suis accoutumé à ne traiter avec vous qu'au travers de ce nuage , je suis fort accoutumé à penser , toutes les fois que je le vois , qu'il renferme & qu'il cache plus de vertu , plus de graces , plus de bonté , plus de lumieres , que l'on n'en pourroit trouver dans toutes les femmes qui sont au monde. Il ne faut pas même beaucoup de foi pour croire tout cela , ni par conséquent , Madame , pour conserver les sentimens du profond respect , &c.

---

## LETTRE XXXVIII.

DE M. DE VALINCOUR.

**I**L y a long tems , Madame , que j'ai appris par Me. de Caylus l'honneur qu'il vous a plu me faire , de penser à moi au

sujet de la maladie de Mgr. le comte de Toulouse. J'aurois déjà eu celui de vous en faire mes très humbles remerciemens : mais j'attendois que j'eusse quelque demande à vous faire. Car, avec les intelligences bienfaisantes, comme vous êtes, le meilleur moyen de remercier d'une grace reçue est d'en demander une nouvelle.

En voici une, Madame, qui se présente naturellement. Ce n'est pas une petite entreprise : car le placet est horriblement long : & si le Roi avoit le choix, ou de lire ce que je prends la liberté de lui écrire, ou de me donner ce que je prends la liberté de lui demander, je ne doute pas que le dernier ne lui parût le plus commode. En cela, comme en beaucoup d'autres choses, il ne feroit que ressembler à César, qui ayant menacé un homme de le tuer, ajouta, *il m'est plus facile de le faire que de le dire.*

Mais, Madame, voici une lettre qui devient presque aussi longue que le placet. Permettez - moi pourtant de l'allonger encore pour vous représenter, qu'un seul mot du Roi, & qui ne lui coûte rien, me peut rendre le plus heureux homme de son royaume, & que votre protection peut me faire obtenir ce mot. Souffrez, Madame, que je vous la demande, non par aucun mérite qui me la puisse faire espérer, mais

par l'inclination générale que vous avés à faire du bien à tous ceux à qui vous en pouvez faire.

## L E T T R E   X X X I X .

AU ROI.

**S**IRE, le S. Dandrezelle cherche à vendre sa charge, suivant la permission que V. M. lui en a accordée. Si j'étois en état de la péier, je ne demanderois d'autre grace, que la permission de l'acquérir avec l'honneur de devenir son domestique, la seule chose que je souhaite au monde. Mais, Sire, tout mon bien n'égale pas le prix de cette charge : j'ai une grosse famille : & je craindrois de tomber dans l'inconvenient du S. Bergeret, qui en aiant acheté une pareille est mort sans péier les créanciers.

Il y a vingt-trois ans, Sire, que sous les ordres de M. le comte de Toulouse, je suis chargé de tout ce qui regarde les prises. Il m'en a passé par les mains pour plus de deux cens millions. Beaucoup de gens y ont gagné des richesses immenses, en faisant de leur industrie ou de leur crédit un usage qui leur paroissoit légitime, & que je n'ai pas cru devoir suivre, parce qu'il me paroissoit douteux. Aussi oserois-je assurer V. M. que durant un si grand nombre d'an-

nées , & parmi une si grande multitude d'affaires où la moindre chose décide de la main levée ou de la confiscation , jamais il n'est arrivé chez M. le comte de Toulouse aucune méprise ni aucun sujet de plainte de la part des armateurs , ni des réclamateurs , & que j'ai toujours été en état de répondre de la fidélité & de la probité de mes commis comme de la mienne propre.

Oserois-je , Sire , supplier très humblement V. M. de m'accorder un brevet de retenue du prix de la charge du S. Dandreze , que je pourrois emprunter par ce moïen-là ? Diogene demanda un jour un écu à Alexandre : ce prince répondit que c'étoit trop peu pour Alexandre. Diogene demanda cent mille écus : & Alexandre répondit que c'étoit trop pour Diogene. En comparant V. M. à Alexandre , ma demande doit paroître fort modeste. Mais en me comparant à Diogene , elle pourra paroître téméraire : & en ce cas , je recevrai comme une grace le pardon que je vous supplie très humblement d'accorder à ma témérité.

## L E T T R E X L.

**A** P R E's vous avoir rendu mille très humbles actions de grâces que je

vous dois de vous souvenir de moi en cette occasion-ci , oserois-je vous demander la même grace pour une infinité de petites affaires dont vous êtes accablée , parce que votre bonté & votre charité ne vous permettent pas de les négliger. Car vous ne vous contentés pas d'être comme cet Empereur , qui ne perdoit pas un jour : avide de faire du bien , vous ne perdés pas même une nuit. Peut-être , Madame, serois-je un assez bon secrétaire de vos commandemens , pour une partie de ces détails. Du moins puis je vous offrir deux qualités essentielles , la fidélité & le secret. Je ne chercherois point à me donner par-là du crédit dans le monde : car assurément je ne le dirois à personne, Mais je me tiendrois trop heureux , si je pouvois me flatter de vous soulager de quelques peines , & de contribuer à la conservation d'une santé, dont les nouvelles que j'apprends tous les jours m'allarment , & pour laquelle je donnerois la mienne. J'espère , Madame , que vous approuverés le respect & la modestie qui m'empêchent d'en aller savoir tous les jours des nouvelles à votre porte. Car je ne suis pas assez innocent pour ne pas savoir me faire honneur , si j'en avois envie , de passer trois ou quatre fois par jour dans votre antichambre avec un air fort



empreslé , & d'en sortir avec grand bruit & avec un visage gai , ou triste , selon que votre santé-seroit plus ou moins bonne. Cela feroit son effet parmi les courtisans , & même jusques dans mon petit domestique. Car je ne suis jamais bien servi de mes valets , que le jour qu'ils m'ont vû entrer chez vous. Cela arrive rarement : mais outre que je suis ennemi de tout ce qui a le moindre air d'affectation , je craindrois qu'à la fin il ne m'arrivât la même chose qu'à une bonne femme , dont je ne puis m'empêcher de vous faire le conte. C'étoit la femme d'un Artisan , qui s'étoit prise d'affection pour Me. de Longueville. Un jour elle trouva dans l'antichambre de la princesse malade une grande femme avec un habit fort uni , des manches fort longues, une grande coëfse noire , mais qui n'étoit point du tout mise comme la vôtre , Madame : la bonne femme s'approche & demande des nouvelles de la princesse : la grande femme noire ne daigna pas lui faire la moindre réponse. L'autre croïant que tout étoit perdu , se mit à faire de grands cris : la grande femme noire importunée , dit à un valet de chambre : *faites moi sortir cette pleureuse : c'est bien à une begueule comme cela à être en peine de la santé de Me. de Longueville !*

## L E T T R E X L I.

26 août ,  
1714.

J'ESPERE, Madame, que selon votre justice ordinaire vous me saurés quelque gré de vous avoir épargné la lecture d'une ou deux lettres inutiles. Tous ceux qui sont à portée d'avoir l'honneur de vous écrire n'en usent peut-être pas de même, & je doute qu'aucun d'eux vous donne matière à lui faire le même reproche qu'Auguste faisoit à Horace : *Pourquoi m'écrivez-vous si rarement ? craignez-vous qu'il ne vous soit honteux que la postérité sache qu'il vous a été permis d'être en quelque commerce avec moi ?* Pour moi, Madame, je ne crains point cette honte : mais je craindrai toujours celle d'abuser d'un tems aussi précieux & aussi utile que le vôtre. L'affaire dont il vous a plu me faire l'honneur de me charger, n'est pas sans beaucoup de difficultés, par la mauvaise disposition & peut-être par un peu de prévention où est M. le maréchal de Château-Renaud sur le sujet de M. Duval-Pinart.

Voilà les pieces du procès. Ce n'est pas, Madame, afin que vous lisiés ces papéras-là, mais afin que vous les remettiez à la dame de St. Cyr, qui vous a présenté le mémoire. Elle pourra envoier ces lettres sous le secret à M. Duval-Pinart, afin qu'il lui réponde juste sur les difficultés qui y sont

contenues , en lui recommandant sur tout de marquer précisément & simplement la vérité , qui ne doit jamais , Madame , vous être déguisée , pour quelque intérêt que ce puisse être.

Voilà , Madame , le premier de tous ceux que vous avés mis sous l'honneur de ma protection , qui n'en ait pas ressenti de prompts effets : & cela fait voir qu'il faut que son affaire soit bien difficile.

Je dois même , Madame , avoir l'honneur de vous faire observer , que par un petit mot qui est dans la lettre du maréchal & que j'ai marqué de craïon rouge , il semble insinuer que ces fortes de nominations ne regardent que le commandant de la province , & non le gouverneur.

## L E T T R E X L I I.

DE M. DE VALINCOUR.

**J**E sens , Madame , comme je dois , les marques de bonté que j'ai reçues de vous : je ne les oublierai de ma vie. Trouvez bon que je vous en marque ma reconnoissance , en la manière que je le puis , c'est à dire , en prenant part à votre douleur , quoique je sois accablé de la mienne. N'étant plus à portée de recevoir des marques de votre

4 Sept.  
1715.

protection , je dois passer le reste de ma vie à me souvenir de celles que j'en ai reçues. Vous avés eu deux fois la bonté d'empêcher auprès du Roi ma ruine totale , qui m'étoit préparée par le même homme : une fois pour avoir trop soutenu contre lui les intérêts du Prince à qui je suis attaché , & une autre fois , parce qu'il crut faire sa cour en m'accusant d'être janséniste , quoiqu'il fût assuré du contraire. J'étois perdu sans vous , & je ne dois jamais l'oublier : & cela tient plus de place dans mon cœur , que tout le bien que vous auriez pu me faire.

## L E T T R E X L I I I .

DE M. LE DUC DU MAINE.

à Paris ,  
21 sept.  
1716.

**N**OUS sommes , Madame , dans des trances continuelles , sur la santé du Roi , au milieu de toutes les maladies dont on se trouve environné. Comment prendre quelque chose sur soi dans une occasion de cette importance ? On tremble des suites que pourroit avoir une transplantation. Nous prenons toutes les précautions possibles contre les communications suspectes : & nous nous abandonnons du reste avec soumission à la providence. Le régent les a poussées plus loin que personne en défen-

dant à ceux qui approchent S. M. toutes visites au Palais-royal. Il s'est interdit à lui-même les Thuilleries, quoiqu'il ne voie point son fils : cette petite vérole de M. le duc de Chartres qui va pourtant à merveilles, & qui n'est, Dieu merci, accompagnée d'aucun accident, nous est venue bien mal à propos : elle me sépare de M. le duc d'Orléans, qu'il est bon de tenir de près, sur-tout dans un tems de crise, où il y va du tout pour nous. Notre confiance est donc dans le Seigneur, qu'il fait souvent résulter le bien de ce que les hommes croient un mal. Nous sommes charmés de Me. de Villette : & comme c'est à vous que nous la devons, il est bien juste de vous en informer, l'ingratitude n'ayant jamais été notre partage.

## L E T T R E XLIV.

DE ME. LA DUCHESSE DU MAINE.

**Q**UOIQUE je connoisse votre indifférence, Madame, sur la plupart des choses du monde, je crois pourtant que le mariage de Mlle. de Noailles est une de celles où un compliment peut être le mieux placé. Le mérite du prince Charles est, je vous assure, aussi estimable que sa naissan-

Paris,  
6 Mai,  
1717.

ce : & il conserve , pour la mémoire du feu Roi , une vénération qui doit lui rendre un bon office auprès de vous. Occupée d'une affaire qui doit décider de l'état de ma famille , inquiète avec raison sur le voïage de Hongrie , pénétrée de mille chagrins divers, je retrouve ma vivacité ordinaire pour prendre part à votre joie. Je vous demande la continuation de votre amitié , & quelque part en vos prières , qui ne peuvent qu'être exaucées par ce grand Dieu , que vous servez si bien. M. le Duc a recommencé à faire des siennes , c'est-à dire , à tenir de mauvais discours qui importunent , mais qui n'effrèient point.

---

### LETTRE XLV.

DE M. LA DUCHESSE DU MAINE.

A M. LE DUC DE VENDOME.

1710.

**S'**IL m'étoit aussi facile de faire une belle lettre qu'il vous est aisé de retablir les Rois , que d'heureuses pensées je vous enverrois sur la grande nouvelle que nous apprenons de Villaviciosa ! Mais il s'en faut bien que je n'aie une facilité si rare & il vous est plus aisé de gagner une bataille , qu'à moi d'écrire un trait d'esprit. Je me souviens d'ailleurs fort à propos du

proverbe : à *grands Seigneurs peu de paroles*. Les plus grands de tous les seigneurs , selon moi , sont les vrais héros. Ainsi je dois vous dire plus laconiquement que personne , que vous êtes , l'homme de l'univers le plus comblé de gloire, le plus aimable , le plus aimé de tous les honnêtes gens , & de votre famille , & que de tous ceux qui la composent je suis celle qui vous aime le plus , & qu'en vous préférant à tout , je ne crois faire que mon devoir.

---

---

L E T T R E X L V I.

DE M. LE MARECHAL DE VILLEROY ,

A ME. DE GLAPION.

**Q**UE je suis offensé , Madame , que vous soyez étonnée des attentions que j'ai aux intérêts de Mlle. d'Aumale ! n'est-ce pas la même personne qui a été honorée des bonnes grâces du feu Roi & de sa confiance ? & n'a-t-elle pas été auprès de Me. de Maintenon jusqu'au dernier moment de sa vie avec une fidélité & un désintéressement dont il n'y a point d'exemple. Pense t'on assez mal à St. Cyr pour croire qu'un homme , comblé de grâces , d'honneurs , de bienfaits , & plus que tout

*Villeroi ,  
5 juin ,  
1720.*

---

---



cela, de la confiance du feu Roi , puisse jamais lui manquer en actions , ni en pensées :

Je vous assure, Madame , qu'on est comblé de satisfaction des premiers momens que le Roi a passés chez vous. Que , sera-ce , quand il aura vu tout l'intérieur de votre maison ? Je vous renvoie les choses précieuses qu'on m'a apportées. Elles viennent du feu roi : il s'en est servi : en faut-il davantage pour les rendre estimables ? je ne saurois trop en rassembler.

Feu M. de Meaux étoit admirable en tout pénétré de la foi la plus vive , brulant du désir d'en pénétrer les autres : & de quelle manière exprime-t'il ses sentimens ! Qu'on seroit heureux d'être aussi persuadé qu'il l'étoit des vérités de la religion : Je voudrois être aussi soumis que convaincu. M. d'Ormesson est un homme merveilleux Il joint aux qualités essentielles les manières les plus honnêtes.

Le magnifique & ingenieux présent que vous avés fait au comte de Sault est arrivé entier. Quel plaisir d'y retrouver des personnes de connoissance ! L'enfant a résisté à la passion de rôtir détruire : il y a eu des gestes d'admiration , des regards de plaisir : des exclamation de joie : les mains seules ont été immobiles. Si vous voyés tout  
ce

ce qu'il montre d'esprit , & tout ce qu'il en promet , vous ne seriez point surprise de cette marque de sagesse. Vos novices sont des fées. Pour moi , quand je me représente Me. de Glapion , au milieu de ces jeunes personnes , les excitant au travail , il me vient une foule de comparaisons : mais comme elles sont ou trop saintes ou trop profanes , je les passe pour ne point offenser votre religion, votre humilité. Mille respects à toutes vos dames, & combien pour vous !

## L E T T R E XLVII.

DU MEME A LA MEME.

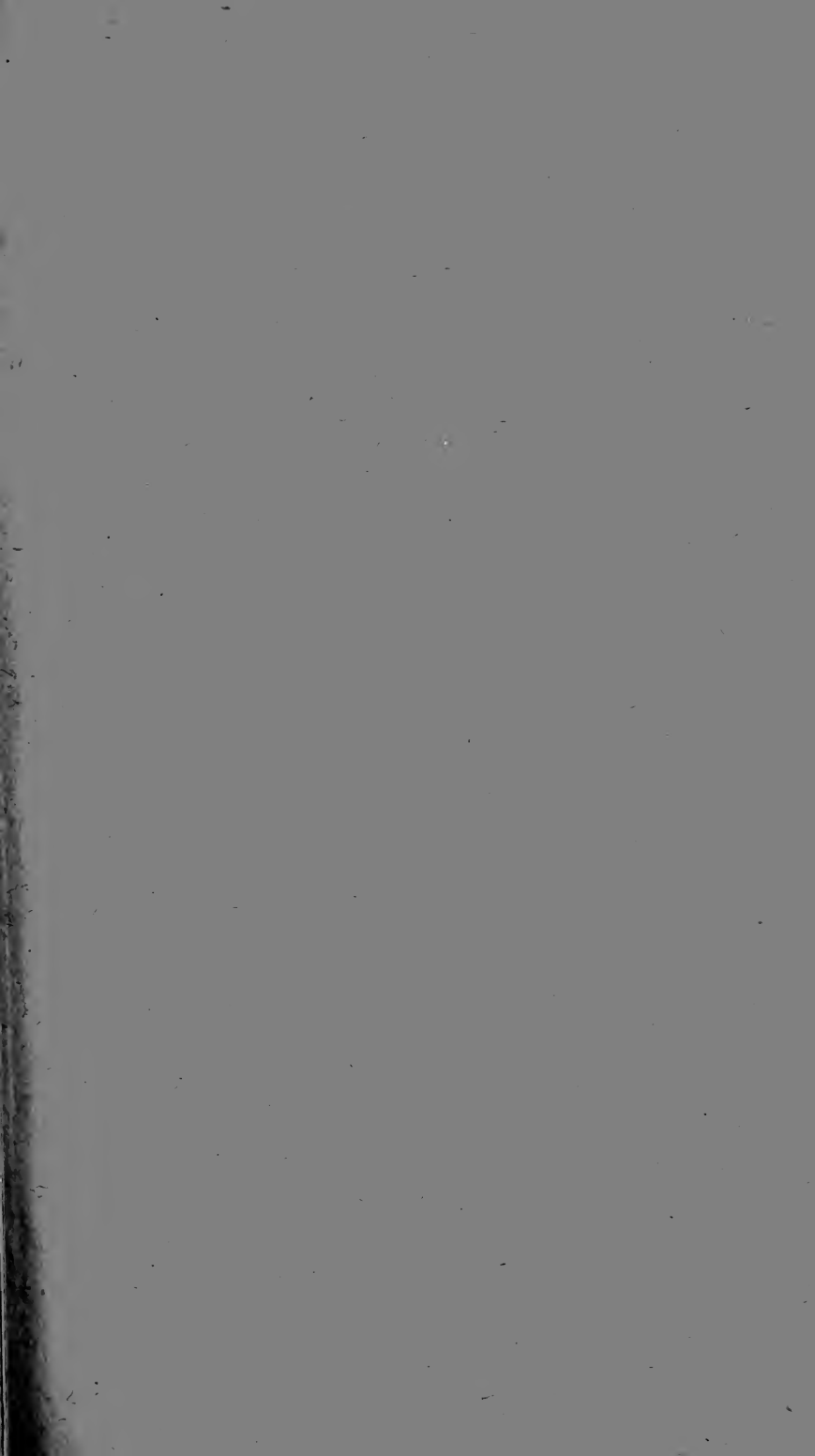
**J**E vous suis sensiblement obligé , Madame , du détail que vous me faites des deux visites dont la Reine vous a honorées. Rien ne me confirme davantage les louanges qu'on lui donne , que les marques de bonté & de distinction que vous en avés reçues , pendant le peu de tems que vous avés eu le bonheur de la posséder. Combien son inclination augmentera-t'elle pour votre sainte & roïale communauté , à mesure qu'elle connoîtra particulièrement les personnes qui la composent ? Plus elle sera informée des grandes & héroïques qualités du feu Roi , plus son attachement augmen-

tera pour le Roi , & lui fera sentir qu'elle doit lui représenter sans cesse les exemples de son bifaïeul , pour le rendre héritier de ses vertus , comme il l'est de ses royaumes. Vous êtes toutes si pénétrées de ces vérités-là , & si attentives à remplir vos devoirs , que vos paroles & vos actions tendront toutes à rapeller les belles actions du grand Roi que nous avons perdu. Souffrés que je ne réponde rien de plus aux lettres que vous m'avez écrites : il faut pouvoir épancher son cœur avec plus de liberté pour expliquer la vivacité & la sincérité de ses sentimens. La situation où je me trouve est plus douce & plus tranquille , que celles où vous me souhaiteriez , & où je ne me desire pas. J'ai trop d'expérience des affaires du monde , pour ne pas prévoir que je n'aurois pas un moment de repos , si je me trouvois à portée de parler & d'agir comme il convient à un homme de mon âge , dans la place où j'ai été , qui me met dans l'obligation d'oser dire tout ce qu'il convient que le Roi sache pour l'honneur de son regne. Je ne doute pas , que M. de Fréjus , à mesure qu'il s'élèvera , n'inspire au Roi de protéger le plus utile couvent du royaume. Mon Dieu , Madame , qu'une longue vie est accompagnée de peines & de tourmens ! & qu'on a eu raison de dire , que

personne n'accepteroit la vie , si l'on en savoit les conditions ! la mienne finira bientôt. Toute sainte religieuse que vous êtes , & quelque envie que j'aie de devenir saint j'ose vous dire , ( & à quatre vingt - deux ans cela doit être permis ) que je suis avec un tendre & fidèle attachement, tout à vous M. le curé de St. Paul me le pardonnera , s'il lui plaît.

*Fin du Tome septième.*











**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The Lib  
University of  
Date d**

--	--	--	--



a39003



009547208b

